



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Ex libris Bibliothecæ quam Illustrissimus
Archiepiscopus & Prorex Lugdunensis
Camillus de Neufville Collegio S. S.
Trinitatis Patrum Societatis J E S U
Testamenti tabulis attribuit anno 1693.

EXTRAORDINAIRE
DU MERCURE
GALANT.

QUARTIER DE JANVIER. 1685.

TOME XXIX.

PARIS



Imprimé à Paris, Et se vend

Chez T. AMAURY, Rue Merciere,
au Mercure Galant.

M. DC. LXXV.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

ON donnera toujours un Volume
nouveau du Mercure Galant le
premier jour de chaque Mois, & on
le vendra, aussi-bien que l'Extraor-
dinaire, Trente sols relié en Veau,
& Vingt-cinq sols en Parchemin.

XXXXXXXXXXXX

A PARIS,

**Chez G. DE LUYNE, au Palais, dans la
Salle des Merciers, à la Justice.**

**Chez C. BLAGBART, Ruë S. Jacques,
à l'entrée de la Ruë du Plâtre,
Et en la Boutique Court-Neuve du Palais,
AU DAUPHIN.**

**Et T. GIRARD, au Palais, dans la Grande
Salle, à l'Envie.**

M. DC. LXXXV.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

XXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXX



EXTRAORDINAIRE

DU MERCURE

GALANT.

QUARTIER DE JANVIER, 1685

TOME XXIX.



E me souviens, Madame, que vous me témoignâtes il y a quelque temps, que vous seriez bien aise d'estre entièrement instruite de ce qui regarde l'Origine des Tombeaux, & les Cé-
Q. de Janvier 1685. A

rémonics des Sépultures. Je proposay aussi-tost cette matière au Public, & M^r Rault de Rouen, dont le mérite vous est connu par plusieurs Ouvrages que vous avez vus de luy, l'a traitée si amplement & avec des recherches si curieuses, que l'on peut dire qu'il l'a épuisée. Ainsi je ne doute point qu'il n'ait répondu parfaitement à ce que vous avez pû attendre d'un pareil travail. Vous voudrez bien cependant, avant que de venir à cette lecture, jeter les yeux sur quelques Sonnets, dont les Bouts-rimez Latins qui ont eu cours depuis quelques Mois, ont fait estimer la bizarre nouveauté. Vous les trouverez remplis avec beaucoup de justesse. Ils m'ont esté envoyez de Dijon, ou chacun, comme à l'envy, s'est fait un plaisir d'y travailler sur des sujets differens.



SONNETS

EN BOUTS-RIMEZ

I.

L'Honnête Homme.



L'*Honneste Homme est à tout, sin-
gulis, omnibus,
C'est toujours à propos qu'il rit, ou
qu'il se fâche,
Son cœur ferme & constant sur rien
ne se relâche,
Il est de tous les rangs, de toutes
les Tribus.*

SS

*On ne le voit jamais téméraire ny lâ-
che,*

A ij

4 Extraordinaire

*Il parle galamment, sans qu'il parle
Phœbus,*

*Pour la belle dépense il serre le qui-
bus,*

*Il jeûne aux Quatre-Temps, au Car-
naval il mâche.*

§§

*D'un compte captieux il sçait regler
l'Item,*

*Et de tous les Mestiers connoist le tu
autem,*

*Son couroux, s'il en a, ne va pas jus-
qu'à l'Ire,*

§§

*Il sçait tracer un Camp, & conju-
guer amo;*

*Se sert bien d'une Epée, & charme
avec sa Lyre,*

*Et s'escrime en tout temps armis &
calamo.*

I I.

L'Honnête Femme.

L'Honneste Femme plaist en tous
lieux omnibus,
Elle entend raillerie, & jamais ne se
fâche,
Elle sçait s'occuper, comme il faut,
sans relâche,
Et rendre exactement à chacun les
tributs.

SS

A marquer sa vertu jamais elle n'est
lâche,
Parlant avec justice, évitant le
Phœbus;
Estimant le mérite, & non pas le
quibus,
Sortant fort bien de tout, soit qu'on
cause, ou qu'on mâche.

A iij

6 *Extraordinaire*

*Aux plaisirs , quand il faut, elle fait
trêve; Item*

*Fidelle à son Epoux, c'est-là le tu
autem,*

*Et par son humeur douce elle en arreste
l'ire,*

25

*Jamais elle ne sçeut à d'autres dire
amo;*

*Elle danse, elle touche, & le Lut &
la Lyre,*

*Et charme tout le Monde ore vel ca-
lamo.*

I I L.

Contre ces bizarres Rimes.

Q*ue dis-tu, cher Damon, de
ces mots omnibus,
D'AMO, de Calamo ? tout ce Latin
me fâche,*

du *Mercur*e Galant. 7

*J'en suis si fort chagrin que je veux
sans relâche*

*Leur déclarer la guerre, aussi bien
qu'à tribus.*

§§

*Contre tous cependant mon couroux
ne se lâche,*

*En faveur de tes Vers je fais grace à
Phœbus,*

*L'usage en Vers boufons autorise qui-
bus,*

*Mais contre les premiers en vain mon
frein se mâche.*

§§

*Aux Plaideurs, aux Marchands je
souffre dire Item,*

*Dans le Texte sacré j'honore tu au-
tem,*

*Ce n'est pas sur tels mots qu'on déchar-
ge son ire.*

A iiiij

Mais dans des Vers galands pour
 j'aime écrire amo,
 S'il t'arrivoit, Damon, d'en profa-
 ner ta Lyre,
 Je noircirois tes Vers crudeli cala-
 mo.

IV.

Qui diable en Vers François mit
 jamais omnibus?
 Est-il Homme sensé qui d'abord ne
 s'en fâche?
 Quel Auteur peut souffrir qu'ainsi
 l'on se relâche,
 Et que pour mettre trois on écrive tri-
 bus?

SS

Te tairas-tu, Dépreaux, & seras-tu si
 lâche,
 Que de ne pas vanger l'affront fait à
 Phœbus?

du Mercure Galant. 9

*Comment le voir de pair avec ce mot
quibus?*

*Pour moy, c'est un morceau qu'avec
peine je mâche.*

22

*Qu'il est beau d'oïr dire à Calliope
Item,*

*Et comme une Nonnette entonner tu
autem?*

*Pour colere, encor passe, on peut se
se servir d'ire,*

52

*Mais parlant à Cloris, pour j'aime
dire amo,*

*Muses, de ce Rimeur rompez, brisez
la Lyre,*

*Et le chassez du Mont avec son cala-
mo.*



A M A D A M E

LA MARQUISE D***

Tout est Poète à Dijon depuis
 vostre omnibus,
 En vain Minervè en gronde, & la
 raison se fâche,
 Chacun veut à rimer travailler sans
 relâche,
 Pour ajouter au bout de quatre Vers
 tribus.

§§

Moy - mesme je n'ay pû demeurer
 assez lâche,
 Marquise, vous voyant donner dans
 le Phœbus,
 Pour ne m'en pas mêler, mais la Rime
 quibus,

du Mercure Galant. 173,
*Est bien dure à passer à qui Moutarde
mâche.*



*Peut-on s'accommoder du trop fineste
Item,
Et de son Compagnon le dévot tu
autem,
Qui du Parnasse entier devoient at-
tirer l'ire?*



*Que diable au bout d'un Vers fran-
çois veut dire amo?
J'aime, & veux estre aimé, si vous
le voulez lire,
Je ne l'écriray point latino calamo.*



V I.

SUR UN POETE SATYRIQUE
& libertin.

O Toy, de qui la Plume odieuse
 omnibus,
 Par des traits imposteurs noircit ceux
 qu'elle fâche,
 Les Vers, le Jeu, l'Amour t'occupent
 sans relâche,
 Et tes jours libertins sont consacrez
 tribus.

22

Laisse toy consumer, ame infidelle &
 lâche,
 Aux rayons devorans de l'Eternel
 Phœbus;
 Rachete tes pechez à force de qui-
 bus;

du Mercure Galant. 13

*Que par ton prompt secours le Pau-
vre affamé mâche*



Pénétré de douleur, soupire, pleure;

Item.

*Par un Confiteor ou par un Tu au-
tem,*

*De ton Maistre offensé tâche à desar-
mer l'ire.*



*Dis-luy d'un cœur sincère en l'adorant
amo,*

*David a célébré ses regrets par sa
Lire,*

*Rens les tiens immortels humili ca-
lamo.*

SS:SSSS SS:SSSS

DE L'ORIGINE
DE LA
SEPULTURE,
DES TOMBEAUX,

*Et du temps que l'on a brûlé
les Corps.*

Comme la Vie est le premier principe des Hommes ; de mesme la Mort est leur dernier terme. C'est d'où vient que le Droit de la Sepulture est si ancien , que peu apres la création du Monde , & la chute de nôtre premier Pere , il a esté introduit & mis en usage. Dieu

dit au premier Homme apres son peché qu'il étoit poudre, & qu'il retourneroit en poudre, parce qu'apres la mort les corps des Hommes doivent estre mis dans la Terre, comme dans le sein de leur commune Mere, d'où ils ont esté tirez en leur naissance.

Mais avant que de parler des Tombeaux, de la Sepulture, & de l'usage que les Anciens y ont observé, il est à propos de dire que l'origine en a presque commencé avec le Monde, & que les premiers Hommes ont ensevely les Corps des Défunts.

C'est un soin & une pieté qui s'est pratiquée comme par une Loy, que la Nature mesme avoit imposée. L'exemple en a passé chez la Posterité, & le soin des

Funerailles a esté en suite religieusement étably & observé. Mais sur tout on doit dire qu'Adam & Noë ont esté les premiers qui ayent fait ouverture de la Terre pour y ensevelir les corps, n'y ayant eu personne qui ait en leurs deux temps précédé l'un ny l'autre.

Abel, comme rapporte Joseph liv. 1. Chapitre 3. de ses Antiquitez Judaïques, à l'âge de 129. ans fut la première Victime de la mort, & reçût un si mauvais traitement de Cain son frere, que ce Barbare apres luy avoir arraché la vie, en cacha le corps dans les haliers, pour ne luy pas donner la Sepulture, exerçant encore une nouvelle cruauté sur son Frere apres sa

mort. Mais Eliphas Themanite dit , que Cain apres un meurtre si sanglant , devint vagabond & comme furieux , ayant toujous devant les yeux l'image de son crime ; qu'il ne se retiroit que dans les Cavernes & les Forests comme une Beste , & que Dieu fulmina contre luy un decret, par lequel il fut ordonné qu'il perdrait la vie par le fer , & qu'il deviendroit la proye des Vautours & des Animaux sauvages , ainsi que les Septante ont interpreté le passage de Job sur ce sujet Chapitre 15. vers. 22. & comme Olimpiodore l'a expliqué. Voila les termes de ce decret ; *Hominem impium decretum, ait, esse à Deo in manus ferri, & ordinatum in escas vulturum.* Ce qui

Q. de Janvier 1685. B

à la vérité fut jugé une punition rigoureuse , mais digne de l'impieté de ce Parricide.

Adam touché au vif de la mort d'Abel son fils , en fit chercher le corps , & apres plusieurs jours de deuil , de larmes & de soupirs , prit le soin de l'inhumer avec beaucoup de pompe , & luy erigea un Monument qui devoit servir à luy-mesme , & à ses autres enfans. L'on tient communément que ce ne fut pas loin de Sion. Voila la premiere Sepulture & le premier Tombeau , auquel ce Pere affligé ajoûta encore une belle Epitaphe , conceuë en ces paroles. *Quis tantus de hoc loco , tamque sonorus clamor ? Rogas Viator ? adhuc inauditum tibi parricidium.*

&c. Salien la rapporte en l'année du Monde 130.

La privation de la Sepulture avoit quelque chose d'horrible. Ce fut toutefois de cette mesme peine la plus barbare de toutes; que les Egyptiens traiterent les Hebreux sous Pharaon leur Roy; car apres avoir miserablement porté le joug de sa tyrannie, & un long & rude esclavage, ils en jettoient les Corps dans les Champs sans les ensevelir, & ne permirent pas mesme de mettre de la poussiere dessus, ny de répandre des larmes apres leur mort; mais Dieu vangea bien cette barbarie, selon que le remarque Philon Juif en la vie de Moysé.

La sainte Ecriture nous fait

B ij,

eonnoistre, aux Nombres Chapitre 16. vers. 34. que Dieu mesme a voulu quelquefois que les impies, en vangeance de leurs crimes, ayent esté privez de la Sepulture en diverses manieres, ou estant engloutis tout vifs dans les entrailles de la Terre, comme il est arrivé à Coré, Datham & Abiron, ou estant consumez du feu du Ciel, sans qu'il soit resté la moindre partie de leurs corps pour estre mise dans la Sepulture, comme le mesme Josephe & Philon le rapportent.

Ce fut là une effroyable vangeance, & un terrible Monument, quand cinq fameuses Villes furent entierement consumees du feu du Ciel avec tous leurs Habitans, à l'exception de

Loth & de sa Famille , encore son Epouse par sa faute fut-elle changée en sa propre Image ; & quand Sodome & Gomorrhe du nombre de *Pentapolis* devinrent une vaste Mer de souphre & de bitume , pour punir les crimes de ceux qui les habitoient. Les Historiens en feront toujourns mention , & la posterité en parlera à jamais.

C'est de là aussi qu'est venu ce fameux Lac appelé Asphaltide , ou cette Mer morte , dont Joseph liv. 4. & 5. de la Guerre de Juifs , & Hegefippe liv. 14. Chapitre 18. recitent tant de merveilles ; & apres eux Aristote & Strabon , & plusieurs autres.

Mais revenons à Adam & à

Noë , dont nous avons parlé cy-
devant. Noë , ce grand Patriar-
che , averty de Dieu qu'il eust à
bastir l'Arche , pour se garantir
luy & sa famille des eaux du Dé-
luge universel , semble avoir don-
né à tous les hommes qui de-
voient venir apres luy , une idée
de la Sepulture & des Tom-
beaux ; car comme dit Orohoaita,
le plus sçavant & le plus fameux
de tous les Auteurs Syriens, liv. 1.
du Paradis Terrestre , Partie 1.
Chapitre 14. & la Bibliotheque
des Peres , Chapitre 1. il conver-
tit cette mesme Arche en un
Tombeau , & par une pieté in-
signe envers les Vivans & les
Morts , en s'y retirant , emporta
avec soy les ossemens d'Adam,
qui avoient esté tirez du Sepul-

chre d'Abel , & apres en estre
forty sain & sauf avec sa Famille,
il en retira les mesmes ossemens
d'Adam, qu'il avoit gardez com-
me un dépost , & les partagea en-
tre ses Fils avec les Parties de la
Terre ; & dans la division qu'il
en fit , il donna à Sem qui estoit
l'aisné , le Crane , & la Region
pour habiter , qui depuis a esté
dite la Judée.

On tient communement que
le Mont Calvaire est le lieu où
le Crané d'Adam a esté enseve-
ly par ce mesme Sem , & en sui-
te le reste de ses autres ossemens,
& que cette Montagne a pris
son nom de cette Sepulture. C'est
une ancienne Tradition , qui a
duré chez les Syriens , dit le
mesme Orohoaita , & qui y dure
encore.

Mais il ne faut pas s'étonner, si ces choses sont passées sous silence dans les Livres de Moÿse; & que ne faisant mention que de la Creation du Monde, de la Chûte du premier Homme, & de la Propagation du Genre Humain, il ne rapporte rien du premier Age du Monde. L'Auteur de la précédente opinion a receu comme par Tradition des plus anciens Syriens, ce qu'il en a écrit, & que les Juifs tiennent de luy.

Saint Epiphane sur la fin de son Livre, parle ouvertement de cette Division de tout le Monde entre les Fils de Noë, & assure que la Palestine, dans laquelle la Judée est comprise, estoit tombée au sort de Sem, quoy
qu'il

qu'il soit arrivé en suite que les descendans de Cham s'en soient emparez par violence. C'est enfin le sentiment de tous les Pères, que les os d'Adam ont esté portez apres le Déluge en la Palestine, où ils ont esté ensevelis. C'est ce que confirme Torniollus année 930. de ses Annales Saintes, & Salien en la mesme année.

Comme il n'y a pas à douter de la pieté de Noë envers les os d'Adam, selon que saint Basile sur Isaye Chapitre 5. & Theophylacte sur Jonas Chapitre 19. le remarquent, on doit dire aussi que le soin charitable de la Sepulture, des Funérailles, des Tombeaux, & du Ministère qui s'y observe, a pris son origine

Q. de Janvier 1685. C

d'Adam, & postérieurement de Noë ; qu'il s'est étendu en suite à toute la Postérité, & qu'il a enfin obtenu la force d'une Loy inviolable.

La Tradition des anciens Juifs est d'une grande autorité, pour persuader que les ossemens d'Adam ont esté ensevelis en Hebron, comme saint Hierôme le répète plusieurs fois, & la plus grande partie des Peres le tiennent aussi, & sur tout dans le lieu du Calvaire, la Palestine, la Judée & Hebron estant presque la mesme chose ; tous lesquels Peres Malveda cite en son Livre du Paradis Terrestre, chapitre 54. & 55.

A l'égard de la Sepulture chez les Anciens Hebreux, ne rap-

porte. t'on pas qu'Abraham par une révelation divine, entre ses Actions les plus considérables, avoit une grande vénération pour ce dernier devoir que l'on rend aux Défunts ? Car quand il eut perdu Sara sa chere Épouse, n'acheta-t'il pas par quatre cens Sicles d'argent le Champ nommé Ephron, pour y porter le Corps de la Defunte ? Ce fut par là le premier qui dédia une chose profane à l'usage pieux & sacré de la Sepulture, comme le dit la Genese Chapitre 23.

Mais selon le sentiment de saint Chrysostome Homelie 23. ce qui est de plus considérable, ce grand Patriarche ne s'estoit rien acquis par aucun prix d'argent avant ce Champ & cette

C ij

Sepulture , pour n'avoir rien devant les yeux ou dans l'esprit de plus present que le Tombeau; & ce mesme Saint le loüe pour son extrême pieté d'avoir pris tant de soin de la Sepulture , tant pour luy que pour les siens.

Ce n'est pas encore assez pour Abraham d'avoir religieusement pourvû à la Sepulture de Sara ; mais il s'est porté à la Pompe des Funérailles, qu'il voulut y estre observée , avec des larmes & des plaintes ; ce que Moïse exprime en la Genese Chapitre 23. par des termes dignes d'un si grand Personnage ; mesme apres avoir rendu les derniers devoirs aux Manes de son Epouse , il pria les Hethéens d'avoir le mesme soin de sa Sc-

pulture , & de ne luy pas denier ce droit d'humanité , si tost qu'il auroit rendu l'ame ; car le deuil & les plaintes ne désignent pas seulement les larmes & les soupirs , que les vifs sentimens de la douleur tirent du cœur & des yeux , mais tout ce qui peut regarder les Funerailles & leur Pompe.

Moÿse remarque que les sentimens de douleur , & la magnificence de la Pompe funébre ne furent pas moindres en la mort de Jacob ; aussi Patriarche , & petit fils d'Abraham , qu'ils avoient esté en la mort d'Abraham mesme ; & ce Jacob pere de Joseph , ne regretta pas moins la privation de la Sepulture de son Fils ,

que la mort pitoyable & funeste de ce mesme Fils, laquelle ses Freres avoient annoncé à leur Pere estre malheureusement arrivée; pour avoir esté devoré des Bestes sauvages; tant le soin de la Sepulture estoit recommandable chez les anciens Hébreux. C'est ce que remarque Philon Juif. En effet, cet Auteur fait une peinture triste & lugubre de Jacob affligé pour la mort de ce Joseph. Les termes en arracheroient de la tendresse des cœurs les plus insensibles, & feroient couler les larmes des yeux des plus endurcis.

C'est de là aussi que ces Saints Patriarches, comme la sainte Ecriture l'enseigne, Genese Chapitre 35. prenoient soin d'élever

des Pyramides sur les Sepulchres
des leurs. Jacob, ce Saint Per-
sonnage, comme dit Brochard
en la Description de la Terre
Sainte, fit ériger sur le Sepulchre
de Rachel son Epouse, une Py-
ramide d'un excellent Ouvrage,
au pied de laquelle & tout au-
tour il en fit placer douze au-
tres un peu moindres, selon le
nombre de ses Enfants, tant pour
rendre ce Monument illustre à
la posterité, que pour marquer
l'esperance de la Resurrection &
de la Vie immortelle, comme
témoigne de Lyra parlant de ce
Patriarche.

La Genese Chapitre 50. ne
nous remet elle pas en memoire
re quelle Pompe funebre ce mes-
me Jacob reçût en Egypte apres

y estre mort : Son Corps sub honoré d'un superbe & magnifique appareil , & aussi éclatant que si c'eust esté celuy d'un Roy, & les mesmes honneurs furent pareillement rendus à Joseph son fils Intendant de l'Egypte , apres son trépas.

Saint Ambroise estime que la coustume de faire des Obseques est venuë des anciens Hebreux ; car Jacob fut regretté pendant 40. jours , & Moÿse durant 30. Cette coustume s'est diversement introduite chez les Nations posterieures , comme la suite le fera remarquer.

Mais entendons ce que dit Ciceron sur le soin de la Sepulture. *Ce soin*, dit-il , *marque l'espoir de l'immortalité. Car pourquoy*

s'attacher si fort & si naturellement à la Sepulture, s'il ne s'ensuit la réunion du Corps avec son Ame, & que la mort ne soit un passage à une meilleure vie ? A quoy servent ces grands Monumens, ces Sepulchres magnifiques, ces Epitaphes, & ces autres préparatifs de Pompe funébre, si ce n'est une esperance de l'avenir ? Voila des termes qui ne sentent pas le Pi-yen, mais un esprit éclairé des lumieres de la Foy.

Les anciens Hebreux avoient des Sepulchres particuliers aux Familles, & d'autres communs aux Estrangers, qu'ils appelloient *Polyandria*, comme voulant dire que ces Monumens estoient pour un grand nombre de Corps ensemble, ainsi que le

mot le signifie, & c'estoit où les Personnes inconnuës estoient en-sévelies.

Les Egyptiens rendoient un culte & une vénération singuliere aux Corps des Défunts, comme aux organes de leurs Ames, qu'ils croyoient, ainsi que dit Herodote Livre 1. immortelles. A ce sujet, ils prenoient un grand soin de les embaumer, & de les munir de quantité d'odeurs & d'aromats, pour leur donner beaucoup de suavité, & les garantir à mesme temps de la corruption. Ils employoient à ce soin jusques à 40. & 50. jours, & d'avantage s'il estoit necessaire, comme on le voit en la Genese, & dans Diodore le Sicien Livre 1. Chapitre 2. Mais on

trouve deux manieres de faire ces Embaumemens.

Cassien, Colloque 15. Chapitre 3. explique d'où peut venir que les Egyptiens prenoient un si grand soin d'embaumer les Corps, & de les mettre en des lieux élevez pour les conserver avec plus de seureté.

La nature de l'Egypte est telle, dit-il, que la plus grande partie de la Terre est inondée des eaux du Nil, qui se dégorge & couvre les Campagnes tous les ans, & pendant un assez long intervalle de temps, y laissant un limon & une vase pourrissante. Alors les Egyptiens sont contraints de mettre ces Corps ainsi embaumez & liez fortement de bandes, dans les lieux

36 *Extraordinaire*

les plus hauts & loin de l'humidité. Ces lieux sont ordinairement les Montagnes, où ils les enfoüissent dans le sable, ou des Roches taillées, en sorte qu'ils y font des Cellules propres à ensevelir les Corps. Ils les mettent aussi en de hautes Pyramides, comme on faisoit principalement ceux des Rois & des Princes de l'Egypte, qui de leur vivant avoient pris soin de les faire bastir eux mesmes; de là viennent ces grandes Pyramides de Memphis ou du grand Caire, & d'autres lieux voisins.

Les Deserts de l'Egypte ont encore plusieurs de ces Pyramides, dont par l'antiquité quelques unes sont enfoncées dans le sable, d'autres sont à demy rom-

puës , & d'autres sont encore en leur entier , & l'on y peut monter par le dehors , y ayant des Marches qui vont tout autour ; & sur le milieu l'on trouve des Voutes fort étenduës & spacieuses , où l'on peut entrer , & ce sont les lieux où les Corps des Rois & des Princes de l'Égypte ont esté ensevelis. On peut parvenir jusques au sommet par ces mesmes Marches ; mais la descente en est beaucoup plus difficile à cause de la hauteur , les yeux pouvant estre éblouïs ; c'est pourquoy on prend ordinairement des Guides. M^r Fermanel , Conseiller du Parlement de Rouën , ayant fait le Voyage de la Terre Sainte , en parle comme Témoin oculaire , en son

Voyage du Levant, estant alors accompagné du Sieur Scohouë Estranger.

On voit autour de ces Pyramides des Hieroglyphes gravez, dont les significations & les marques sont Mystérieuses. Le Pere Kirker en a fait un sçavant Recueil, & en a donné l'interprétation en cet Ouvrage curieux, durant qu'il estoit Bibliothecaire du Vatican.

On a mesme trouvé des Tresors, & de grandes Richesses dans le fond de ces Pyramides; & de là on présume que les Corps des Rois & des Princes, & leurs Tresors ont esté enlevéz, depuis que le grand Caire & plusieurs autres Villes ont esté basties en Egypte, où on leur a

dressé d'autres Monumens magnifiques, pour les y conserver. Les pierres des Monumens sont tachetées de rouge & de blanc, car telle en est la nature, n'y ayant guere d'autre Marbre dans ce Pays.

La plus commune opinion des Auteurs qui ont écrit de ces Pyramides anciennes, est que dans l'Egypte, il y en a trois principales. La plus haute des trois, comme disent Pline, Strabon, Pomponius Mela, Démocrate, Ammian Marcellin, Osorius & autres, estoit construite de pierres apportées de l'Arabie, & c'estoit un prodige comment on avoit peu tirer des pierres d'une si immense étendue & d'une si grande pesanteur, & les mon-

ter apres les avoir mises en ouvrage. On tiendroit pour une Fable, que trois cents soixante mille hommes y ayent travaillé vingt années pour l'achever. Sa base occupoit huit Arpens de terre. Les quatre Angles avoient chacun de leur costé huit cents quatre vingts trois pieds de longueur. La hauteur, à prendre de la base au sommet, estoit de 363 pieds. Les deux autres Pyramides sont moindres en toutes leurs parties.

On peut juger que les Egyptiens ont esté ceux qui ont excellé par dessus toutes les autres Nations en la magnificence & en la pompe de leurs Sepulcres & de leurs autres Monumens, comme disent Herodote Livre 3.

Diodore Livre 1. Strabon Liv. 17.
& Pline Livre 16. Chapitre 12.
comme aussi en la dépense ex-
cessive, & au nombre des Ar-
tifans qu'ils y employoient. Leurs
Tombeaux n'estoient pas seule-
ment ornez de Pyramides, mais
encore de Colosses, de Statuës,
de Sphinx; de Colomnes, d'O-
belisques, de Labyrinthes, &
d'autres superbes ornemens. C'est
ce que dit Martial au commen-
cement de ses Epigrammes, en
faisant comparaison avec un Ou-
vrage d'un des plus grands Em-
pereurs Romains.

*Barbara Pyramidum silcat mira-
cula Memphis.*

En voila encore une autre,
qu'Amasis Roy d'Egypte avoit
fait construire, de laquelle la

Q. de Janvier. 1685. D.

merveille consistoit en sa figure & en sa grandeur; mais c'estoit plûtoſt par vanité & par ostentation, qu'autrement. Ce Monument estoit fait en figure de Sphinx, & d'une si vaste largeur, que le circuit ſeulement de la teſte, à prendre par le front, avoit cent deux pieds. Sa longueur estoit de cent quarante-trois; & sa hauteur estoit depuis le nombril, juſqu'au ſommet de la teſte de 82. comme dit Pline Livre 36. Chapitre 12. Et ce qui eſt encore plus ſurprenant, & qui paſſe toute créance, l'Ouvrage estoit de Marbre, & d'une pierre ſeule & naturelle. Voila la Sepulture de ce Roy, dont parle Lucain Livre 9.

*Non mihi Pyramidum Tumulis
exulſus Amasius.*

Ces mesmes Merveilles sont rapportées par Bellonius, en ses Observations singulieres Livre 2. sur les Ouvrages admirables de l'Antiquité, & par Pierius en ses Hieroglyphiques Livre 60. Platon mesme en son Phedon, infere l'immortalité de l'Ame par les Corps des Egyptiens, qui demeuroient incorruptibles apres tant de Siècles en leurs Tombeaux.

Il est icy à propos de parler des Corps qui se trouvoient, & se trouvent encore dans les Sepulcres de l'Egypte. On leur donne le nom de *Mummies*. Il y en a de deux sortes; les uns sont embaumez par dedans, & les autres par dehors. On en trouve en des lieux taillez dans les Ro-

D ij

ches , rangez à costé l'un de l'autre , enveloppez de Linceuls rayez de diverses couleurs , & ferrez de Bandes diversement rayées aussi. Ces *Mumies* qui sont embaumées par dehors , se conservent sans corruption en leurs linceuls , & en leurs bandes , à cause du Baume & des Aromats dont elles sont munies. Ces Corps sous leurs couvertures ont de petites Images de terre verte de différentes figures sur leur estomach , & mesme si extravagantes qu'on les prendroit pour des Idoles. Quelques-uns ont creu que c'estoit leurs Talismans. Les ongles des pieds & des mains sont peints de Vermillon. C'a esté de tout temps la coustume des Egyptiens de peindre ces

parties de leurs Corps chez eux
apres leur mort.

On trouve aussi de ces *Mummies* ensevelies sur les Montagnes dans le sable, où le Soleil venant à donner à plomb, en fait distiller une certaine liqueur ou graisse souveraine, qu'on appelle aussi *Mumie*, qui guerit diverses maladies communes, le Spasme, les Schirres, l'Artrite de, le Tetanus ou contraction de Nerfs, Tartres. Voila l'effet de celles qui sont embaumées par dehors. Mais je ne trouve aucun Auteur ancien qui ait parlé de ces *Mummies*. Ce n'est pas cet Alphalte, Bitume ou Pétrole qui distille des Rochers, & qui passe mesme au travers; quoy qu'ils puissent avoir quelques

vertus excellentes.

Les Egyptiens ont une autre espèce de *Mumies*, qui sont des Corps désechez. Ils les endureissent tellement, qu'il n'y a point de Parchemin qui en approche en dureté, & mesme ils ne sont guere moins durs que l'Airain. Saint Augustin au discours 120. des divins Noms, Chapitre 12. parle de ces Cadavres ainsi endurecis, & on les appelle en la langue du pays *Gabbares*. C'est ainsi que les nomme Isidore, aussi en sa Glose, selon la langue de ces Regions. Mais ces *Gabbares* ne rendent aucune liqueur, ou graisse, comme les autres.

On remarque que les Egyptiens vuidoient les entrailles de

ces derniers Corps ; & comme on n'y trouve aucune incision sur l'estomach ny au ventre , de là on a présumé qu'on les tiroit par le fondement , & la cervelle par les narines ; ou s'il y en avoit quelqueune , elle estoit si bien cousüe , que l'on ne pouvoit s'en appercevoir. C'estoit de cette maniere qu'ils les embaumoient par le dedans ; estant pourtant ensevelis dans leurs linceuls de la maniere que les autres. Ces Corps n'estoient point sujets à la corruption , & c'estoient ceux qui estoient ordinairement dans les Pyramides.

Nous dirons en passant que les Egyptiens vendent rarement de ces Corps appellez. *Mumies*

ou *Gabbares*, parce que les Maîtres des Vaisseaux n'en veulent pas permettre le transport en Europe ; comme si ces corps enlevés de leur pays, présageoient sur Mer quelque sinistre accident, soit que leur imagination soit préoccupée de cette superstition, ou que quelquefois il s'en soit ensuivy quelque effet surprenant, comme Tempestes, Vents ou Orages ; qui les ayent jettez dans cette erreur, ils en attribuent toujours la cause à ces Corps tirez de leur Sepulture. Ce n'est pas qu'en effet la graisse ou l'huile que l'on tiroit de ces Corps, ne fust aussi souveraine que le Baume d'Egypte.

Les odeurs & les parfums
dont

dont on se servoit ordinairement chez les Egyptiens , estoient le Baume d'Egypte , n'y ayant que ce Royaume qui en produise. L'encens , la Myrrhe , & d'autres Aromats , qu'engendre l'Arabie, y estoient employez , aussi bien que ceux qui viennent de Corycie , de Sabée , de Cilicie & d'autres Regions du Levant; & mesme du temps de Neron, on remarque que cet Empereur fit une dépense si prodigieuse aux Funérailles de Poppée son Epouse , pour ces odeurs & ces parfums Aromatiques , qu'à peine l'Arabie pourroit-elle suffire, & fournir en une année ce que sa prodigalité consuma en un jour. Le Corps de cette Impératrice ne fut pas brûlé , comme

Q. de Janvier 1685. E

c'estoit la coustume de ces tems-là, ainsi que la suite le fera connoistre.

Les Juifs ont imité la méthode d'ensevelir les Corps comme les Egyptiens ; car ils les embaumoient , mais seulement par dehors , & les couvroient ou de linceuls , ou de drap de Pourpre, & les ferroient aussi de bandes. C'est ce qui se remarque dans les Funérailles du Roy Afa, comme on le lit au Livre 2. du Paralipom. 10. n. 4. où la Pompe alla jusqu'à un grand excez. Ils les mettoient ensuite au Tombeau, selon que dit Sanchez sur le Livre des Roys Chap.3. n. 12.

Cette coustume a esté mesme introduite en l'Eglise depuis ce

du Mercure Galant. 51

temps-là , comme le remarque Tertullien en son Apologétique, où la profusion & les dépenses du Baume & des autres odeurs Aromatiques estoient si excessives & si indignes des Chrétiens , qu'il s'emporte contre ces excez par ces paroles. *Si les Arabes se pleignent , dit-il , que ceux de Sabée sçachant que leurs Aromats seront employez plus curieusement à embaumer & à ensevelir les Chrétiens , qu'à parfumer leurs Autels.*

Les mesmes odeurs ou de pareilles , se jettoient dans les Tombeaux ou dans les Buchers, comme ce discours le fera voir en son lieu. Mais revenons aux Sepulcres & aux Tombeaux.

L'Ecriture Sainte ne fait-elle pas mention des Monumens

E ij

merveilleux , construits pour la Sepulture des Roys de Juda , & principalement de celuy que fit ériger Salomon pour David son Pere , sur les desseins que David mesme en avoit donnez? Ce Sepulcre estant en grande vénération chez les Juifs , tomba en ruine sous l'Empereur Adrien, comme marque Dion en la vie de cet Empereur.

Josephe en ses Antiquitez Judaïques Livre II. Chapitre dernier , témoigne que dans le Sepulcre de David , & dans celuy de Salomon , il y avoit eu de grandes richesses enfermées, auxquelles il estoit défendu de toucher. C'estoit en la Ville de Sion où ces Monumens estoient. Toutefois Hyrcan , grand Pon-

tife , estant assiégué en la mesme Ville par Antiochus , pour la racheter du Siège , & pour éloigner l'Ennemi , fut contraint de faire fouir dans le Sepulcre de David , & d'en tirer trois mille Talens , dont une partie servit à détourner Antiochus de son entreprise , & l'autre fut employée à lever une Armée pour la défense de la mesme Ville. La nécessité obligea ce Pontife à faire fouiller dans la Sepulture des Roys contre la défense.

Mais long temps apres, le mesme Joseph rapporte , que le Roy Herodes avide d'or & d'argent, n'eut point de scrupule de violer la Sepulture de ce mesme Roy , en faisant ouvrir ce Monument.

D'abord il en tira de tres riches Ornemens qui y estoient enfermez ; mais il ajoûte qu'on ne pût parvenir jusques aux Cendres & aux Tresors de ce Roy , & qu'une flâme soudaine s'estant elevée du fond du Sepulcre , y consuma deux Satellites que ce Roy y avoit employez , pour chercher les Tresors qu'il en vouloit tirer , & que le Ciel punit ainsi l'avarice d'Herodes, qui fut obligé de faire remettre le Monument au mesme état qu'il estoit auparavant.

Ce n'estoit pas seulement avec les Corps des Roys , que l'on inhumoit des Tresors , & des choses précieuses ; mais mesme avec ceux des Prophetes , com-

me Sozomene le fait voir au dernier Livre de son Histoire Ecclesiastique. Ce fut à ce dessein que les Chaldéens en la prise de Jérusalem défoüirent les Ossemens des Roys de Juda, des Princes, des Prophetes, & d'autres principaux de la Ville, pour en tirer les Tresors, & d'autres richesses, si elles y estoient cachées, comme le Prophete Jérémie l'avoit prédit beaucoup auparavant, pleurant sur les misères de cette Ville, & comme le Prophete Baruch les a depuis déplorées amèrement. C'est ce qui fut remarqué en la découverte du Corps de Zacharie aussi Prophete, qui arriva du temps du mesme Baruch : car on trouva à ses pieds un certain

petit enfant Hebreu fort de race Royale , ayant une Couronne d'or en sa teste , & des chaufures d'or à ses pieds , & le corps couvert d'un habit précieux ; ce qui estoit la marque du grand soin & de la singuliere vénération que les Anciens avoient pour les Corps des illustres Défunts, de les accompagner de si riches ornemens.

On a aussi trouvé dans les mesmes Monumens ou Sepulcres, des Médailles tres-Antiques, qui d'un costé portoient la figure d'Empereurs , de Roys ou de Princes , & de l'autre des lettres Hieroglyphiques , des Trophées d'Armes , des Devises ou des Emblèmes ; & c'est dont les Médallistes picquent la curiosité

de ceux qui aiment les Antiquailles. Brassicamus à fait paroistre dans son Promptuaire ses recherches au contentement des Sçavans & des Curieux.

Plutarque aussi parlant de la ville de Péluse , présentement dite Damiete , Strabon Livre 15. & Ammiam Marcellin Livre 6. disent que les Roys des Macédoniens & des Perses avoient aussi coustume d'enfermer des Tresors dans leurs Tombeaux. Planudes en lisant des Inscriptions de Sepulcres , découvrit ingénieusement un Tresor caché dans un Monument antique, & cet Arabe subtil , qui ayant leu sur le front d'une grande Statuë , qui estoit au frontispice d'un Sepulcre à découvert , ces

lignes : *Aux Ides de May j'auray la teste d'or*, sçeut pénétrer dans le sens de ces paroles ; car bien que l'on eust déjà cassé la teste à cette Statuë aux Ides de May, on fut obligé de la rétablir en son entier , pour ne la pas défigurer , dautant qu'on n'y avoit trouvé que du marbre ; mais luy plus intelligent alla fouir au premier jour des Ides de May , au lieu où l'ombre de cette teste donnoit , & y trouva autant d'or que l'ombre se pouvoit étendre sur la terre.

L'usage des Romains fut aussi assez frequent d'accompagner les Corps de richesses en leurs Sepultures. Toutefois la Loy des XII. Tables le défendit ensuite , pour ne pas donner lieu

à violer les Sepulcres des Morts, & pour reprimer l'avarice. Voila ce que porte cette Loy, *neve aurum addito*. Il n'y a pas d'autre raison que ces Tresors cachez donnoient occasion de rompre les Tombeaux, de violer la Sepulture, & de porter les Avares à cette infamie de fouiller jusque dans les lieux sacrez : ce qui a esté défendu de tout temps.

Philostrate en la vie d'Apollonius liv. 7. assure que cet argent qui avoit esté tiré de la Sepulture des Morts, ne devoit point entrer dans le commerce des Hommes, principalement celuy qui y avoit esté dérobé, ou qui estoit tiré des Tombeaux par avarice.

Le Roy Théodoric fit deux

Ordonnances sur cette matiere, dont l'une enjoignoit l'information contre ceux qui avoient osé fouïller dans les Sepulchres & en violer le droit ; & l'autre qui commandoit de rapporter au bien commun & à l'utilité publique , les richesses qu'on auroit trouvées par hazard dans les Tombeaux.

L'Histoire de Padoue sur ses Antiquitez rapporte que l'on trouva dans le Tombeau d'Antenor , qui fut le Fondateur de cette Ville , plus de trente mille livres d'argent , qu'il y avoit fait mettre avant que de mourir.

Mais cette Inscription que Semiramis Reyne de Babylone , fit poser de son vivant sur son Sepulcre , trompa finement l'ava-

rice du Roy Darius. Elle y avoit fait graver en grosses lettres ces Mots : *Si cui Regum Babylonis fuerit pecunia penuria , aperto Sepulcro , sumito.* Ce Monument demeura plusieurs Siècles en son entier, sans qu'aucun des Descendans où Successeurs de cette Reyne y touchast , jusques au temps de Darius. Ce Roy aveuglé d'une avarice extrême , quoy qu'il fust le plus puissant , & le plus riche de tous les Roys du Monde, passant par là , & ayant leu cette Inscription , au lieu des immenses Richesses qu'il esperoit y trouver , n'y rencontra rien que ces autres paroles gravées au dedans qui luy reprochoient avec honte son avarice. *Nisi pecunia esset inexplebilis , & turpis lucri*

62 *Extraordinaire*

cupidus , defunctorum Sepulcra non violasset. Quelle infamie pour un Roy ! & quelle tache qui ne pourra jamais s'effacer !

La magnificence des Sepulchres a paru tant aux Pyramides , dont nous avons parlé , qu'en la structure differente des uns & des autres. Mais voila d'où vient ce nom de Mausolée , qu'on donne aux plus beaux Sepulchres & aux Tombeaux les plus superbes , tant de l'Antiquité que des Modernes ; & mesme aux représentations qui se font dans les Temples , en la mort des Roys , des Reynes , ou des grands Heros.

Artemise Reyne de Carie , un des Royaumes de l'Asie majeure , voyant Mausolus son

Epoux mort , touchée d'une vive douleur , fit ériger en son honneur & en sa memoire un Monument , qui du nom de ce Prince prit celuy de Mausolée. La structure de ce Tombeau fut d'un si excellent ouvrage qu'elle luy fit donner le nom de la sixième Merveille du Monde. La figure en estoit quarrée , & cet Ouvrage fut donné à quatre Maistres des plus habiles pour y travailler. La partie Orientale fut destinée à Scopas pour la graver ; celle du couchant à Leocare ; celle du Septentrion à Briasse ; & celle du Midy à Timothée. Ce grand Monument fut formé en Pyramide , comme la plus part l'estoient dans ce temps-là. Au sommet de ce

grand Ouvrage , estoit la Statue du Roy assis dans un Trône la Couronne en la teste. Le commencement & la Base estoient par Portiques & sans Marches. La seconde élévation suivoit la mesme forme , mais avec des Marches murées en dehors ; & la troisiéme avec des Marches en dedans pour monter au plus haut. Les Arcades du premier Etage estoient si larges , que d'un Pilliers à l'autre il y avoit 73. pieds. Elles estoient supportées de 36. Colomnes d'une pierre seule chacune.

La merveille de ce Monument consistoit en l'Architecture, en la grandeur, en la hauteur, & en la Sculpture. Comme c'étoit l'Ouvrage des plus sçavans Maistres,

aussi n'y fut-il rien épargné pour la dépense. La grandeur des Statuës qui en faisoient l'ornement, surprenoit les yeux. Ce ne fut pas assez que toutes ces Merveilles pour en faire une, si Artemise, Epouse de Mausole, ne faisoit voir quelque chose de plus merveilleux. C'est elle qui apres avoir rendu les derniers devoirs à son Epoux avec toute la pompe imaginable, & ayant fait consumer son Corps dans le Bucher avec les Odeurs, les Parfums & les Aromats les plus précieux, en recueillit les Cendres qu'elle enferma dans une Urne d'or en ce mesme Monument. Mais cette Reyne ne voulant pas luy survivre, s'enferma au mesme lieu, & le reste de

Q. de Janvier 1685. F

ses jours ne vécut que de ces mesmes Cendres détrempées de ses larmes pour tout aliment. Ainsi elle mesme devint le Mausolée de son Epoux , en expirant dans ce Monument. Ce sont là des marques d'une tendresse & d'un amour inexplicable.

Je puis dire qu'au sujet des sept Merveilles du monde , dont la première , qui est le Mausolée est du nombre , j'ay esté assez heureux pour les avoir entremeslées toutes dans un Distique Latin par leurs noms , avec celuy du Roy , pour Inscription sur le Louvre , avec d'autres qui ont esté leuës à Versailles , dans le temps que beaucoup de monde y travailloit. La curiosité du Public

me les fait employer icy.

*Hoc Lodoici Ephesum, Memphim,
Babylona, Colossum,*

*Mausolea, Pharon, cum Jove, vincit
opus.*

Le Livre d'André Palladio, sur les magnifiques Sepultures, imprimé à Rome avec ses Figures, parle avantageusement du Mausolée de la Reyne Artemise, en faveur du Roy Mausolus son Epoux.

Varron & Pline rapportent les merveilles du Sepulcre de Porfenna, Roy d'Hetruirie, qui presentement est la Toscane, Il est près la ville de Cluse. Ce Monument est de pierre; fait en quarré, dont chaque costé a trois cens pieds de largeur. La Base est aussi quarrée. Le corps de l'Ou-

F ij

vrage s'éleve jusqu'à la moitié en
Pyramide , & au dedans il y a un
Labyrinthe. Sur ce Labyrinthe on
voit une Plateforme qui soutient
cinq Pyramides , quatre aux An-
gles, & une au milieu. Elles ont en
leur Base soixante & quinze pieds.
Elles sont hautes de cent cinquante
pieds, & tellement égales, qu'en
leur sommet il y a un Chapiteau
d'Airain qui les couvre toutes, &
qui soutient cinq autres pierres
d'une hauteur prodigieuse. Du
pied de ce Monument jusqu'au
faiste , l'on compte cinq cens
pieds. C'est où l'on tient que
Porfenna estoit inhumé.

Les Empereurs , les Roys & les
Princes , sur les modelles des An-
ciens, se sont fait ériger de grands
& magnifiques Monumens pour

leurs Sepultures, comme pour se rendre immortels par ces Ouvrages. On voit encore à Rome en la Vallée Martia, les vestiges du Sepulcre de l'Empereur Auguste, fort près de l'Eglise S. Roch. Il estoit autrefois orné de Marbre blanc, de Porphyre, de grandes Colomnes, d'Obelisques, & d'excellentes Statuës, & avoit douze Portes & trois ceintures de Murailles. Il estoit de forme ronde, & de cent coudées de haut. Au sommet estoit la Statuë de cet Empereur faite d'Airain, tenant en sa main son Sceptre, & ayant une Couronne en la teste. Il l'avoit fait bastir. non seulement pour luy, mais aussi pour les Empereurs qui luy devoient succeder. Le Sepulcre de l'Empe-

reur Adrien estoit encore en la mesme Ville , & c'est où est maintenant le Château S. Ange, qui est joint par un Pont sur le Tybre.

Ce Monument dans son temps estoit embelly & diversifié de Marbres differens & exquis , de Statuës, de Chars de Triomphe, & d'autres Ornemens artificieusement travaillez , mais ils furent rüinez par l'Armée des Goths, du temps de Belisaire.

Le Pontife Boniface VIII. y fit faire le Château qui s'y voit presentement , & qui porte le nom de S. Ange ; car un Ange y parut dessus l'épée à la main, comme pour chasser la peste qui desoloit Rome, comme cela arriva , & depuis le nom de S. Ange

luy est demeuré. Alexandre VI. le ceignit de fossez & de bastions, y fit construire une Gallerie couverte, & une autre découverte, qui va jusqu'au Palais de saint Pierre. Paul III. a depuis embelly ce mesme Château de divers Apartemens somptueux.

Il y a encore plusieurs autres Mausolées en la mesme Ville; tel que celuy de Septimius Severus, que l'on apelloit *Septizonium*, à cause des sept Ceintures dont il estoit environné; & celuy de Cestius, qui ne cédoit pas au précédent en beauté, & dont il reste encore des vestiges. Les Romains sont si jaloux de ces marques d'antiquité, que depuis un Cardinal se voulant servir des rüines d'un de ces illustres Monumens,

il en fut empesché par l'autorité Pontificale.

- Proche de ces magnifiques Sepulcres estoient des Obelisques d'une hauteur étonnante, & d'une seule pierre. Il y en avoit deux au Mausolée d'Auguste, de quarante-deux pieds. On tient mesme que les cendres de Jules Cesar étoient au sommet de celuy qui avoit soixante & douze pieds; en la place desquelles Sixte V. a fait mettre de son temps une riche Croix. Il y avoit des Lettres & des Caracteres Egyptiens gravez autour.

On érigeoit aussi des Colomnes proche des Sepulcres en la mesme Ville. Celle qui fut bâtie en l'honneur de l'Empereur Trajan, comme dit le mesme Palladio

dio, avoit cent vingt-huit pieds de hauteur ; & cet Empereur ne la vit pas , parce qu'ayant entrepris la Guerre contre les Parthes, il mourut au retour de cette expedition en la ville de Seuleucie en Syrie. Mais depuis ses cendres furent rapportées à Rome, & mises dans une Vrne d'or au haut de cette Colonne. L'an 1588. Sixte V. fit mettre au lieu de cette Vrne l'Image de S. Pierre, faite de Bronze doré & d'une grande stature. Autour de cette Colonne, les Guerres & les Victoires de Trajan étoient gravées en figures de Marbre, & principalement son entreprise contre les Daces.

Il y a des Villes entières bâties & destinées à la Sepulture des
Q. de Janvier 1685. G

Empereurs & des Roys, comme Seleucie par Constantin le Grand; Antinoë par l'Empereur Adrien, quoy que son Sepulcre ait esté à Rome, où presentement est le Château Saint Ange, comme il est dit cy-devant; Bucephalie par Alexandre le Grand; Taphosyris par les Egyptiens, & plusieurs autres; ce que témoigne Zuingerus.

Pour la matière de ces Monuments, la Pierre, le Marbre, le Porphyre, & mesme le Verre y ont esté employez, comme on voit dans Strabon liv. 17. qui dit que Ptolomée érigea pour Alexandre le Grand, un Sepulcre entièrement de verre, où le corps ne pouvoit rendre aucune mauvaise odeur, & étoit toujours

present aux yeux par la transparence de la matière.

Plutarque rapporte que le Sepulcre d'Anthée, ce Géant fameux qui combatit contre Hercule, & dont il fut vaincu, a soixante & dix coudées de long, & qu'il étoit tenu comme une chose Sacrée; car si la moindre partie en étoit offensée, & n'étoit pas réparée au plûtost, une pluye continuelle tomboit en la mesme Region, & la defoloit.

Il en arrive presqu'autant à l'égard du Sepulcre du Poëte Stratus, qui se voit à Pompejopolis, ville de Syrie, comme fait mention Olaus Magnus, contre lequel si un Passant jette une pierre, elle rejaillit aussi-tost contre luy, plûtost par un prodige que

G ij

par aucune raison naturelle. Ces exemples ne sont icy raportez que pour marquer la vénération qu'on doit avoir pour les Tombeaux, & pour ceux qui y prennent leur repos.

Le Tombeau de Virgile, Prince des Poëtes Latins, étoit construit à la vuë de la ville de Naples, & étoit d'une grande éminence ; mais maintenant il est couvert d'arbrisseaux & de brofsailles. On en voit encore les grands vestiges à l'entrée d'une caverne du Mont Pausitippus, comme on le remarque dans le livre des Monumens & des Eloges des Illustres Personnages, avec cette Inscription.

*Qui cineres ? Tumuli hac vestigia ;
conditur olim*

*Ille hoc, qui cecinit pascha, rura,
duces.*

Si les Payens se sont fait des Dieux, de leur nombre la plupart étoient mortels. Lucien qui s'en raille, raporte dans le Dialogue qu'il intitule *Philopater*, que le Sepulcre de Jupiter leur Souverain étoit construit dans l'Isle de Crète, en une certaine Vallée où autrefois il avoit esté nourry, lors que Cybèle sa Mere le mit au Monde dans la Forest Dictée, où les Corybantes par leur bruit & le cliquetis de leurs Armes, empescherent que Saturne son Pere n'entendist les cris de l'Enfant, & qu'il n'en fust devoré.

Le mesme Auteur en son Dialogue, qui porte pour Titre le *Deuil*, apprend beaucoup de cho-

ses sur la matière de la Sepulture. On y voit entr'autres que les Grecs, tantost brûloient les corps, & tantost les inhumoient. Que les Perles les enterroient avec des meubles précieux, & avec de grandes richesses, selon la qualité des personnes. Que les Indiens se servoient de Tombeaux & de Buchers, & qu'ils oignoient les corps de suif. Que les Scythes mangeoient souvent les corps de leurs Amis en de grands Banquets; que les Egyptiens les embau-moient. Mais nous traiterons du tout separément.

Revenons du Prophane au Sacré. Au milieu de la Vallée de Josaphat, on trouve le Sepulcre d'Absalon, Fils de David. Il est coupé dans la Roche à la pointe

du ciseau ; mais les Juifs l'ont tellement en horreur, qu'ils y jettent des pierres en passant , à cause du mauvais dessein qu'il avoit entrepris contre le Roy son Pere.

Près de la ville de Jérusalem, on voit les Sépultures des Roys de Juda , pareillement taillées dans la Roche , & séparées les unes des autres. Ce sont autant de Sepulcres en forme de cabinets , & dont les Portes ont cela de merveilleux , qu'elles sont de pierre , & tournent sur des pivots de pierre aussi , le tout n'étant que d'une seule pièce.

Les Sepultures des Juges d'Israël , ne sont pas éloignées des précédentes. Elles sont presque toutes en leur entier. La curiosité de les voir, porte les Voya-

geurs à se servir d'Arabes , qui pour peu d'argent donnent des connoissances du tout.

Le Sepulcre du Lazare est dans la Bethanie assez profond , ayant plusieurs marches pour y descendre. L'on tient que ce Monument étoit commun à sa Famille ; car il n'eust pas esté construit en si peu de temps après sa mort. C'est de ce lieu que la Sageffe Incarnée le tira pour le ressusciter, en luy disant , *Lazare , exi foras.*

Les Sepulcres où sont enterrez les Innocens qu'Herode fit massacrer , sont aussi taillez dans la Roche ; comme aussi celuy de sainte Paule vers Berhlém. C'est en son honneur que S. Hierôme a composé cette Epitaphe.

Aspicias angustum præcisâ rupe Sepulcrum ,

*Hospitium Paula est caelestia regna
tenentis,*

*Divitias linquens Bethlemiti condi-
tur antro.*

Le Tombeau du mesme S. Hierôme n'est pas éloigné de là, ainsi que ceux de plusieurs autres SS. Peres. L'on tient par une commune opinion que la Resurrection se doit faire de tous les Hommes en cette Vallée de Josaphat au dernier Jugement, & que comme il a esté possible à Dieu de diviser les Hommes en la Transfiguration de Babylone, il luy sera aussi facile de les rassembler tous en un moment, au mesme lieu, de toutes les Parties du Monde, pour y recevoir leur jugement.

Je réserve la suite de ce Traité pour

2 Extraordinaire

de prochain Extraordinaire , afin de donner place aux autres Ouvrages qui m'ont esté envoyez. Les Réponses que vous allez lire aux dernieres Questions qu'on a proposées , sont de M^r Bouchet, ancien Curé de Nogent-le-Roy.

S E N T I M E N S SUR LES QUESTIONS DU DERNIER EXTRAORDINAIRE.

Quelle fortune est la plus satisfaisante en Amour , celle d'un Amant dont les soins sont d'abord receus agreablement, & presque aussi-tost récompensez ; ou le bonheur de celuy , qui apres avoir aimé quelque temps sans esperance , trouve enfin le cœur de sa Maistresse sensible?

UN Amant de plein saut qui reçoit son salaire,
Et qui rencontre un cœur sensible à son amour,

A veritablement, & dès le premier jour,
Dequoy se contenter, dequoy se satisfaire.



Il n'est point au filet, on l'écoute d'abord,
On calcule ses pas, on compte ses services;
Il est payé comptant de l'innocent transport
Qu'il marque envers l'objet de ses ch. res.
délices.

Là-dessus on l'estime heureux,
Parce qu'en cet état tout répond à ses
vœux.



Mais plus heureux dans ma pensée
Est celuy qui n'y pensant pas,
Par celle dont son cœur adore les appas
Voit sa flamme récompensée,
Après avoir long-temps vainement sou-
piré,
Vainement attendu, vainement esperé.



Certes on sçait par la Science,
Quand on la consulte à loisir,
Comme aussi par l'expérience,
Qu'un plaisir qui surprend est un double
plaisir.

Si l'entiere liberté de se voir, peut
long-temps entretenir l'amour
dans toute sa force.

ON a beau faire, on a beau dire,
Le Monde va toujours son train;
Tel aujourd'huy pleure & soupire,
Qui sans doute rira demain.
Nous endurons mille traverses
Par le flux & reflux des passions diverses
Qui nous agitent chaque jour;
Des choses d'icy-bas inconstante est la face;
La tempeste suit la bonace,
La haine succede à l'amour;



Si la difficulté fait naistre des miracles,
Et des coups de Héros, qui charment les
Esprits,
De la facilité de se voir sans obstacles,
L'indifférence vient, ou mesme le mépris.



Du moins un Amant dans sa tâche;
Avec les soins & ses hélas,

Insensiblement se relâche,
Et ne fait plus voir qu'un Hylas.



D'ailleurs, quand de la riche idée
D'un objet tout nouveau qui brille de
beauté,

L'ame se trouve possédée,
On tient rarement bon contre la nou-
veauté;

Et ce qui paroist fort étrange,
C'est qu'il n'est rien qui soit bastant
De fixer un cœur inconstant
Qui se fait un plaisir du change.



Je veux cependant qu'un Amant
S'applique à captiver la Beauté qu'il
adore,

Qu'il nomme son Soleil, qu'il nomme son
Aurore,

Son Astre & son contentement.



Toutefois encor qu'il s'efforce
De marquer son amour jusqu'à l'empresse-
ment,

86 *Extraordinaire*

*Je dis qu'il ne peut nullement
Aimer toujours d'égale force
L'objet de son entêtement,
C'est une maxime averée,
Qu'un état violent n'est jamais de durée.*

Si un honneste Homme est excusable, d'estre assez esclave de sa passion, pour aimer une Personne qui le pousse à faire une lâcheté.

A *Imons jusqu'aux Autels en ce mortel séjour,
N'entreprenons jamais que des faits légitimes,
On trouve des raisons pour excuser l'amour,
Mais l'on n'entrouve point pour excuser des crimes.*



*Ainsi l'Homme est inexcusable,
Qui pour flater la passion
Qui fait son inclination,
Devient lâche, & se rend coupable.*



*La complaisance est juste, il est bon d'en
avoir;*

*Mais qui veut vivre avè que bienséance,
Doit borner cette complaisance
Par les regles de son devoir.*



*Ainsi dans cette conjoncture
Que nous propose le Mercure,
Qui travaille à nostre bonheur,
Il faut pour éviter tout reproche de vice,
Que l'Amour le cede à l'honneur,
Comme il le doit ceder à la Justice.*

Un Homme en mourant a deux
Amis auprès de luy ; il en fait
retirer un, parce que sa présence
l'afflige; & il fait demeurer l'au-
tre, parce que sa présence le
console. On demande lequel il
aime davantage.

C*Et Homme vers la mort qui porte ses
regards, (que,
Et qui se voit bien-tost le butin de la Par-*

88 *Extraordinaire*

*A pour ses deux Amis de genereux
égards,*

*Dont il donne à tous deux une sensible
marque;*

Mais selon mon avis il a plus d'amitié

Pour celuy dont il veut l'absence,

Puis qu'il ménage sa pitié,

En l'éloignant de sa présence.

*Voicy divers Madrigaux qui ex-
pliquent les Enigmes de Decembre,
dont les Mots estoient la Vigne Vier-
ge, & la Cerise.*

I.

T*Rêve à tous vos Festins, Partisans
de Bacchus.*

*Le Mercure vous donne une stérile Treille,
Qui ne pouvant jamais remplir vostre
Bouteille,*

*Vous marque assez par là que vous ne
boirez plus.*



*C'est une Vigne Vierge, & qui ne porte
pas.*

du Mercure Galant. 89

Sa Sœur qui ne l'est point, est tous les ans
féconde;
Elle produit le Vin, qui plaist à bien du
monde,
Et qui fait la douceur & l'ame des Re-
pas.



La Vigne Vierge rampe, & s'attache
aux Maisons;
Faisant à la Muraille un Tapis de Ver-
dure;
Il est d'autant plus beau, qu'il vient de la
Nature,
Qui l'étend tous les jours en diverses fa-
çons.



En faisant un Berceau de son feuillage
épais,
Au jour le plus serain vous avez un lieu
sombre,
Où malgré le Soleil vous allez prendre
l'ombre,
Pour vous mettre à vostre aise, & là pren-
dre le frais.

Q. de Janvier 1685.

H.



*Lors que l'Hyver approche, elle est toute:
en rougeur;*

*On en prend la raison sur ce qu'à nostre
veüe*

*Se voyant dépouïller & mettre toute nuë,
Comme c'est une Vierge, elle a de la pu-
deur.*

Le P. Colin, C. de Sens.

II.

L*A Cerise est jeunette, & mesme dé-
licate;*

*Elle est d'une beauté qui la fait rechercher;
Sa couleur est fort vive, elle est rouge, elle
éclate,*

*Et le noyau qu'elle a, c'est son cœur de
Rocher.*



*On sçait bien qu'elle prend sa beauté na-
turelle,*

*Ou-bien son vermillon, sur la fin du Prin-
temps;*

*C'est dans cette Saison si charmante & si
belle,*

Qu'elle nous touche au cœur, & nous rend
si contents.



On nous l'offie aujourd'huy de la part de
Mercure,

C'est au mois de Janvier un assez rare
fruit;

Dans la rude Saison jusqu'icy la Nature,
Quelque pouvoir qu'elle ait, ne l'a jamais
produit.



On la voit en tout temps, quand on veut
la confire,

Et souvent on la sert à la fin du Repas;

Ce doux déguisement, qui ne la rend pas
pire,

Fait aussi qu'à mon goust j'en fais bien
plus de cas.

Le mesme.

III.

Les Enigmes toujours ont de l'obscu-
rité,

Qui par des mots qu'on ne peut bien en-
tendre,

H ij,

Nous dérobe la vérité
 Qu'on voudroit nous faire comprendre;
 Témoin les deux du dernier mois,
 Qu'un chacun explique à sa guise.
 Pour moy, je croy (j'en jurerois)
 Qu'une est la Vigne Vierge, & l'autre,
 la Cerise.

La charnante Cadete de Riom,
 MARGUERITE DE MALET.

I V.

A MERCURE.

J'ay peine à découvrir vostre première
 Enigme,
 Et je ne peux asseoir que difficilement
 Mon choix sur quelque mot qui semble
 légitime
 Pour la deviner justement.
 Si la Vigne n'estoit une Plante fertile,
 J'aurois eû la trouver sous un sens dé-
 guisé;
 Mais il seroit trop malaisé
 De la faire passer pour vierge & pour
 stérile.
 Si le Lierre estoit de genre féminin,

Tout conviendroit fort bien afin de faire
croire

Que c'est luy dont on peint l'histoire;
Mais cela ne se peut, car il est masculin.

Est-ce donc la Vigne sauvage,
A qui la rigueur des Hyvers
Fait tomber tous ses cheveux verds,
Pour ne laisser que le branchage?

Je n'y sçaurois encore accorder cet endroit,

Qu'on ne la voit jamais si belle,

Que quand cette Saison rigoureuse &
cruelle.

La vient dépouiller par le froid.

J'aime donc mieux encor revenir à la
Vigne,

Et je croy la voir à ce signe,

Puis que la grappe reste en fin dans la saison

Qu'elle demeure toute nue,

Et qu'elle paroist à la venue.

Plus belle sans comparaison,

Que lors que de son verd on la voyoit pour-
venue,

ALCIDOR du Havre.

Divine Plante, que Noë
 Prit soin de cultiver apres que le Déluge
 Eut tout le Genre Humain noyé,
 Hors ceux qui trouvèrent refuge
 Dans l' Arche, ce grand Bastiment,
 Dont Noë se servit pour eux utilement;
 Vigne, qui nous produis cette Liqueur
 aimable,
 Qui fait de nos biens le plus grand,
 Que Mercure fut raisonnable
 De te donner le premier rang
 Pour nous être en cette année,
 Que mon cœur à tous deux souhaite for-
 tunée!

Le mesme.

VI.

C'est donc en vain, Philis, que pour
 vous je soupire,
 Et qu' apres mille soin pour gagner vostre
 amour,
 Je me vois, comme au premier jour,
 Réduit à souffrir le martyre?

J'espérois que le temps auroit pû vous
toucher,
Et que ma passion, mon zèle & ma fran-
chise,
Pourroient chez vous estre de mise,
A force de vous rechercher;
Mais las! semblable à la Cerise,
Vous avez un cœur de Rocher.
A voir l'extérieur, rien ne paroist plus
tendre;
Vous sçavez déguiser des mieux,
En faisant paroistre à nos yeux
Une aimable douceur dont vous pourriez
surprendre
D'entre tous les Amans, le plus ingé-
nieux.
Pour moy, las de n'avoir pour toute ré-
compense,
Que quelques doux regards, meslez d'in-
différence,
Je renonce, Philis, à vous faire la cour,
Pour chercher où je puis mieux placer mon
amour.

Le mesme.

VI.

Mon Jardinier l'autre jour,
Luy demandant avis pour embellir ma
Cour,

Me dit, Monsieur, je vous conseille
De n'y mettre jamais de Treille,
Elle n'amasseroit que par trop de poisons;
Mais croyez-moy, dans la saison
Où tous les plans on renouvelle,
De Vigne Vierge la plus belle
Garnissez-la bien tout-autour,
Et ma foy vous aurez une fort belle Cour.

BRUNET, de la Rue du Temple.

VII.

Pour Etrennes, belle Denise,
L'illustre Rault vous donne une Cerise.
Ne vous étonnez pas de voir un si beau
Fruit

Dans une Saison si contraire;
C'est son esprit qui le produit,
Vous sçavez qu'il sçait tout bien faire.

DIEREVILLE.

VIII.

VIII.

Lors que dans nos Jardins on ne voit
plus de Roses,
Et que l'Hyver cruel fait tout languir
aux Champs,
On voit sur vostre teint autant de Fleurs
écloses,
Que Flore dans nos Prez en fait naistre au
Printemps.

Ces Fleurs, malgré le vent de Bise,
Ne font qu'embellir tous les jours,
Et vous font paroistre toujours
Plus vermeille qu'une Cerise.

Iris, j'en suis amoureux,
Mais d'une ardeur peu commune.
Hélas ! pour me rendre heureux,
Laissez-m'en cueillir quelqu'une.

Le mesme.

IX.

Qui l'auroit jamais crû, qu'une Vigne
eust porté
Au lieu de Raisin, des Cerises ?
Cependant c'est la verité,
Mercure nous l'a dit à diverses reprises.

Q. de Janvier 1685. I

C'est contre l'ordre : hé-bien, les Dieux ne
font-ils pas

Tout ce qu'ils trouvent bon de faire ?

Si ce prodige peut leur plaire,

Ils se moqueront bien du petit embarras

Que cette nouveauté va produire icy-bas.

SYLVIE.

X.

Est-ce un refus, Mercure, & me suis-je
méprise,

Quand j'ay crû que d'une Cerise

Vous estes venu m'êtréner ?

Dans la Saison qu'il est, c'est un Présente
bien rare,

Et cependant un cœur avare

D'un mépris évident le pourroit profaner ;

Mais pour moy, je fais trop d'estime

De ce qui vient de vostre part.

Jesçay que ce n'est point par un coup du
hasard,

Que vous en avez fait un choix fort légi-
time,

Et qu'il faut estre enfin un rigoureux Cen-
seur

du Mercure Galant.

*Pour ne pas estimer son prix & sa va-
leur.*



La mesme.

XI.

A Mis, que nostre joye éclate,
Que nostre foye enfin de plaisir se d'late,
Pour solemniser l'heureux jour
Dans lequel le Seigneur Mercure
Nous vient donner de son amour
Une des marques la plus pure.
Cé Dieu, qui sçait tres bien que pour en-
tretienir
L'amitié qui nous fait unir,
Il nous faut le secours de la Liqueur Bu-
chique,
Luy-mesme se donne les soins
De satisfaire à nos besoins
Avec un air tout magnifique.
Il veut nous apporter des Cieux
Une Vigne qui porte un Fruit délicieux,
Un Raisin dont le grain cause de la sur-
prise,
Pour estre quatre fois plus gros qu'une
Cerise,

Extraordinaire

Propre à faire du Vin d'un goust fort su-
culent,

Et de beaucoup plus excellent
Que tous ceux que l'on boit, & d'Espagne
& de France.

Puis donc que c'est l'unique attrait
Qui de nous bien unir semble avoir le se-
cret,

Marquons-en à ce Dieu nostre reconnoi-
sance,

Par une ample réjoïssance.

LA PETITE ASSEMBLEE A.
du Havre.

XII.

AH, Mercure, pour cette fois
Vostre Etenne n'est pas de mise,
Puis qu'il faut attendre six mois
La Vigne Vierge, & la Cerise.

LA MOTHE, Medecin
de Pompadour.

XIII.

Vos Enigmes, Mercure, agréent
omnibus,
Obscures quelquefois, & c'est ce qui me
fâche,

du Mercure Galant. 101

*Je les lis & relis souvent, & sans relâche,
Sans donner aucun sens duabus ny tribus.*



*Mais pourtant aujourd'buy je veux passer
pour lâche,*

*Si des deux de ce mois, malgré vostre
Phœbus,*

*Sans qu'il m'en couste aucun quibus,
Le vray mot m'est caché; & sans qu'on
me le mâche,*



*L'une est fort belle à voir, verte, stérile,
item*

*L'autre est bonne à manger, & c'est le
tu-autem.*

*Leur charmante douceur fait mettre bas
toute ite,*



*Poasse les jeunes cœurs à s'entredire amô;
Bref, la Cerise s'offre à ceux qui sçavent
lire,*

La Vigne Vierge item currente calamo;

*L'AMANT ENDORMY
du Parloir.*

L. iij.

XIV.

QUoy ! pendant que tout est gelé,
 Mercure nous a régale
 En ce jour d'un Panier de Cerises ver-
 meilles!

Pomone en ses Jardins n'en a point de pa-
 reilles;

O la beauté!

La rareté!

LA BELLE NOURRITURE
 du Havre.

XV.

NE nous laissons jamais aller
 Au gré de ces Gens du bel air,
 Ces Hommes précieux, de la grande volée,
 Qui pour nous se disent en feu,
 Qui nous font bonne mine, & souvent
 mauvais jen.

N'ont-ils pas presque tous l'ame dissi-
 mulée?

Ils promettent beaucoup de Bien,
 On les peut justement nommer Gens de
 parole,
 Mais hélas ! sans effet ; on n'en peut avoir
 rien.

La Gerise en est le symbole;
Rien comme elle au dehors n'est plus beau
ny meilleur;
Mesme aux Indiferens ils ont tous dequoy
plaire;
Mais sondez plus avant, vous verrez le
contraire;
Tout est amer pour vous, tout est dur dans
le cœur.

La mesme.

XVI.

Tout est couvert de neige en ce mois }
d'agréable,
Et nous y recevons de fort belles Cerises;
Où pourroit-on les avoir prises?
On ne pouvoit jamais faire un plus beau
Présent;
Cependant, la saison fait bien craindre,
Mercure,
Que le tout ne soit qu'en peinture.

LA PETITE ASSEMBLEE
du Havre. G.

I. iij.

XVII.

Que nous sert, belle Iris, que vous
 soyez charmante,
 Que vostre teint soit frais, vermeil &
 délicat,
 Qu'il nous paroisse avec éclat,
 Que tout ce dehors nous enchante?
 Ah! l'on ne voit que trop en vous
 Les qualitez d'une Cerise.
 Son suc est aigre autant que doux;
 Prenez-la pour vostre Devise.
 Son cœur est un cœur de Rocher,
 Le vostre est tout de mesme, on ne le peut
 toucher;
 Larmes, soupirs, transports, service,
 obeissance,
 Assiduez, complaisance,
 Font voir qu'on ne vous peut plus ardem-
 ment aimer,
 Tant vostre extérieur a dequoy nous char-
 mer;
 Vous estes cependant pour nous toujours
 cruelle.

*Que nous sert donc, Iris, que vous soyez
si belle?*

La mesme.

XVIII.

*Si nous estions, Mercure, à la fin du
Printemps,
Sous vostre Vigne Vierge en nos doux
passe-temps
A l'ombre avec plaisir nous irions prendre
place;
Mais quand l'Hyver la laisse sans che-
veux,
Il faut pour éviter & la neige & la glace,
Fuir dans les Antres les plus creux.*

Mademoiselle L'E...



S2S2S2:S2S2S:2S2S2

NEUVIÈME PARTIE
DU TRAITÉ
DES LUNETES,

DEDIÉ A MONSIEUR
LE DUC DE BOURGOGNE

*Par M^r Comiers, d' Ambrun, Professeur
des Mathématiques à Paris.*

NOUS avons démontré dans
les Traitez précédens, com-
ment la Baze du cone des rayons
de la Radiation particuliere éma-
née de chaque point de l'objet,
estant entrée dans l'œil par l'ou-
verture de la prunelle, & pénétré
jusques sur l'humeur Christallin

qui est convexe des deux costez, les rayons de la Radiation de chaque point de l'objet, forment, par la réfraction qu'ils souffrent en pénétrant le Crispallin, leur cone renversé, ou pinceau optique, la pointe duquel se terminant sur la Retine, y forme l'image de son point de l'objet; & tous ces pinceaux optiques, dont le nombre est égal au nombre des points visibles de la surface de l'objet, y forment l'image entiere de l'objet, mais renversée.

Nous avons démontré l'effet des verres des Bezicles, tant concaves pour l'usage des *Miopes* ou courtes veuës qui ne peuvent voir distinctement que des objets fort proches, que des con-

vexes , pour l'usage des *Presbites*, Vieillards, & autres qui ont la veuë longue, & ne peuvent voir bien distinctement que les objets notablement éloignez.

Nous avons donné la Construction de toutes les especes de *Telescopes* ou Lunetes de longue veuë, & tout ce qui les concerne. Nous avons démontré que leur effet consiste à faire voir les objets qui sont tres éloignez, comme ils seroient veus estant à la portée de la veuë naturelle ; c'est à dire que par la veuë artificielle que produisent les Lunetes, les objets nous doivent paroistre fort grands, fort distinctement, & bien éclairez.

Nous avons démontré que l'augmentation de l'image arti-

ficielle de l'objet, formée sur la Retine par le moyen des verres qui composent la Lunete, procede de ce que les deux axes des deux cones des radiations émancées des deux points extrêmes du diamètre de l'objet, se croisent beaucoup plutôt au derriere de l'humeur cristallin, & forment un plus grand angle; & que ce point d'interfection estant plus éloigné de la Retine, y forme par conséquent une plus grande baze ou peinture du diamètre de l'objet.

Nous avons démontré que la vision distincte qui est la perception distincte de cette image de l'objet peinte sur la Retine, dépend de la distinction de cette image artificielle, & qu'elle

dépend de la bonté de la matière des verres, & de la bonté de leur travail, de leur juste ouverture, de leur proportion mutuelle, de leur position bien parallèle & centrale, & en deüë distance dans un tuyau tres-large, noircy mat en dedans, & garny de plusieurs diafragmes de même. J'ay dit que l'apparence distincte de l'objet dépend de la proportion du Verre Objectif au Verre Oculaire; car si la raison de l'objectif à son oculaire est trop grande, l'apparence artificielle de l'objet augmentée excessivement, ne peut estre distincte, par ce que les rayons de l'image aërienne de l'objet qui se forme renversée dans le Tuyau tombant trop inclinez sur les

bords de l'oculaire trop convexe, leur refraction ne peut estre réguliere; c'est pourquoy ces rayons se meslant sur la Retine avec ceux des autres points de l'objet, y rendent l'image confuse, & paroît colorée; & en outre, à moins que l'objet ne soit lumineux ou fortement éclairé, l'apparence ne peut estre bien claire; car la même quantité de rayons de la radiation de chaque point de l'objet ne suffit pas pour peindre fortement une si grande image.

Enfin nous avons démontré, que la clarté de l'apparence de l'objet dépend de l'ouverture du verre objectif, qui est de beaucoup plus grande que l'ouverture de la prunelle de l'œil; ainsi l'ouverture du verre objectif re-

cevant plus grande quantité de rayons de chaque point de l'objet, & les resserrant par les loix de la Refraction en les rendant convergens, en fait entrer autant de fois plus dans l'œil, que l'ouverture du verre objectif contient de fois l'ouverture de la prunelle, qui n'a ordinairement que 3 lignes de diamètre; & vous sçavez par la Proposition 2. du XII. Livre d'Euclide, que les Cercles sont entr'eux en mesme raison que les Quarrez de leurs Diamètres. C'est pourquoy connoissant le diamètre de l'ouverture du verre objectif, il est facile d'en faire le Calcul. Il nous reste à traiter

D E S B I N O C L E S
Telescopiques, leur Ancienneté,
& leur facile Construction.

DE tout temps on a esté persuadé par raison & par expérience, que la vision d'un objet veu en mesme temps par les deux yeux également bien conformez, est beaucoup plus forte que lorsque l'objet n'est veu que d'un œil, & on voit en mesme temps des deux yeux parfaitement & distinctement un objet à la portée de la veüe, lors que les deux axes concourent en un seul point de l'objet.

Il y a six cens ans que le sçavant Arabe *ALHAZEN*, c'est à dire *Bon Homme*, en parloit dans

Q. de Janvier 1685. K.

114. *Extraordinaire*

son *Trésor Optique*, imprimé à Basle en l'année 1572. Le 2. Chapitre du troisiéme Livre page 76. num. 2. porte ce Titre, *Axes Pyramidum Opticarum utriusque visus, per centrum foraminis vue & transeuntes, in uno visibili puncto semper concurrunt, &c.* Le Numero 10. page 80. a pour Titre, *Concursus Axium Opticorum in Axe communi facit visionem certissimam: extra, tantò certiozem, quantò Axi propinquior fuerit.* Enfin le Numero 15. page 85. a pour Titre, *Visibile in Axium Opticorum concursu certissimè videtur, extra tantò certius, quantò concursui fuerit propinquius.*

Vitellon *Thuringo-Polonus*, qui vivoit en l'année 1269. dans son Livre d'Optique, imprimé à Basle en l'année 1572. au livre troisiéme

du *Mercuré Galant*. ii5

Numero 32. page 100. a pour titre, Necessè est Axes Pyramidum visualium amborum visuum transcuntes per centra foraminum vuae, semper conjungi in uno puncto superficiei rei visa. Le docte & R. P. Millet Dechaies, dans le deuxiè me Tome de son *Mundus Mathematicus*, imprimé à Lyon en l'année 1674. dans la page 381. en la 30. Proposition, avoit démontré que *Axes Optici concurrunt in unum idemque Objectum*; & dans la Proposition 40. que *Duo oculi commutiter melius vident, quam unus tantum.*

La dematigeaison d'écrire, & de paroître sçavant, fit qu'en l'année 1678. un grand Personnage croyant les Livres d'*Albazen* & de *Virellon* perdus, en voulut

K. ij.

publier quelque chose comme d'ancien, & pour nouveau, dans un Livre tres-bien imprimé, & qui a pour titre, *De Visione Perfecta, sive de amborum Visionis Axioma Concursu in eodem Objecti puncto.*

Puis que communement la vüe naturelle d'un objet est plus forte estant regardé des deux yeux, la veüe artificielle d'un objet veu des deux yeux à travers des Binocles, sera aussi plus forte; ce que les Bezicles, qui sont les simples Binocles qu'on met sur le nez, ont fait voir par expérience depuis l'année 1285. qu'ils furent inventez, comme j'ay démontré dans la 247. page du XIX. Tome du Mercure Extraordinaire.

Definition du Binocle Telescopique, ou de longue veüe.

LE Binocle Telescopique est une espee de Bezicles composee de deux Lunetes de longue veüe, d'égale force ou puissance, c'est à dire de dix-pieds au plus de Foyer Solaire, & de mesme genre; car bien que les deux verres objectifs soient de mesme longueur de Foyer, de mesme matiere & bonté de travail, si le verre oculaire de l'une des deux Lunetes estoit concave, & l'oculaire de l'autre Lunete estoit convexe, on verroit l'objet double, car la Lunete à oculaire concave le feroit paroistre en sa situation naturelle, & la Lunete

à oculaire convexe le feroit paroistre renversé.

Ces deux Lunetes de mesme genre & mesme proportion des objectifs à leurs oculaires, doivent estre assemblées dans un Tuyau ou Etuy parallelipipede rectangle, en sorte que deux rayons partant d'un mesme point de l'objet, tombent perpendiculairement sur le centre des verres, afin qu'ils les penetrent, comme aussi la prunelle & l'humour cristallin des deux yeux du Regardant, & arivent sur les Retines sans avoir souffert aucune refraction. Ainsi ces deux rayons formeront un triangle Isoscèle, dont la Baze est la distance comprise entre les centres des deux prunelles, & le sommet du trian-

gle est au point principal de l'objet veu par le Binoële.

L'Autheur de ses Visions Parfaites m'accuse de n'avoir pas sceu definir le Binocle dans le Journal des Sçavans du Lundy 20. Decembre 1677. & dit en parlant Phœbus dans la 397. page de sa *Contiquité des Corps*, de l'année 1679. que *Le Binocle est un assemblage de deux Oculaires Dioptriques de mesme espece & d'égale puissance,*
MONTEZ SUR L'ANGLE DES
DEUX AXES DE LA VISION.

La Nature a fourny elle-mesme des *Binocles naturels* aux Limaçons & aux Ecrevisses de mer. *Petrus Borellus*, dans la seconde Partie de son Livre *De vero Telescopii inventore*, imprimé à la Haye en l'an 1655. apres avoir

enseigné dans la page 22. l'*Oculus Astropicus Binoculus*, &c. & dans la page 23. *De confectiōne Tubi Binoculi*, a donné dans la troisième Partie de son Livre, en la XC. Observation Microscopique De *Limacibus*; la description des Binocles naturels. Voicy les termes,

Dentes acerrimos non solum in Limacibus esse; sed quod mirum est, & nullo alio forsan à natura animali concessum; oculos habent in cornibus, & videbis nigrum eorum ab inferiori cornuum parte, seu à cerebro ad eorum apices ascendere, cum moveri capiunt, & gressum suum dirigere quò oculi convertuntur, &c. Cancris Marini oculos habent etiam in cornibus seu tubis quibusdam duris, ubi forsan eodem pacto recurrunt.

L'Avantage

L'Avantage des Binocles Telescopiques sur les Telescopes simples, & leur Ancienneté.

TOut l'avantage qu'on peut tirer de l'assemblage des deux Lunetes de mesme espece, longueur, force & puissance, consiste à faire voir du moins aussi clairement & fortement les objets terrestres, qu'avec une seule Lunete deux fois plus longue.

Daniel Chomez, ce sçavant Dioptricien Artiste, en l'année 1625. dans son Imprimé in Folio, qui a pour Titre, Les Admirables Lunetes d'Approche réduites en petit volume, avec leur vray usage, & leurs utilitez préférables aux Grandes, & le moyen de les ajuster à l'endroit des
Q. de Janvier 1685. L

deux yeux , parle en ces termes dans la 20. ligne. *L'expérience fait connoistre qu'on voit beaucoup mieux avec deux Lunetes qu'avec une , car les objets paroissent plus gros & plus prés.* L'Autheur de la *Veüe Distincte* de 1081. dit dans la page 195. qu'ayant présenté à M^r de Monmaur Maistre des Requestes, un Exemplaire du premier Volume de cet Ouvrage, dans lequel j'ay donné, dit-il, l'invention du Binocle , il me dit quil croyoit en avoir déjà quelque Ecrit du nommé Chorez. Mais ce moderne Inventeur des vieux Binocles , ne voulut pas voir cet Imprimé, ny le Binocle monté d'argent, & travaillé par Chorez,

Le R. P. *Antonius - Maria de Rheita*, dans son Livre in Folio, intitulé *Oculus Enoch & Elia*, im-

primé dans Anvers en 1645. page 356. au Titre *Oculus Astropicus Binoculus*, dit, *Hujus Oculi Enoch & Elia Binoculum Telescopium*, quod ejus ope ad magnalia, etsi remotissime à nobis in Cælo elongata, non amplius semi-cæco, sed novo modo ambobus oculis quasi presentia spectanda inducamur, instruamurque. Et dans la page 355. Tali profecto Binoculo Tubo à nobis confecto, objecta duplo, triplo, imo quadruplo majora, lucidiora atque clariora conspeximus, quam per Tubum Monoculum; & certè nisi ipsimet experti fuissetus quæ scribimus, utique scribere pueret, quæ ad praxim redacta non subsisterent.

Le sçavant, curieux & R. P. Gaspar Schott, dans le premier Tome de son *Magia Universalis Na-*

L ij

tura & Artis, imprimé en l'année
 1657. fait dans le X. Livre le
 Titre du second Chapitre en ces
 termes, *De Telescopii Astronomici,*
tam Monoculi, quàm Binoculi, Ori-
gine, ejusque Auctore. Et dans les
 pages 494. & 495. parle en ces
 termes, *Anthonus-Maria de Rbeita,*
vir æquè Religiosus ac doctus, mihi-
que familiariter notus, neque Mono-
culo Tubo contentus, sed alterum so-
cium conjunxit, & quidem felicissima
ausu, feliciorique successu, ut mecum
fateri coguntur quotquot ejus rei ex-
perimentum sumpserunt. Talis quippe
inter hunc & priorem est differentia,
qualis esse communiter solet inter Mo-
noculum & Binoculum hominem. Ex-
perimentum feci in Tubo Binoculo ab
ipso Auctore elaborato. Et dans la
 page 496. vous trouverez ces ter-

mes. *Joannes Vvifel*, *Augusta Vindellicorum* instructus à *Reyta*, facit *Tubos tam Monoculos quàm Binoculos*. Carle P. de *Reyta*, ajoute-t-il, non tantum in ea arte excellit, eamque scriptis tradidit, sed alios etiam instruxit; & cum humanissimus sit, sine invidia non paucis sua communicavit.

Le R. P. *Millet Dechales*, dans le 2. Tome de son *Mundus Mathematicus*, imprimé à *Lyon* en l'année 1674. au Theorème TELESCOPIUM BINOCULUM, page 672. parle en ces termes. *Mirum est quantum juvetur Visio, præcipuè verò ad judicandum de Objecti Distantia, & consequenter de Magnitudine à geminis oculis..... Fiant igitur duo Telescopia omnimodò similia, quæ conjungantur ita ut sint sibi invicem*

L. iij

parallela. Je démontreray ailleurs, que les deux Binocles de longue vueë doivent estre physiquement paralleles, & qu'il n'y a point d'Instrument qui puisse marquer la différence entre la distance des centres des deux verres objectifs, & celle des centres des deux verres oculaires. *Expertus sum* (c'est le P. Dechaies qui continuë) *in Telescopio Binoculo duorum pedum, & certum est, distinctius incomparabiliter & majus, & vicinius apparere; & quod mirum est, non duo Telescopii gemina foramina videbantur, sed unicum.* Il ajoûte encore ces termes, *Pater Reyta in sine Telescopium Binoculum circumferebat... Erat autem decem circiter palmorum ejus longitudo.... Refrunt autem Lunam hoc tubo in magnitudinem prodigiosam; ex ore visse.*

Nonobstant tous ces authentiques témoignages de l'ancienneté des Binocles, & de la bonté de ceux du R. P. De Rheyta Capucin Alleman, un fameux Adioptricien a dit en l'année 1677. dans la 47. page de sa Vision Parfaite, que le Pere Rheyta se contenoit de faire voir avec son Binocle tellement quellement des deux yeux quelques objets du Ciel, comme la Lune, par une seule inversion d'espece. Le mesme Auteur Ageometre, dans son mesme Livre latinisé en l'année 1678. parle en ces termes dans la 47. page. *P. Rheyta rudi atque sine arte mechanica quatuor vitra, ambo videlicet objectiva; & ambo immediata convexa, vel concava, in ambo tubi oblongi extrema, nullo absque regulari horum vitrorum motu.*

L iij

aut situ , palpando disponere fuerat contentus ; qui quali quali modo binis oculis (Terrestria , ajoûte-t-il , nequaquam Objecta) sed Lunam dumtaxat conspiciendam præberet.

Quand il y auroit quelque chose de véritable en tant d'Alleguez de l'Auther des Visions, & quand mesme le tout seroit vray, le P. Rheita auroit du moins avec son Binocle fait voir en l'année 1645. la Lune & quelques autres objets du Ciel *quali quali modo binis oculis*. Cela estant avoué & reconnu par luy-mesme, dans quel sens en l'année 1679. a-t-il osé dire dans la 401. page de sa Contiquité des Corps , *Que la Binocle n'estoit nullement connu, bien loin d'estre en usage avant l'impresion de la Vision Parfaite de l'année*

1677. comment a-t-il pû dire dans les pages 190. & 191. de sa *Vision Parfaite* de l'année 1681. *Que toutes les Nations Etrangères n'ont jamais pû faire de Binocle, n'y en ayant,* ajoute-t-il, *jamais paru aucun, jusques à l'impression de mon Livre de la Vision Parfaite, imprimé en l'année 1677. dans lequel j'en ay donné l'invention ?* Comment a-t-il pû écrire dans la 411. page du même Livre, les termes suivants. *CHORES & le P. RHEYTA ont tenté le Binocle, je n'en fais aucun doute, mais aucun n'y avoit reüssy avant moy ; par conséquent aucun n'a inventé le Binocle avant moy.* Pourquoi avoit-il dit estre l'Inventeur de la pensée mesme de faire des Binocles. Voicy ses propres termes, dans la premiere page de

la Préface de sa Vision Parfaite de l'année 1677. *J'avois dès longtemps médité & trouvé la maniere pour diminuer la longueur de l'oculaire Dioptrique*, par NOSTRE OCULAIRE, qui fait voir l'objet des deux yeux conjointement. Estoit-ce avant CHORES qui l'inventa & pratiqua heureusement, & le publia en l'année 1625; ou avant le P. RHEITA, qui les fit admirer à tous les Sçavans, & en écrivit tres-doctement en l'année 1645?

Où trouvera-t-il que la Machine du P. *Rheita* estoit une rude Mécanique sans art? Nous démontrons le contraire. Comment pourra-t-il imposer à dix mille Curieux ce qu'il dit, que le Binocle du P. *Rheita* *Terrestria*

nequaquam objecta, sed Lunam dumtaxat conspiciendam præberet. Puis que ces mille Curieux ont aussi veu les objets terrestres avec le Binocle du P. *Rheyta*.

Monsieur de Cassini, ce célèbre & heureux Espion des Astres, & l'un des Astronomes du Roy, m'a autrefois assuré, qu'estant à Ravenne en 1657. il avoit veu & admiré avec le Binocle du P. *de Rheyta*, la prunelle de l'œil d'un Pigeon qui estoit sur un Colombier fort éloigné. Mille bons Religieux Capucins, dans les Convents d'Allemagne, d'Italie, de Paris, & de Lyon, portent sincere témoignage de la bonté des Binocles du P. *Rheyta*, avec lesquels ils voyent les Objets Terrestres.

Monſieur de Regnaud, ce ſçavant Philoſophe Mathematicien; ſuffit entre mille autres Perſonnes de mérite de la Ville de Lyon, pour témoigner qu'au mois de Juillet 1654. le R. P. de *Rheya*, logé au Grand Convent des Capucins, faiſoit voir tres-diſtinctement & lire à tous les Curieux l'Ecritéau qui eſt en Lettres d'or au Frontiſpice de l'Egliſe S. Nizier. Mon témoignage ſeroit ſuſpect à l'Autheur des Viſions, puis que dans les 196. & 198. pages de ſes Viſions de 1681. il a dit qu'à préſent je ne puis juger de la bonté des Binocles, n'ayant pas les deux yeux également bons depuis l'année 1666. par l'effet; comme il avouë dans la Table des Matieres du meſme Livre au

penultième article de la Lettre N,
de l'IRA Kabala Toxicantoria. Il
ne laisse pas de se souvenir que
pour corriger & rectifier son Te-
lesgraphe, *Oculus fui Cæco*, comme
dit Job au chap. XXIX. vers. 15.

Je n'ay pas oublié que toute
l'Italie disoit autrefois, *Plus unum
Federicum uno oculo videre, quàm
ceteros omnes Principes duobus. So-
cios habeo Horatios, Annibales, Ser-
torios. Alii non semper virtutis suæ
insignia secum ferunt, sed hastas,
Torques, Coronas domi relinquunt.
Ego verò rei militaris pro salute Pa-
triæ in summo, & omnibus bonis ci-
vilibus periculo tremendo, insignia
mecum assidue porto, eosdemque &
virtutis meæ & fortunæ habeo socios.*

Le fameux Auteur Adioptri-
cien méprise à tort le Binocle du

P. Rheyta dans l'endroit fuscotté, parce que ces deux Lunetes n'éstant composées chacune que de deux verres convexes, faisoient voir les objets du Ciel comme la Lune par une seule inversion d'espece; puis que luy-mesme dans le mesme Livre de ses Visions Parfaites de 1677, dit dans la page 140. *Que l'Oculaire de deux convexes peut fort bien servir pour l'observation des Astres, estant indiférent qu'il les représente droits ou renversez, puis qu'ils sont ronds, avoit-il oublié ce qu'il avoit appris d'un Astronome, & inferé dans sa Dioptrique de 1671. en la page 284. L'oculaire duquel on se sert pour l'observation des Astres, ne doit estre composé que de deux verres seulement. Je m'étonne bien davan-*

tage de ce que dans une mesme page de sa Vision Parfaite de 1681. il se contredise luy-mesme. C'est dans la 23. page. Il dit que l'*Oculaire qui doit estre appliqué aux Instrumens pour observer simplement les objets du Ciel, suffit qu'il soit construit d'un bon objectif & d'un seul verre immédiat à l'œil, afin qu'il renverse nettement l'espece, cela estant indiférent pour cette sorte d'objets, de la rondeur desquets on observe, à ce qu'il dit, seulement le centre, comme le milieu de l'Astre.* Et en la marge, il dit, *L'Oculaire qui sert à voir ou regarder la figure des objets du Ciel, doit redresser l'espece par deux inversions.* Cet Auteur est tout particulier; il fait marcher ensemble le *OUI* & le *NON* sur un même fait. Jugez par là de sa grande capacité dans les choses difficiles.

LA FACILE
CONSTRUCTION
DES BINOCLES TELESCOPIQUES
ET MICROSCOPIQUES.

L'Autheur des Visions Parfaites de 1681. pour passer pour l'Inventeur des Binocles, a voulu persuader aux Ouvriers, que la Construction des Binocles estoit fort mistérieuse. Cependant comme la verité échape quelquefois à ceux qui la veulent étouffer, on la trouve dans la page 192. en ces termes, conformes à ceux de *Chorez* de l'année 1625. & du *R. P. De Rheita* de l'année 1645. *Pour avoir un Binocle, il ne faut que deux simples Lunettes d'approche d'é-*

gale puissance seulement, disposées sur quelque plan, pour les appliquer conjointement chacune à chacun œil, & ne voir par les deux ensemble qu'un mesme objet.

Pour mieux expliquer la Construction des Binocles dont cet Auteur n'a jamais travaillé les verres, ny formé les Tuyaux ny leur Etuy, le Sieur Querreau Marchand Mirotier & Lunetier luy ayant fait les premiers; je dis que la Construction des Binocles consiste à l'assemblage de deux Lunetes *en tout semblables*, en sorte qu'ayant appliqué les deux centres des prunelles des deux yeux tout contre les centres des superficies des verres oculaires s'ils sont concaves, ou aux centres des ouvertures de trois lignes de

Q. de Janvier 1685. M.

diamètre chacune , que portent les boëtes de recouvrement des Oculaires convexes , & lesquelles ouvertures sont un peu moins éloignées des verres , que n'est la longueur de leur Foyer solaire ; en sorte , dis-je , qu'on ne voye qu'une ouverture des deux tuyaux , & que le Soleil ne paroisse pas double.

Pour quoy obtenir , il faut que les centres des ouvertures des dioptrés auxquelles on applique les yeux , soient à la distance l'un de l'autre , égale à la distance des centres des prunelles , lors que les yeux sont naturellement contournés pour bien voir le mesme objet sans Binocle ; or cette distance entre les centres des deux prunelles n'est pas à tous la mes-

me, bien qu'ordinairement pour voir les objets éloignés, elle soit d'environ deux pouces & demy.

Il faut encore que les deux axes des Lunetes aillent concourir en un mesme point de l'objet; & si l'objet est fort éloigné, les Lunetes seront toujours Physiquement paralleles; ce que je demontréray géométriquement cy-apres par le calcul.

Les deux Lunetes étant ainsi assemblées, deux axes ou rayons principaux des deux radiations coniques du mesme point visible de l'objet, chacune desquelles a pour baze l'ouverture de l'un des deux verres objectifs, tomberont à plomb sur les centres de leurs superficies; & passant aussi perpendiculairement par les centres

M ij,

de tous les autres verres qui composent les deux Lunettes, comme aussi par les centres des dioptries ou ouvertures rondes qui sont au fonds de chaque boîte de recouvrement des Oculaires des deux Lunettes, passeront aussi perpendiculairement par les centres de l'ouverture des deux prunelles & de l'humeur cristallin des deux yeux; & ainsi sans avoir souffert aucune refraction, ces deux axes ou rayons principaux des deux radiations d'un mesme point visible de l'objet, arriveront au milieu du fonds de la Retine des deux yeux. Par conséquent ce point principal de l'objet estant peint sur les deux Retines, & en semblables endroits, si les deux yeux sont éga-

lement bien conformés , il sera
 veu tres-distinctement ; car com-
 me dit l'Arabe ALHAZEN au
 troisieme Livre de son Optique,
 au Titre du Numero 15. page 85.
*Visibile in Axium Opticorum concursu
 certissime videtur ; extra tantò cer-
 tius , quanto concursui fuerit propin-
 quius.* Car les autres points de
 l'objet , par les pointes de leurs
 pinceaux optiques renversez , se
 peignent en des semblables lieux
 sur les deux Retines, tout-autour
 du point principal de l'objet au-
 quel se termine & aboutit le con-
 cours des deux axes optiques, on
 ne verra par conséquent qu'un
 objet total par le Binocle ainsi
 disposé ; mais estant veu en mê-
 me temps des deux yeux , l'objet
 total paroistra beaucoup plus

clairement & plus grand, que lors qu'on ne le regarde que d'un œil avec une des deux Lunettes, ce que M^r Hubin, Emailleur du Roy, & si connu de tous les sçavans Curieux de l'Europe, & par l'excellence de ses Baromètres, Postiches, & par son adresse incomparable, accompagnée de solides raisonnemens, lors qu'il montre gratuitement & publiquement mille expériences qu'il fait avec la Machine vulgairement appelée du Vüide, pour démontrer la pesanteur de l'air, reconnu d'abord par expérience au mois de Juin 1681. estant chez le S^r Querreau, le merveilleux effet du Binocle de six à sept pouces de longueur, que *CHOREZ* avoit fait en l'année 1625, monté

en argent. Il appartient à Monsieur de Monmaur, de qui je l'avois par emprunt, pour le faire voir aux Curieux, car M^r Hubin l'ajusta d'abord à la distance de ses deux prunelles.

La raison pour laquelle regardant des deux yeux un mesme objet, on n'en voit qu'un, est par ce que chaque œil représente cet objet en un mesme lieu. Les doctes Anciens *ALHAZEN* & *VITELLON*, creurent que le concours des deux Nerfs optiques, estoit le siege de la vision; mais bien que ces deux Nerfs s'unissent, ils ne composent pas en tous les Hommes un mesme Nerve, outre que *Aquilonius* assure avoir connu un Homme lequel ne s'estoit jamais

plaint de voir les objets doubles, bien qu'après sa mort on ait trouvé que ces deux Nerfs optiques ne concouroient pas ensemble. J'ay connu particulièrement il y a vingt ans Monsieur le Chevalier de Freze, près de Bourbon-Lanci, à qui, dans ses deux dernières années, à l'âge de 48 ans, ou environ, survint une maladie qui le fit voir tous les objets doubles, tellement qu'il estoit obligé, estant à pied ou à cheval, de fermer un des deux yeux.

Dans l'*Histoire de la Société Royale de Londres, établie pour l'Enrichissement de la Science naturelle*, écrite en Anglois par Thomas Sprat, & traduite en François, & imprimée à Genève l'an 1669, dans l'Énumération des Instru-
mens

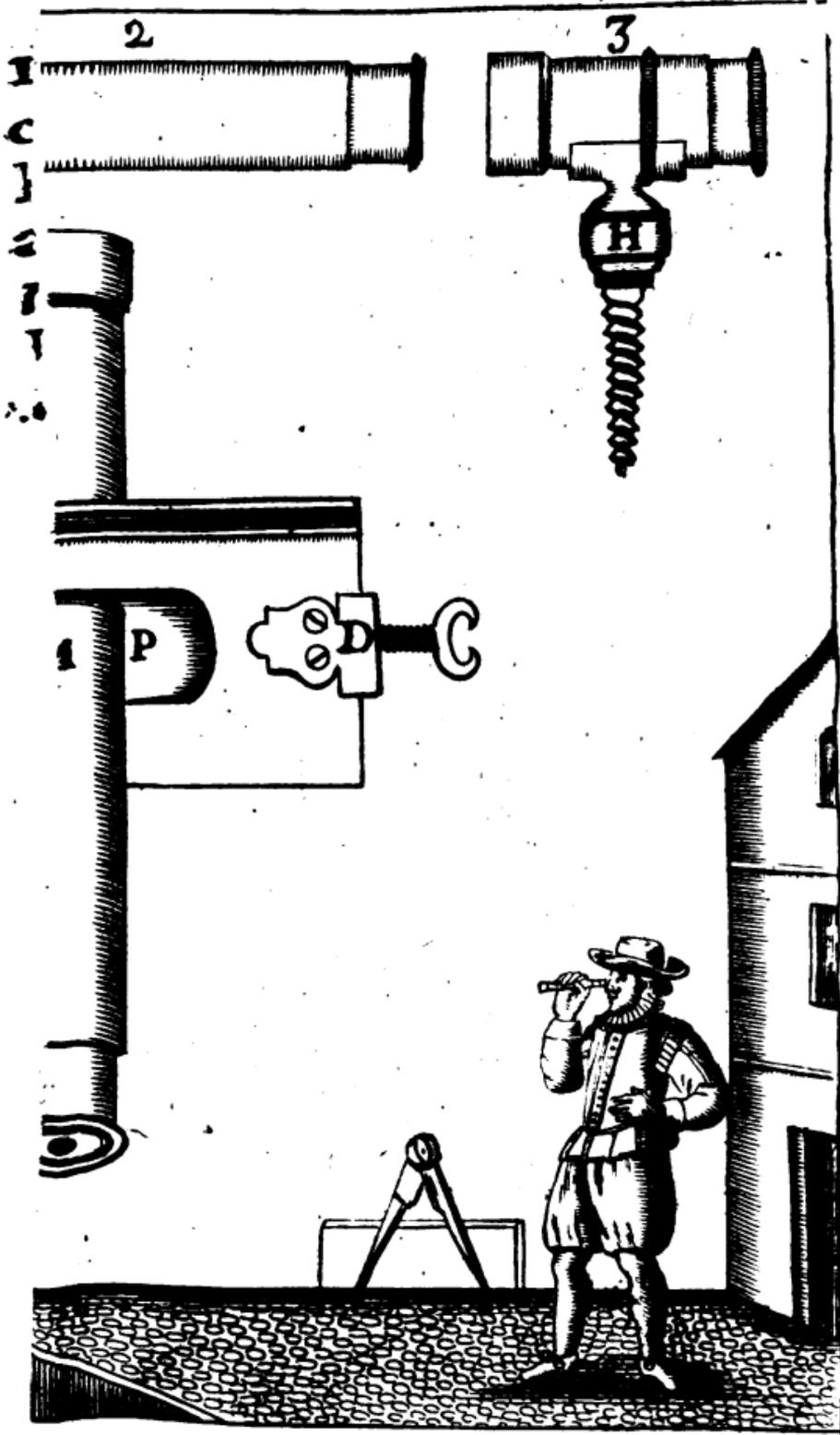
mens de la Societé , il fait mention de leur *TELESCOPE DOUBLE*. C'est dans la page 307.

Voyons maintenant tout le mystere de la facile Construction des Binocles, tant Telescopiques que Microscopiques , & commençons par *Daniel Chomez* qui les inventa & exécuta heureusement , & les publia en 1625. par une Feuille imprimée , que j'eus en 1681. de la liberalité du tout sçavant Monsieur Justel , Secrétaire du Roy , si regretté en France , & qui voulut bien écrire de sa main tout au haut, ces termes , *Ex chartis Henrici Justelli*, avec sa Paraphe , pour me servir contre l'Autheur de la Vision Parfaite de 1681. lequel dans la page 195. en veritable Habitant

Q. de Janvier 1685. N

de *Candie*, que S. Paul dans son Epître à Titus, chapitre 1. vers. 12. appelle *Cretenses*, *semper M. M. B. V. P.* imposant à M^r Borely de l'Académie Royale des Sciences, & à tous les Lecteurs du Livre de la Vision Parfaite, y avoit publié que dans l'Imprimé de Chores, j'y avois ajoûté une Dédicatoire au Roy, & que j'en avois augmenté le Discours de plus de la moitié. Voicy donc la Coppie de l'Original que j'en eus de M^r Justel, que l'Autheur des Visions fut contraint de reconnoistre veritable par sa Lettre de satisfaction du 11. Juin 1681. imitant en cela Saint Augustin, qui au Prologue de ses Retractions, dit, *Si quis dicit, non ea debuisse à me dici, quæ postea*





mibi etiam displicent, verum dicit, &c.

LES ADMIRABLES
Lunettes d'approche reduites
en petit Volume, avec leur
vray Usage & leurs Utilitez
préférables aux grandes, & le
moyen de les accommoder à
l'endroit des deux yeux, ain-
si qu'elles sont représentées
par les Figures suivantes. De-
dié au Roy, l'an 1625. Par
D. CHOREZ.

AU ROY,

SIRE.

*Ily a près de cinq ans que j'eus
honneur de présenter à Vostre Ma-*

N ij

jesté les prémices de mon travail, en ce qui est communement appellé Lunettes d'approche; & voyant que Vostre Majesté en avoit fait cas, encore qu'elles ne fussent dans la perfection qu'elles sont à present: j'ay crû estre obligé doublement à luy dédier ce que j'ay depuis observé estre necessaire pour jouir du plaisir que l'on en peut recevoir, les ayant mises en pratique telles que leurs Figures les représentent cy-dessous. J'espere que Vostre Majesté ne dédaignera pas de voir la preuve de ce qui est proposé de leur vray usage, par celui qui est,

Son tres-humble, & tres-obeissant Serviteur & Sujet, D. CHOREZ.

La Figure est icy dans l'Imprimé, Original de Chorez.

LEs Lunettes d'approche sont ainsi appellées à cause de leurs effets, parce que les Objets veus par icelles paroissent fort proches, encore qu'ils soient fort éloignez. Cela procede de la forme des Verres, & de leur netteté & situation, & de l'éloignement qui est entre eux. L'un d'iceux est convexe, ou bossu, comme il est figuré sous A. L'autre est concave, ou creusé, comme il est figuré sous B. Le Tuyau dans lequel sont enchassez ces Verres, est fait ordinairement de deux pieces, dont l'une peut couler dans l'autre, comme il est figuré sous I, afin qu'on le puisse alonger ou accourcir autant qu'il est besoin pour servir à diverse sorte de veüe, & pour voir à di-

N iij

verses distances ; & son point de rencontre qui est marqué sous la piece de dedans à l'endroit de **C**, dénote la longueur qu'il doit avoir pour ceux qui ont la veuë ordinaire , quand l'Objet qu'il faut voir est éloigné plus de cent pas, soit de mil ou dix mil , ou cent mil pas & au dessus. Mais pour voir les Objets proches , il faut alonger le Tuyau jusqu'à ce qu'on rencontre la longueur qui est requise pour y voir le mieux. Si c'est pour voir de dix pas loin, il faut alonger d'environ l'épaisseur d'un Teston ; & pour voir de six pas, il faut alonger de l'épaisseur de trois Testons ; & ainsi tant plus l'Objet est proche, tant plus il faut alonger le Tuyau, & ainsi l'Objet apparoit tant plus gros.

Comme cela un Ciron apparoist
aussi gros qu'un Pois , en sorte
qu'on discerne sa teste , ses pieds
& son poil , chose qui sembloit
fabuleuse à plusieurs auparavant
l'avoir veüe avec admiration,
quoy que l'experience n'en soit
pas beaucoup difficile à qui en
voudra prendre le loisir. Quant
aux Personnes qui ont la veüe
courte de leur naturel , il faut
accourcir le Tuyau jusques à ce
qu'ils rençontrent de quelle lon-
gueur ils voyent le mieux : Mais
il le faut alonger pour ceux qui
ont des taves aux yeux , ou quel-
que autre accident , ou qui sont
à l'extrême vieillesse , & observer
de quelle longueur il leur faut
pour leur usage. Si on veut lire
de loin à la clarté de la Chandelle,

il faut que la Chandelle soit le plus près qu'on peut de ce qu'on veut lire ; & si la Lunette est posée fixement , on voit bien mieux que quand on la tient à la main , à cause qu'il y a toujours du tremblement. Les plus grandes Lunettes font voir les Objets plus gros que ne font les petites (moyennant qu'elles soient faites avec la perfection requise ;) & partant on voit plus loin par la première 1. que par la seconde 2. & encore moins par la troisième 3. Mais les plus petites font voir plus large espace que les grandes , & l'objet qu'on desire voir est plus aisé à trouver par les petites que par les grandes , qui est une utilité préférée , au moins par ceux qui sont incommodez de la

veuë, & qui ne se foucient pas tant de voir fort loin, que d'estre soulagez pour voir moyennement loin.

L'experience fait connoistre qu'on voit beaucoup mieux avec deux Lunettes, qu'avec une; car les Objets paroissent plus gros & plus près. La quatrième Figure qui est marquée 4. montre comme l'on les peut accommoder à l'endroit des deux yeux, les faisant passer au travers d'une lame de métal, ou autre matiere representée par L, dans laquelle est renfermée la petite Platine P, qui sert à porter la Lunette M, qui est mobile, pour la pouvoir approcher ou éloigner de la Lunette F, qui est fixe, par le moyen de la Vis D, qui est retenuë en

ladite Platine. Ces deux Lunettes doivent estre paralleles entr'elles pour un Objet éloigné de plus de cent pas, tant loin puisse-t-il être, mais pour voir un Objet proche, elles doivent faire angle à iceluy Objet, dont la baze est l'espace qui est entre les deux yeux de celuy qui le regarde par icelles. Si elles ne sont bien accommodées, on voit deux objets pour un, mais cela ne fait pas de beau coup si bien qu'il doit; partant il y faut remedier, soit en dégauchissant les Tuyaux, ou en les approchant ou éloignant l'un de l'autre, ainsi qu'il est requis. Toutes les Operations précédentes se font plus aisément quand les Lunettes sont arrestées fermement droit aux Objets qu'on voit; c'est

pourquoy j'ay présenté le moyen de les planter sur un Bâton, ou autre chose propre à les soutenir par le moyen des Vis G. & H, qui portent Charniere, ou petite Boule enchassée & mobile, pour porter lesdites Lunettes, de sorte qu'on les puisse incliner où il sera requis. Mais il faut observer soigneusement de tenir les Verres les plus nets qu'il est possible; & si on les a touchez du doigt, ou poussé l'haleine dessus, on les doit essuyer avec un linge blanc & net; & si on les oste du Tuyau, il faut remettre le costé convexe du grand Verre en dehors, car autrement il faudroit allonger le Tuyau de l'épaisseur dudit Verre, outre son point marqué en C. Il n'importe pas tant du petit, car la re-

fraction se fait à fort peu près du milieu, encore qu'il ne soit creux que d'un costé, lequel on doit mettre dehors.

Lesdites Lunettes, avec leur vray Usage & Figures, se vendent chez l'Auteur, à Paris, en l'Isle Nostre-Dame, à l'Enseigne du Compas.

On donnera la suite du Traité des Lunettes, dans les Extraordinaires suivans du Mercure Galant.





S E N T I M E N S
SUR TOUTES LES QUESTIONS
PROPOSEES DANS LE DERNIER
EXTRAORDINAIRE.

QUELLE FORTUNE EST
la plus satisfaisante en Amour,
celle d'un Amant dont les soins
sont receus d'abord agreable-
ment, & presque aussi tost re-
compensez ; ou le bonheur de
celuy qui apres avoir aime
quelque temps sans esperance,
trouve enfin le coeur de sa
Maistresse sensible.

L Ors que dans l'Amoureux Empire
Sans espoir un Amant soupire,
Et qu'enfin la Beauté qu'il aime tendre-
ment

Paroist sensible à son martyre,
 Pour ce tendre & fidelle Amant
 C'est sans doute un plaisir charmant.
 Cependant, ma chere Sylvie,
 Il ne flatte point mon envie;
 Un plaisir en Amour trop long-temps
 attendu

N'a pour moy que de foibles charmes,
 Je ne puis m'empêcher de songer qu'il
 m'est dû

Apres de longs ennuis, des soupirs, &
 des larmes.

Je commence à sentir pour vous
 Tout ce qu'Amour a de plus doux,
 J'en ressens en un mot toute la violence;
 Si vous voulez de bonne intelligence
 Me donner un plaisir divin,
 C'est de m'en témoigner vostre reconnois-
 sance
 Aujourd'huy plutôt que demain.

Si l'entiere liberté de se voir peut
long-temps entretenir l'Amour
dans toute sa force.

Quand je voyois Philis à toute heure
du jour
Pour luy parler de mon amour,
Rien ne s'opposoit à ma flâme,
Je la voyois facilement,
Mais aussi sentojs-je en mon ame
Que c'estoit sans empressement,
Et que l'amour que cette Belle
Avoit sçû m'inspirer pour elle,
Diminuoit sensiblement.
Aujourd'huy c'est toute autre chose,
Tout fait obstacle à mes plaisirs,
Et plus je reconnois qu'à mes vœux l'on
s'oppose,
Plus je sens croistre mes desirs.
Un Amant est basty d'une certaine sorte,
Qu'il ne peut long-temps vivre en paix;
Le trouble a pour luy tant d'attraits,
Qu'il rend sa passion plus forte.

*Il ne peut goûter la douceur
 D'un bien qu'il possède sans peine;
 Il faut qu'il soit traversé dans sa chaîne,
 Pour qu'il en fasse son bonheur.
 Enfin je connois par moy-mesme,
 Qu'un Amant dans ses fers veut estre in-
 quieté,
 Et qu'il n'auroit jamais une constance ex-
 trême
 Parmi trop de tranquillité.*

*Si un honneste Homme est ex-
 cusable, d'estre assez Esclave
 de sa passion pour continuer
 d'aimer une Personne qui le
 pousse à faire une lâcheté.*

*J'Aime Philis de tout mon cœur,
 Enfin autant qu'elle est aimable;
 Mais malgré toute mon ardeur,
 Je ne croiray jamais que je fusse excusable,
 Si pour tous ses appas je perdois mon hon-
 neur.*

Cette perte est indubitable

*En faisant une lâcheté,
Et qui plus est, irréparable;
Ce n'est pas comme une Beauté.*

- *Je n'ay qu'un honneur en partage,
Des Maistresses, vingt si je veux;
Ainsi, lors que Philism'engage
A le perdre pour ses beaux yeux,
Je ne puis, je croy, faire mieux,
Que de me titer d'esclavage.*

Un Homme en mourant a deux
Amis auprès de luy ; il en fait
retirer un parce que sa pré-
sence l'afflige , & il fait de-
meurer l'autre , par ce que sa
présence le console. On de-
mande lequel il aime davan-
tage.

JE suppose estre à l'agonie,
Car, Dieu-mercy, je me sens plein de
vie;
Si j'estois dans un bon Repas,

Q. de Janvier 1685. ○

Ou-bien auprès de ma Sylvie,
 Sans doute L'appétit ne me manqueroit pas,
 Enfin je ne croy point aller si-tost là-bas.
 Selon l'ordre de la Nature
 Je franchirois trop vite un si dangereux
 pas;

Mais toutes ces raisons ne me font rien
 conclure.

Il faut que je pose le cas
 Que la Parque me tend les bras;
 (O Ciel, quelle horrible figure!)
 Et que deux bons Amis, Damon, & Li-
 cidas,
 Sont les tristes Témoin du tourment que
 j'endure.

Dans une telle occasion
 J'ay grand besoin de consolation,
 Et qui peut m'en donner, m'oblige;
 C'est Damon; Lcidas m'afflige,
 Lors que je n'ay déjà que trop d'affliction.
 Ainsi dans cet état funeste
 Je le fais retirer, & l'autre seul me reste,
 L'en aimay-je mieux pour cela?
 La Question est difficile:

Je ne le fais demeurer là,
Que parce qu'il me semble utile.
Mon cœur pour Lcidas s'intéresse plus
fort,
Je sens une Amitié plus belle & plus con-
stante;
Et lors que je veux qu'il s'absente,
C'est que du coup tout prest à me donner la
mort
Je crains trop qu'il ne se ressente.

DIEREVILLE.

Je ne vous enverray aucune Ex-
plication des Enigmes de Janvier.
La premiere estoit faite sur mon nom,
& je me contente de remercier ceux
qui m'ont fait l'honneur de travailler
sur ce sujet, sans faire voir ce qui a
esté fait à mon avantage. Personne
n'a écrit la seconde. Voicy encore
quelques Explications des Enigmes de
Decembre, que j'ay oublié de joindre
aux premieres.

Q. ij,

I.

CE Reptile obligeant, qui plus tortu
 qu'un Cierge,
 S'élève en serpentant en cent & cent fa-
 çons,
 Qui de virginité nous donne des leçons,
 N'est autre à mon avis, que vous, ô Vigne
 Vierge.



Vous nous donnez du frais, vostre beauté
 nous cache
 D'un Mur défectueux l'importune lai-
 deur:
 Mais avec tout cela vous avez le malheur
 Que l'on vous soupçonne d'attache.



Dans la rude Saison qui fait souffler Borée,
 Et qui des Aquilons fait sentir la rigueur,
 Vous séchez, vous mourez, mais dans
 vostre langueur
 De diverses couleurs nous vous voyons
 parée.



Pour vostre Sœur & vous nous avons de
l'amour,
Il n'en faut point douter : mais plus grosse
est sa Cour,
Et plus d'Adorateurs luy consacrent leurs
larmes,
Jusque-là qu'on la suit & révère par tout,
Car les yeux seuls en vous rencontrent
quelques charmes,
Pendant qu'elle contente & les yeux & le
goust.

L. BOUCHET, Ancien Curé
de Nogent-le-Roy.

II.

Comme chaque Homme a son génie,
Son inclination, son penchant, sa manie,
Aussi divers sont les Ragousts;
Mais entre tous les Fruits dont la belle
Jeunesse
Adore les beautez, & chérit la tendresse,
La Cerise est de tous les gousts.

166. Extraordinaire

Ceux dont la santé mesme est fort mal
assurée;

Se font un plaisir sans pareil
De coller leur bouche altérée
Sur l'innocent éclat de son charmant Ver-
meil..

Le mesme.

III.

PArlez-moy de ce Bois dont l'aimable
Liqueur

Fait que souvent l'on caracolles
Mais pour la Vigne Folle,
Je suis bien vostre Serviteur.

C. HUTUGE, d'Orleans.

IV.

Mercure, c'est estre galant;
Que sçavoir faire un tel Présent.
Confite ou cruë; une Cerise
Chez le Sexe est toujours de mise,

Le mesme.

V.

JE suis jeunette & délicate,
Ma beauté me fait rechercher;
Et quoy que mon teint vif éclate,
J'ay pourtant le cœur de Rocher.



Mais pour ma beauté naturelle
Je n'affecte point le Printemps;
Je suis toujours aimable & belle,
Je rends mille cœurs mé-contens.



Après moy pourtant tout soupire,
Et les plus grands me font la cour;
Bien que divers Amans j'attire,
Je n'ay cependant point d'amour.



Avecque ma douceur charmante,
Et toute contraire à mon cœur,
Je suis extrêmement galante,
Et toujours de tres-belle humeur.



Que la Griote déguisée
Couronne la fin du Repas,

168 *Extraordinaire*

*Elle est quelquefois méprisée,
Mais de moy toujours on fait cas.*

Mademoiselle de Grands-Prez,

ou

La Belle Insensible de la Cité.

*Le Rival du Charbonnier de Rheims
a expliqué la premiere Enigme de
Janvier sur le Bandeau. Quoy que
ce n'en soit pas le vray sens, le Ma-
drigal qu'il a fait sur ce mot, mérite
bien que vous le voyiez.*

AUX NIMPHERS ENJOUÉES:
CLIONE ET ROSELINDE.

BElles Nymphes que je revere,
Il valoit mieux, sans vous déplaire,
Prendre à l'Amour & Carquois &
Flambeau,
Que de luy prendre son Bandeau.
Pourquoy, me direz-vous? Pourquoy?
voicy l'Affaire.

Sil

S'il mettoit tout en feu, quand il ne voyoit pas,

*Et s'il faisoit avec ses Flèches
A maints cœurs mille & mille brèches,
Vous allez voir un beau fracas.*

*Si vous en sentez quelque chose,
Ne vous en plaignez pas, vous en estes la
cause.*

*Le mesme a expliqué ainsi la seconde
sur les Mots. C'estoit son vray sens.*

S*eriez-vous si peu charitable,
Philis, que de laisser mourir
Un pauvre Misérable
Que vous pouvez guérir?
C'est ce qu'assurément vous ne voudrez
pas faire.*

*Pour me retirer du trépas,
Trois petits Mots feront l'affaire,
Tost, dites-les.... Vous ne les sçavez pas?
Ecoutez-moy, dites de mesme,
Je vous aime, Philis, dites donc, Je vous
aime.*

Q. de Janvier 1685. P

La premiere de ces deux Enigmes
a esté expliquée sur le nom de M^r le
Marquis de Dangeau, par M^r Bon-
vallon du Limosin. Je croy vous obli-
ger en vous faisant part de cette Ex-
plication.

Quelle nouvelle Arithmétique,
Pour embarrasser les Esprits,
Vient se mesler, Mercure, aux Enigmes
sans prix

De ta galante République?

Trois & quatre font sept, ce calcul est aisé;
Les sept parts font le tout, je le comprends
encore

Sans les Nombres divins du profond Py-
thagore,

Je ne m'y suis pas abusé;

Mais lors qu'il s'agit de décrire

Quelles sont ces sept parts, quel enfin est
ce tout,

Mon Art de déchiffrer est tout à fait à bout,

Et je n'ay nul dessein de rire.

Tu dis que la part du milieu
Parmy nos Ennemis occupe un triple lieu.
Ces Ennemis, seroit-ce point l'Espagne,
Gènes superbe, & la fiere. Allemagne?
Mais dans ces Nations qu'est-ce donc que
tu vois.

Trois fois?

De l'Alphabet c'est la Lettre septième,
Nombre mystérieux qui vaut un Diadème.
O Dieux ! si je pouvois, toi du Temple
Etranger,

Délivrer du péril trois qui sont en danger,
Tirer du Tombeau les trois autres
Ensevelies sous les flots

Au plus profond des Eaux,
Ne me prendroit-on pas pour quelqu'un
des Apostres?

Apostre ou non, le miracle en est fait.
Venez Dan, sortez eau, vous, Lettre mi-
toyenne,

Placez-vous entre deux, vous formerez
sans peine

L'heureux Nom de Dangeau, qui ne
craint en effet.

Ny périls de Fortune,

Ny la Parque commune.

Son Maistre estant favory d' Apollon,

Et des plus honorez dans le sacré Vallon,

D'un Pinceau délicat il tracera sa gloire,

Sur les mesmes Autels du Temple de Mé-
moire,

Et ses traits animez

Dont nous sommes charmez,

Donneurs de vie, & de vie immortelle,

L'éternisent aussi par sa Muse fidelle.

Je laisse les autres Explications que
j'ay receües de cette Enigme, parce
qu'elles ont esté faites sur mon nom,
& que l'on m'y donne des loüanges
que je ne mérite pas. Je vous en en-
voye trois sur la seconde.

I.

A Pres avoir beaucoup cherché
Le Mot de l' Enigme deuxieme,
Mon esprit tout à fait bouché

*Estoit dans une peine extrême;
Mais ouvert tout à coup il s'est dit, Le
grand Sot!*

Le Mot que je cherche, est le Mot.

BONVALLON du Limosin.

II.

LES Mots, comme certains Oyseaux
Qu'on appelle des Etourneaux,
S'entresuivent, & vont par bandes.
Moins qu'eux pourtant ils semblent for-
tunez,

Car les Mots sont tous enchainez,
Et contrainsts de répondre à toutes les de-
mandes.

Les Mots en Prose, & les Mots dans les
Vers,

Ont toujours cours sur terre, & mesme
dans les Airs.

Pour voir les Mots il faut fixer leur estre,
Leurs tailles & leurs traits font toujours
fort divers.

C'est par là qu'ils peuvent paroistre,
Car sans cela les yeux les plus perçans

Feroiens des efforts impuissans,
S'ils les vouloient connoistre.

LE ROUX, Médecin à Vitre.

III.

L'Autre jour dans un Bois où règne le
silence,
Je songeois aux rigueurs dont la charmante-
Fris

Depuis près de deux ans fatiguo ma con-
stance,

Sans vouloir d'un seul mot adoucir mes
ennuis.

Non, disois-je, emporté de rage & de
colere,

Je ne veux plus l'aimer, & desormais ses
yeux

Ne me reverront plus en-dessein de luy
plaire,

Me soumeivre à des fers & pesans & honteux.

Ils ne me verront plus en Amant trop
fidelle,

*Prodiguer vainement mes soupirs & mes
pleurs,*

*Et peut-estre qu'un jour je verray la
Cruelle*

*Sans appuy, sans Amant, éprouver mes
malheurs.*

*Je me teus un moment, pour calmer ma
tristesse,*

*Quand j'aperceus Iris qui venoit à grands
pas,*

*En me disant ces Vers dictoz par la ten-
dresse,*

*Et dont chaque parole eut pour moy mille
appas.*

*Enfin, mon cher Damon, je cède à ta con-
stance;*

*Et si jusques icy mon destin rigoureux
A retenu mon cœur & mon ame en ba-
lance,*

*Apprens que desormais je veux te rendre
heureux.*

*En achevant ces Mots, qui me rendoient
la vie,*

*Elle vint m'embrasser d'un air charmant
& doux.*

me des Gens, ne vous empesche-
ra point d'estre sincere. Je sçay
qu'Ille doit beaucoup à vos soins,
ainsi vous ne serez point fâché
de me faire un petit détail de ses
bonnes qualitez.

*REPONSE DE M^r P***
à Madame de F****

IL faut vous dire, Madame,
par quelle occasion je connus
Mademoiselle de C*** & satis-
faire en suite vostre curiosité.
Mademoiselle de C*** passoit
pour une Personne fort bien fai-
te; on ne pouvoit point luy con-
tester cela. Bien des Gens
trouvoient qu'elle avoit beau-
coup d'esprit. Elle estoit libre,
agréable & fort enjouée. Elle

avoit la voix fort belle ; elle écri-
voit galamment , & faisoit des
Vers avec un tres-grand naturel.
Avec cela les Connoisseurs ne
luy trouvoient rien de réglé , si
bien qu'ils ne pouvoient qu'à
peine donner leur approbation à
des qualitez qui ébloüissoient les
Personnes qui n'avoient point de
goust , & qu'ils trouvoient fort
imparfaites. Elle avoit une Amie
assez éclairée , & de qui j'estois
un peu connu , qui luy apprit
les sentimens que les honnestes
Gens avoient d'elle. Cette Amie
luy fit comprendre qu'elle ne se-
roit jamais qu'une Personne fort
médiocre , si elle ne s'attachoit à
se perfectionner. Dans ce temps-
là un Homme de son voisinage
me mena chez elle. Cette mes-

me Amie s'y rencontra. Pendant une heure & demie de conversation, Mademoiselle C*** m'étala toutes ses belles qualitez. Je luy trouvay un esprit brillant & plein de feu, & je vous avouë que je fus touché d'un si beau naturel. Je luy dis avec ma franchise ordinaire, que c'estoit dommage qu'elle ne cultivast avec un peu d'art tous ces rares talens. qu'elle avoit receus du Ciel. Elle me témoigna qu'elle connoissoit assez le besoin qu'elle avoit, que quelqu'un luy donnast de bonnes leçons, & qu'elle s'estimeroit heureuse de trouver un honneste Homme, qui fust assez charitable pour se charger de luy regler l'esprit & la voix. En suite ces deux Personnes luy firent naistre

l'occasion de s'adresser à moy, & de me dire qu'elle avoit eu un tres grand desir de me connoître; & qu'elle souhaiteroit pouvoir meriter que je voulusse prendre quelque soin d'elle. Vous pouvez juger, Madame, que je ne manquay point de luy offrir mon service autant que j'en estois capable. Je luy promis qu'elle seroit tout autre chose, & qu'elle deviendroit la personne du monde la plus dangereuse, si elle vouloit se donner quelque soin. Je croy que je luy ay tenu parole. Il y a un peu plus d'une année que nous fimes connoissance. Elle s'est si bien aidée de son côté, qu'on luy trouve une justesse dans l'esprit, dont on ne la croyoit pas capable. Vous ne

ſçauriez croire, combien elle a d'agrément & de bon ſens dans ſes diſcours, & dans toutes ſes manieres. Quand elle ne ſe feroit connoiſtre que par ce ſeul endroit, faite comme elle eſt, elle ſe feroit aimer par tout. Sa voix eſt devenuë fort touchante, & pour une Perſonne qui ne fait pas profeſſion d'eſtre chanteuſe, l'on ne ſçauroit guere chanter plus proprement. Elle ſçait autant de Muſique qu'il luy en faut, pour ſçavoir trouver la meilleure execution de toute ſorte d'Airs; & ſon plus grand art dans le chant, c'eſt de le ſçavoir cacher.

Pour ce qui eſt de ſa maniere d'écrire, vous en jugerez, Madame, par ce petit mot de répoſe qu'elle fit il y a quelque

temps à un Homme, avec qui elle est fort familiere. Vous remarquerez, s'il vous plaist, que cet Homme-là a une très-forte inclination pour elle, qu'il est fort Amy de sa Mere, & qu'elle ne l'aime point.

Quelle nécessité y avoit-il de m'écrire un Billet, pour m'apprendre que vous vous faites un plaisir de penser à moy ? Pensez à moy, Monsieur, tant qu'il vous plaira, je ne vous en empesche point ; mais dois-je estre exposée à lire un Billet de trois pages, où vous n'avez point autre chose à me dire ? Je ne crois pas vous avoir jamais obligé d'en user de la sorte avec moy. Cependant il faut que je vous réponde. Cela est-il juste ? Ne m'en ayez point toute l'obligation. Ma Mere me gronderoit, si je ne vous faisois point de réponse.

Les Vers qui suivent sont d'un galant Homme, qui ayant esté Prisonnier pendant quelques mois, se divertissoit à en faire dans le temps de sa disgrâce.

S2S2S2 : S2S2S : 2S2S2

A C E P H I S E, |

S T A N C E S.

Que par tout on en devise,
Qu'on s'en fasse un Entretien,
Souffrez, charmante Cephise,
Que je vous offre mon Chien.



Quelque doux que soit un Maistre,
Ce Chien n'en scauroit souffrir;
Aussi quand je le vis naistre,
Je fis vœu de vous l'offrir.



Rare Beauté qu'on admire,
 Avant qu'il vous soit donné,
 Vous voudrez entendre dire,
 De quels Parens il est né.



Trois Chiens d'un air tout aimable
 Brûlèrent des mesmes feux,
 Et la Mere assez traitable
 Les rendit tous trois heureux.



D'assurer quel fut le Pere,
 Je surprendrois vostre foy;
 Daignez consulter la Mere,
 Elle le sçait mieux que moy.



Cette Mere est descendüe
 D'une assez bonne Maison,
 Et sa Race est répandüe
 Par tout dans cette Prison.



Vous pouvez bien la connoistre,
 Elle est d'un poil blanc & noir,
 Et mesme de la Fenestre
 Souvent vous l'aurez pü voir.



*Si j'avois de la mémoire,
Je pourrois vous répéter
Toute sa petite histoire,
Comme on me l'a sçû conter.*



*Dès sa plus tendre jeunesse
Un Basset remply d'ardeur
Luy déclara sa tendresse,
Et fut son Adorateur.*



*Mais elle déjà Coquette,
Après l'avoir sçû charmer,
Se moqua de sa fleurette,
Et ne voulut point l'aimer.*



*Elle auroit pû vivre heureuse
En gardant sa liberté,
Mais une atteinte amoureuse
Troubla sa tranquillité.*



*Fier Amour, que tu disposes
Souverainement de nous,
Et que nous faisons de choses
Quand nous ressentons tes coups!*





Un Espagnol téméraire,
 Et des plus entreprenans,
 Sçût si bien l'art de luy plaire,
 Qu'il en remporta les Gans.



Comme il s'en rendit le maistre.
 Avecque facilité,
 D'abord il luy fit paroistre
 Beaucoup de legereté.



Une pente naturelle
 Qu'il avoit au changement,
 D'une Maistresse nouvelle
 Le fit devenir l'Amant.



Elle, d'un air triste & blêmes,
 Par des regrets superflus
 Témoigna son deuil extrême
 De ce qu'il ne l'aimoit plus.



Elle en estoit attondrie,
 Elle n'aimoit que luy seul;
 Et pensa perdre la vie,
 De perdre son Espagnol.

Qu'une aimable résistance
Est nécessaire aux plaisirs,
Et que par la jouissance
On voit cesser de desirs!

Ouy, dans le siècle où nous sommes,
Dès qu'on finit leur tourment,
Les Chiens, semblables aux Hommes,
Changent plutôt que le vent.

Je ne fus jamais de mesme
Infidelle ny leger,
Et je ne sçay, lors que j'aime,
Ce que c'est que de changer.

Depuis ce trait de Volage
Que luy fit ce petit Chien,
Elle fut trois mois si sage,
Qu'on vit qu'elle n'aimoit rien.

Enfin elle fut séduite,
Et par des discours flatteurs
Elle manqua de conduite,
Et prodigua ses faveurs.



Comme elle faisoit paroistre
 Publiquement son ardeur,
 On cessa de la connoistre
 Pour une Chienne d'honneur.



Peut-estre qu'en son bas âge
 Elle ne connoissoit pas
 Que d'un grand libertinage
 Il faut éviter le pas..



On luy fit des remontrances:
 Dans cet abandonnement,
 De perdre les apparences,
 Qu'on doit garder en aimant..



On luy dit qu'estant aimées,
 Il falloit entretenir
 L'éclat de sa renommée,
 Et ne jamais le ternir;



Que l'imprudente Jeunesse
 Le plus souvent ne se perd
 Qu'en faisant voir sa foiblesse:
 Un peu trop à découvert..



Depuis cet avis honneste
Qu'elle imprima dans son cœur,
La pauvre petite Beste
N'accorda plus de faveur.



A la fin d'elle nâquirent
Quatre Chiens qu'on admira;
Les Curieux qui les virent
Inclinoient pour cetuy-là.



Ainsi je vous le présente;
Il est charmant, il est doux.
Que sa fortune est charmante;
S'il est caressé de vous!



De vous, l'oseray-je croire,
Qui n'aimâtes jamais rien?
Quel bonheur & quelle gloire!
Pourquoy ne suis-je pas Chien?

Il y a déjà quelque temps que l'on
m'a mis entre les mains l'Histoire dont
je vay vous faire part. Je la laisse dans
les mesmes termes que je l'ay receuë.

SS:SSSS SS:SSSS

L'AMOUR BIZARRE.

HISTOIRE VÉRITABLE.

L'Amour se plaist souvent à faire voir sa bizarrerie aussi bien que sa puissance. Dans la Capitale d'une des meilleures Provinces du Royaume, demouroit une jenne Veuve, belle, riche, noble, & mesime qui passoit pour fort spirituelle. Il n'est pas difficile de s'imaginer qu'avec toutes ces bonnes qualitez, elle ne manquoit pas d'Adorateurs. Elle avoit tous les jours chez elle ce qu'on appelle le beau Monde d'une Ville, & quoy

qu'elle eust témoigné qu'elle n'avoit aucune inclination pour un second Mariage, on ne laissoit pas néanmoins de luy proposer toujours quelque nouveau Party. La joye qu'elle avoit de se voir maîtresse d'elle-même, après avoir obeï à un Homme, qu'on dit qu'elle n'avoit épousé que pour obeïr à ses Parens, luy avoit fait prendre la resolution de demeurer Veuve le reste de ses jours. Elle ne pouvoit pourtant honnestement refuser les visites de ceux que son esprit & sa beauté luy attiroient; mais c'estoit à condition qu'on ne luy parleroit point d'amour, ce qu'on observoit fort mal; car il estoit difficile de la voir sans l'aimer, & tous les Amans n'ont pas assez de retenue

pour ne se point déclarer. Le grand deuil estant passé, car il y avoit déjà plus d'un an qu'elle avoit perdu son Mary, elle commença à vivre avec un peu plus de liberté qu'elle n'avoit fait depuis sa mort, & entra dans tous ces petits plaisirs innocens, qui font l'occupation de la vie. On luy propoisoit tous les jours de nouvelles parties de divertissement, & comme l'on estoit alors dans la saison du Carnaval, on la sollicita plusieurs fois pour la mener aux Assemblées qui se faisoient chez les Principaux de la Ville, où après les Repas qu'ils se donnoient les uns aux autres, chacun à leur tour, on faisoit venir les Violons, & on passoit agreablement une partie de la nuit à dan-

ser. Comme elle croyoit qu'elle ne devoit pas encore prendre part à ces sortes de plaisirs , elle s'estoit toujours défenduë d'y aller. Enfin un jour que c'estoit à un Frere qu'elle avoit à donner le regale , ses Amies la sollicitèrent si fortement , & son Frere luy fit si bien comprendre qu'elle ne blesseroit point son devoir , & que cela ne tireroit à aucune consequence , qu'elle luy promit de s'y trouver. L'Assemblée fut ce soir là nombreuse & magnifique. Je ne m'arresteray point à décrire la somptuosité du Festin, ny la propreté de la Salle où il se fit. Il suffit de sçavoir que les plus délicats sur cette matiere eurent assez dequoy se contenter. Après le repas on passa dans une

Q. de Janvier 1685. R

autre Salle qu'on trouva richement meublée, & éclairée par une grande quantité de lumieres. Le Bal commença pour lors, & pendant que les uns dansoient, les autres s'entretenoient avec les Personnes qui leur plaisoient le plus. On sçait que c'est là que les Amans ont droit de se plaindre des peines que l'Amour leur fait souffrir, & que ceux qui n'ont aucune veritable passion pour le beau Sexe, ne laissent pas de vouloir paroître amoureux; Les Galants en conterent beaucoup, & les Belles furent obligées d'en écouter autant. Cependant il y avoit des Personnes qui souffroient effectivement, & a jeune Veuve avoit donné de l'amour à plusieurs qui s'empres-

soient à l'envy l'un de l'autre, de luy persuader la forte passion qu'ils sentoient pour elle. Elle les écoutoit tous indifferemment, & leur témoignoit que l'Amour n'auroit jamais aucun pouvoir sur son cœur; mais il luy fit bientôt connoistre qu'on ne le méprise guere impunément; car un jeune Cavalier fort propre qui n'avoit point esté du repas, l'estant venu prendre pour danser, elle ressentit à son abord ce certain je ne sçay quoy qui ne se peut expliquer. Quand elle fut revenue à sa place, ce mesme Cavalier vint se mettre à ses genoux, & avec un air engageant & des manieres honnestes & respectueuses, il luy jura plusieurs fois qu'il n'avoit jamais veu une plus

R ij

belle Personne. Elle luy répon-
doit comme à tous les autres,
quoy qu'elle commençast déjà
de le considerer d'une autre ma-
niere. En effet, on remarqua
qu'elle l'examinoit attentive-
ment, qu'elle luy adressoit la
parole plus souvent qu'aux au-
tres sur tout ce qui se passoit
dans la Salle, & mesme un
Homme qui l'aimoit effective-
ment beaucoup, ne put s'empes-
cher de luy en faire la guerre.
Dans la conversation ce Cava-
lier luy dit, que puis qu'il avoit
esté assez heureux de voir une
aussi aimable Personne, il luy
demandoit la permission d'aller
chez elle luy rendre ce que tout
le monde luy devoit, & l'asseu-
rer que sa plus grande passion se-

roit d'estre capable de luy pouvoir rendre quelque service. Le Bal finy, la Compagnie se separa, & la Veuve sortit un peu émeuë, par la veuë de l'Inconnu, qui de son costé avoit paru avoir beaucoup de disposition à l'aimer. Deux jours après elle fut surprise de le voir venir chez elle. Ils eurent ensemble un entretien plus réglé, & apres avoir parlé de l'occasion de leur connoissance, elle s'informa s'il estoit de la Province, & par quel hazard il s'estoit trouvé à cette Assemblée. Il répondit à toutes ses demandes, & luy dit qu'il s'appelloit Lycidas, qu'il demouroit ordinairement à une Terre qu'il avoit à la Campagne, que quelques affaires d'assez peu de

R iij

conséquence l'avoient attiré à la Ville, mais qu'il s'en faisoit alors une fort grãde d'y demeurer pour achever de faire connoissance avec une Personne, à laquelle il avoit reconnu tant d'esprit & tant de merite. Ces paroles flatoient agréablement Cloris, ainsi s'appelloit la Veuve qui s'estoit un peu laissée toucher par la bonne mine de Lycidas, & qui souhaitoit dans son cœur que ce fust un homme d'une condition proportionnée à la sienne, car elle commençoit déjà de quitter la résolution qu'elle sembloit avoir prise de demeurer Veuve. Il fit sa visite un peu plus longue qu'on ne le font ordinairement les premieres, & revint la voir dès le lendemain. Ces deux visites, & la

du Mercure Galant.



maniere dont on recevoit
nouveau venu, allarmèrent un
peu les soupirans ordinaires. Il
y en eut un entr'autres qu'on ap-
pelloit Alcidon, intime Amy du
Frère de Cloris qui ne put s'em-
pescher de luy témoigner qu'il
s'appercevoit qu'elle avoit plus
d'empressement de voir cét
Homme, que tous ceux qui al-
loient chez elle. Comme il l'ai-
moit fortement, la jalousie luy
faisoit penetrer jusques dans le
cœur de sa Maistresse. Il luy
avoit souvent déclaré sa passion,
& avoit fait agir son Frere pour
la porter à l'épouser; mais com-
me elle luy avoit dit qu'elle n'a-
voit aucun dessein de se rema-
rier, les choses en estoient de-
meurées là, & Alcidon qui ne

R. iij

s'estoit pû défaire de son amour, continuoit à la voir tous les jours assiduëment. Jusques alors Cloris n'avoit point trouvé ses visites incommodés ; car ne manquant pas d'esprit , il servoit chez elle à rendre les conversations plus agréables ; mais depuis qu'elle eut connu Lycidas , elle eust fort souhaité ne plus voir que luy. Ces deux Rivaux se trouvant tous les jours ensemble ; ne pouvoient s'empescher de se contredire sur tous les sujets dont on venoit à parler. Ils ne s'accordoient qu'en une seule chose , qui estoit de trouver Cloris la plus charmante Personne qu'on püst voir. Ces petites disputes la chagrinoient un peu , & comme elle en apprehendoit les suites , elle

voulut un jour entretenir Alcidon en particulier. Elle l'assura plus fortement que jamais ; que sa recherche estoit inutile ; qu'elle avoit pris sa résolution ; qu'elle luy conseilloit de ne plus perdre tant de temps à venir chez elle ; & qu'un aussi honneste Homme que luy , pouvoit mieux l'employer auprès d'une autre, qui auroit peut-estre plus de disposition à reconnoistre l'honneur qu'il luy vouloit faire. Vous pouvez penser que ces raisons ne firent pas grande impression sur l'esprit d'un Homme aussi amoureux qu'Alcidon. Aussi eut-il toujours le mesme empressement de la voir. Le discours qu'elle luy avoit tenu ne servit qu'à luy faire examiner davantage toutes

ses actions , & il creut remarquer qu'elle avoit beaucoup plus d'inclination pour Lycidas , que pour tous ceux qui la recherchoient depuis long-temps. En effet , il ne se trompoit pas. Sa bonne mine avoit tellement touché le cœur de la Veuve , qu'elle luy avoit déjà fait parler de Mariage , par une Amie qui facilitoit le commerce qu'ils avoient ensemble ; mais il luy avoit fait dire qu'il avoit alors des raisons qui l'empeschoient de devenir le plus heureux Homme du monde , en possédant celle qu'il aimoit plus que sa vie. Cela ne fit qu'augmenter l'Amour de la Veuve , & un jour qu'elle luy parla elle mesme sur cette matiere , croyant ne pouvoir estre

entenduë de personne , Alcidon qui estoit dans l'Antichambre, & qui par quelques mots de leur conversation , devina à peu près ce que c'estoit , entra brusquement dans le lieu où ils estoient, & reprocha à Cloris l'injustice qu'elle luy faisoit de luy préférer un nouveau venu , un Homme qu'elle ne connoissoit pas , dont elle ignoroit & les biens & la naissance , & il dit mesme quelques paroles un peu fascheuses à Lycidas , qui n'estant pas accoustumé à rien souffrir, luy répondit aussi un peu aigrement. Ils alloient s'échauffer , & ils se feroient dit peut-estre quelque chose de plus choquant , sans une Dame de consideration qui arriva assez à propos. Cette Dame ayant fait

changer le discours , Alcidon sortit un peu après avec le ressentiment d'avoir appris que son Rival luy estoit préféré. Il se promena quelque temps autour de la Maison de Cloris , comme pour songer à ce qu'il avoit à faire , & lors qu'il vit sortir Lycidas , il courut droit à luy , & mettant l'épée à la main. Tu as eu, luy dit-il , trop de facilité à gagner le cœur de ta Maistresse, tu ne l'estimeras pas assez s'il ne t'en coûte quelques gouttes de sang , puis qu'il ne t'en a point coûté de larmes. Lycidas se vit obligé de se défendre , & on ne put les separer si tost , qu'Alcidon n'eust déjà receu deux coups d'épée , dont l'on crut alors l'un qui estoit au costé assez dange-

reux , Lycidas prévoyant que ce combat luy alloit attirer de fâcheuses affaires , dans une Ville dont les principaux estoient tous proches parens d'Alcidon crut qu'il estoit à propos d'en sortir. Il monta à Cheval , après avoir écrit un Billet à Cloris dans lequel il s'excusoit de ce qui s'étoit passé , sur la nécessité de se défendre contre un Homme qui estoit venu l'attaquer en furieux, & la prioit de se souvenir de luy, l'assurant qu'il n'aimeroit jamais personne qu'elle. Il se retira à la Campagne chez un de ses Amis, par le moyen duquel il sceut tout ce qui se passoit à la Ville. Dès le lendemain il donna de ses nouvelles à sa Veuve , qui avoit passé une tres-méchante nuit ; car elle

apprehendoit que l'affaire qui estoit arrivée éloignant d'elle son cher Amant , il ne vint à l'oublier , sa Lettre la remit un peu. Elle luy fit aussi-tost réponse , & luy apprit que les blessures d'Alcidon n'estoient pas mortelles , mais qu'il se tint toujours caché , parce qu'on faisoit des poursuites contre luy , & qu'encore que son affaire ne fust pas fort criminelle de s'estre défendu contre un Homme qui estoit venu l'attaquer ; neanmoins comme les parens de son Rival estoient ses Juges , ils luy auroient fait garder long-temps la Prison. Pendant leur commerce , lors qu'Alcidon estoit encore au lit , le Frere de Cloris , qui comme j'ay déjà dit , estoit

son intime Amy , alla la trouver, & après luy avoir reproché sa conduite , & le peu d'honneur qu'elle avoit de s'attacher à un Homme qu'elle ne connoissoit pas , il finit en luy disant qu'il ne la reverroit jamais , si elle ne luy promettoit d'oublier Lycidas , & d'épouser Alcidon si-tost qu'il seroit guery. Ces menaces l'allarmèrent un peu ; mais comme elle croyoit estre Maistresse d'elle mesme , elle résolut d'écouter touûjours les mouvemens de son cœur. On travailloit cependant au procez de l'Amant absent , & elle apprehendoit plus de le perdre par ce moyen , que par aucun autre ; car le bruit couroit qu'on le banniroit à jamais de la Ville. La crainte qu'

elle en eut , & les pressantes sollicitations de ses Amies qui la prioient de promettre d'épouser Alcidon , en luy disant que le temps pourroit apporter du changement à ses affaires , jointes à la passion qu'elle avoit de revoir ce qu'elle aimoit le plus au monde, fut cause qu'elle promit tout ce qu'on voulut , mais sans dessein de tenir parole , à condition qu'on feroit cesser toutes sortes de poursuites contre Lycidas , & qu'on le raccommoieroit avec Alcidon. Quand ce malheureux Amant eut appris ce qui avoit esté arresté , quoy qu'il eust des raisons secretes , & qu'on apprendra dans la suite , de n'être pas tant allarmé de la voir la Femme d'un autre , il ne laissa

pas de faire mille plaintes contre elle ; car il ignoroit ses véritables desseins , il l'accusa d'infidélité & d'inconstance , & quoy que peu après elle luy mandast que ce qu'elle en avoit fait , estoit afin de terminer le procez qu'il avoit avec Alcidon ; neanmoins il revint à la Ville avec un chagrin qu'il ne put s'empescher de témoigner à Cloris. Après s'estre déclaré l'un à l'autre la joye qu'ils avoient de se revoir , elle luy confirma de bouche que la parole qu'elle avoit donnée d'épouser Alcidon , ne luy devoit rien faire apprehender ; qu'il sçavoit ce qu'elle luy avoit proposé plusieurs fois ; qu'il ne tenoit qu'à luy qu'elle ne devinst sa Femme . . . & que leur **Mariage** :

Q. de Janvier 1685.

S.

osteroit à son Rival toute sorte d'espérance. Le mot de Mariage allarmoît Lycidas , & Cloris ne pouvoit comprendre pourquoy ; Car enfin , disoit-elle en elle-mesme lors qu'il l'eut quittée , s'il m'aime véritablement comme il me le veut persuader , & comme je n'ay pas de peine à le croire ; Qu'elle difficulté fait-il de m'épouser ? Quelle raison peut-il avoir ? Je risque bien davantage , moy qui ne connoist que sa Personne , & qui en fais choix contre l'avis & le consentement de tous mes proches. Il est vray que je suis maistresse de moy ; mais enfin s'il arrive que je découvre un jour que Lycidas est un Homme qui n'a ny biens ny naissance , avec toute la bon-

ne mine que je luy trouve, quelle confusion auray je de l'avoir préféré à une Personne dont toutes les qualitez me sont connuës. Cependant Alcidon guery, la pressoit de s'acquitter de la parole qu'elle luy avoit donnée, & elle trouvoit un grand sujet d'embarras entre un Amant dont elle estoit aimée; mais qu'elle n'aimoit point, qui la sollicitoit de l'épouser, & un autre qu'elle aimoit & dont elle estoit aimée, qui refusoit d'estre son Mary, sans luy en donner aucune bonne raison; Enfin se trouvant persécutée par Alcidon, par ses Parents & par ses Amies, & voyant que Lycidas refusoit de faire ce quelle souhaitoit, elle prit résolution de prendre le party qu'elle

S ij

le auroit le moins souhaité , qui estoit d'épouser celui qu'elle n'aimoit pas ; le Contract fut dressé , les Articles signez , les habits de Noces faits , le jour pris pour la cérémonie. Lycidas se voyant alors si près de perdre pour jamais celle qu'il aimoit avec tant de passion , se résolut à faire ce qu'il n'auroit jamais osé penser. Il alla trouver Cloris , & après luy avoir reproché l'empressement qu'elle avoit de se jeter entre les bras d'un autre , il luy dit que si elle estoit toujours la mesme , il estoit dans le dessein de faire tout ce qu'elle voudroit. Ces paroles la comblèrent de joye , & quoy que l'engagement qu'elle avoit avec Alcidon fust si considérable , elle

ne fut pas un moment à balancer de le rompre, la difficulté estoit d'en trouver les moyens. Ils résolurent qu'elle feroit quelque temps la malade, & que cependant ils verroient quelles mesures ils auroient à prendre. Alcidon attribua ce retardement à une véritable indisposition. Il ne crut pas qu'en étant venus si avant, elle eust voulu se dédire. Il continua ses assiduités auprès d'elle, mais comme elle s'en trouvoit embarrassée, parce que cela empeschoit Lycidas de venir la voir, elle prit le party de se retirer à la Campagne, sous prétexte d'aller prendre l'air. Lycidas alla la trouver accompagné d'une Amie de Cloris, & là ils s'épousèrent sans aucune céré-

monie. Alcidon en ayant appris la nouvelle, s'emporta beaucoup au commencement. contr'eux. Il eut plusieurs fois la pensée de s'aller battre encore une fois contre Lycidas ; mais estant revenu de son premier emportement, ses Amis luy firent comprendre qu'il n'auroit jamais eu aucune satisfaction d'épouser une Femme qui avoit disposé de son cœur en faveur d'un autre. Sa colere diminua peu à peu, & comme il n'estoit pas témoin de leur prétendu bonheur, il luy fut plus facile de se consoler. Il en eut un plus grand sujet cinq ou six jours après, lors qu'il apprit que Cloris avoit fait arrester Lycidas prisonnier, qui l'ayant recherchée depuis tant de temps, &

ayant toujours passé pour un Homme , avoit esté enfin contrainte de luy avouer que ce n'étoit qu'une fille qu'elle avoit épousée. Elle luy dit que dès la première fois qu'elle la vit à cette Assemblée , dont nous avons parlé ; elle devint éperduëment amoureuse de ses belles qualitez , sans songer où cette passion la devoit porter ; que la seule crainte qu'elle avoit eüe de la voir la Femme d'un autre , l'avoit fait résoudre de se marier avec elle , pour se conserver l'amitié qu'elle luy portoit , & qu'un Mary luy auroit apparemment fait perdre. Cloris que ces raisons ne pouvoient satisfaire , la remit entre les mains de la Justice ; & on attend avec impatience ce qu'elle

ordonnera pour un tel crime.
 Cependant elle s'est retirée dans
 un Convent, où selon toutes les
 apparences elle doit demeurer le
 reste de ses jours, après un acci-
 dent pareil à celuy qui luy est
 arrivé.

TRADUCTION DE L'ODE D'HORACE.

Qui commence par

Audivere, Lyce, Dij mea vota.

F *Nfin mes vœux sont exaucez,
 Je suis vanôé de toy, Sylvie;
 Te voila vieille, enfin tes beaux jours sont
 passez,
 Et cependant tu ris. & tu fais la jolie.*



En vain d'une tremblante voix

Tu

Tu tentes Cupidon, qui fait la sourde
oreille;

Il a de plus charmans emplois
Auprès d'une jeune Merveille.



Ce petit Importun hait fort les vieilles
Gens,

Il a peur d'un visage pâle,
Et ce petit Fripon détale

Dès qu'il voit tes cheveux, tes rides & tes
dents.



Le Rouge dont tu peins tous les jours ton
visage.

Tes beaux Habits, tes Bijoux, tes bril-
lans,

Ne te rendront pas le bel âge;

Ils ne sçauroient rapeler ton Printemps.



Qu'est devenu ce teint & cet air de jeu-
nesse,

Et Sylvie autrefois plus belle que le jour,
Celle pour qui j'avois tant de tendresse,

Cette Sylvie enfin qui respiroit l'amour,

Q. de Janvier 1685. T



L'Amour a retiré ses traits & son Flambeau,

*Et l'on verra sans trop attendre,
Ton visage autrefois si charmant & si beau
Tout couvert de crasse & de cendre.*

Lors que l'Académie Françoisé proposa pour sujet du dernier Prix de Vers, les grandes Choses que le Roy a faites en faveur de la Religion Catholique, le Berger du Village de Mont-Fallon y travailla, & n'eut pas le temps de mettre la dernière main ses Vers, parce que des affaires importantes attirèrent tous ses soins ailleurs. Néanmoins comme il se fait un plaisir de donner des loüanges à son Prince, dés qu'il a eu un peu plus de loisir, il a mis la Pièce en l'état où je vous l'envoie.

SZSZSZ:SZSZS:ZSZSZ

AUX POETES

QUI ONT REMPORTE' LE DERNIER

PRIX DE VERS

DE L'ACADEMIE FRANCOISE.

3

Nourrissons des Neuf-Sœurs, tout
couverts de la gloire

Qu'à jamais vous aquierz vostre illustre
Victoire,

Permettez que ma voix se mesle à ces
Concerts

Dont par vous aujourd'huy retentissent
les airs.

LOUIS, plein du beau feu qu'une Foy
vive inspire,

Terrasse l'Herésie en ce fameux Empire.

En effet, de ce Roy les Foudres élancez

Font voir en plusieurs Lieux des Temples
renversez;

T ij

*Et ces Foudres tournant vers tous les Hé-
rétiques,
Causent, pour leur salut, leurs disgraces
publiques.
Lors que L O U I S les livre au Destin
malheureux,
Il les chériroit moins, s'il faisoit moins
contre eux.
Ce favorable Auteur de leur douleur
constante,
Qui ne leur permet point d'encenser la
Fortune,
D'ailleurs leur tend les bras, au moment
qu'il leur nuit.
Par son ordre on confère, on dispute, on
instruit;
Et ceux de qui les yeux s'ouvrent à la
lumière,
Reçoivent ses faveurs en plus d'une ma-
nière.
Il leur donne des Biens, & leur bonheur
est tel,
Qu'ils ont outre ces Biens part au Bien
Eternel.*

Sur les Bords de la Seine ainsi LOUIS
s'applique
A dissiper l'Erreur, à domter l'Herétique.
Mais de peur que cette Hydre & ce Mon-
stre odieux,
Que l'Erreur quelque jour ne renaisse en
ces Lieux,
Son zèle écarte encor ces nouvelles Cabales
Dont les Livres adroits sont de charmans
Dédalles,
Qui pour mieux décevoir ont par tout des
douceurs,
Et qui cachent toujours du venin sous des
fleurs.
Enfin de ce grand Roy la main toute puis-
sante
Fait que dans nos Climats la Croix est
trionphante,
Et qu'il n'est plus permis aux naissantes
Erreurs
D'habiter parmy nous, d'y forger nos
malheurs.
Comme si l'Achéron eust déchaîné sur
terre

*Ses Filles pour porter le Flambeau de la
Guerre,*

*Les Sectes des Errans semoient jadis
l'effroy,*

*La France en pâlissoit ; mais, grace à
nostre Roy,*

*On ne craint plus les maux qu'ont enduré
nos Peres.*

*Verra-t-on la Discorde, aux cheveux de
Vipères,*

*S'unir à l'Herésie, en emprunter la voix ?
Tout est calme, & l'on met l'Herésie aux
abois.*

*LOUIS, comme un Soleil, dont l'aimable
influence*

*Procure un calme saint à la Nef de la
France,*

*Dissipe de l'Erreur la nuit & les Broüil-
lards,*

*Et répand la lumiere où tombent ses re-
gards.*

*Nous, qui sommes témoins de ces hautes
merveilles,*

*N'avons rien de plus doux pour charmer
nos oreilles.*

Mais dans nos entretiens tairons-nous que
LOUIS,

Depuis le temps heureux qu'il gouverne
les Lys,

Redresse en nous les mœurs, non moins que
la Doctrine?

Comme Fils de l'Eglise, avec elle il ful-
mine

Par de severes Loix contre le Libertin,
Le Brigand, le Fureur, l'Athée, & l'As-
sassin.

Le Roy parle ; à l'instant des cœurs char-
gez de crimes

Deviennent pour le Ciel d'innocentes Vi-
ctimes.

La voix de ce Monarque arreste tous les
coups

Qu'un Dieu vangeur peut-estre auroit
lancez sur nous.

Sans peine on obéit à LOUIS, à l'E-
glise;

La Vertu dans ce Roy sur le Trône est
assise.

Mortels, qui loin de nous habitez l'Un-
ivers,

224 *Extraordinaire*

*Et qui boüez ce Prince en langages divers,
Sans rien dire de trop, qui de vous ne peut
dire:*

*Ce Roy ne borne point son zèle en son
Empire,*

*Sous des Cieux Etrangers il n'en montre
pas moins:*

*Peuples, bien mieux que nous vous en estes
témoins.*

*Par son ordre en tout temps de l'un à l'au-
tre Pole,*

*Mille Athlètes sacrez, armez de leur
parole,*

*Vont combattre pour CHRIST, & domter
les Enfers.*

*La hauteur des Rochers, ny la vague des
Mers,*

*Ne sont point un obstacle à l'ardeur de
leur zèle.*

*Donner la vie à l'ame, éclairer l'Infidelle,
Et le soustraire au joug de l'Ange téné-
breux,*

*C'est par tout ce qui sert de matiere à leurs
feux.*

*Ainsi donc dans la France, & hors de son
enceinte,*

*LOUIS fait triompher la Croix, cette
Arche sainte.*

*Tout rit à ce Héros, lors que plusieurs
Mortels*

*N'ont d'Encens que pour Dieu, que pour
Dieu des Autels.*

*Jadis un de nos Roys, au péril de sa teste,
De la Sainte Contrée entreprit la Con-
queste.*

*Une nombreuse Armée en ce lieu le suivit,
Le Nil en la voyant se troubla dans son
Lit.*

*Le Sultan fut vaincu ; mais ce Roy plein
de gloire*

*Ne pût que peu de temps survivre à sa
Victoire.*

*On vit se relever le Sultan abatu ;
Sans prendre des Chrétiens les mœurs ny
la vertu.*

*Il estoit réservé par la Bonté divine,
Aux Barbares Pais, où nostre Roy domine,
De subir saintement le joug du Roy des
Roys.*

226 Extraordinaire

D'arborer sur leurs Bords l'Etendart de
la Croix,
Et d'y voir qu'un Héros que tout craint
sur la terre,
Mesme contre l'Enfer fait faire encor la
guerre.

PRIERE POUR LE ROY.

SEigneur, sans cesse sur LOUIS
A pleines mains verse tes graces
Tu sçais qu'en l'Empire des Lys
Aux aveugles Errans il découvre tes
traces.

Fais que cet Astre radieux
N'achève de long-temps son illustre Car-
riere,
Puis qu'en la fournissant, ses rayons de
lumiere
Eclaircent les Mortels, & leur montrent
les Cieux.

Voicy une Anagramme faite par
M^r l'Abbé Galaix, de S. Pierre-le-
Monstier en Nivernois, dans le temps

du *Mercur*e Galant. 227

qu'on assiégeoit Luxembourg. Le Sonnet qui l'explique est aussi de luy. Il a changé la lettre x qui est dans ce mot, Luxembourg, en ces deux lettres c l, qui font la mesme prononciation.

ANAGRAMME.

LOUIS DE BOURBON,
SURNOMME' LE GRAND,
ROY DE FRANCE ET DE
NAVARRÉ.

TONNERA D'ABORD,
REDUIRA, FERA RENDRE
LUCSEMBOURG EN UN
MOIS.

SONNET.

QUe d'un Hyver fâcheux les plus
rigoureux jours
Arrestent les Tarrens, & blanchissent la
Plaine,

228 *Extraordinaire*

*Ou que des doux Zéphirs on ressent l'ha-
leine,*

*Les Lauriers du Printemps te couronnent
toujours.*



*En quelque endroit, LOUIS, que le
Destin te mène,*

*De tes fameux Exploits rien n'arreste le
cours;*

*Et le Dieu des Combats volant à ton se-
cours,*

*Te rend dans tous les temps la Victoire
certaine.*



Tu moissonnes si-tost que ta main a semé,

*Tu triomphes si-tost que ton Bras s'est
armé,*

*Et l'Oracle en ces mots vient de se faire
entendre.*



*Par des Foudres d'airain. LOUIS ditte
ses Loix.*

Bien-toſt il TONNERA D'ABORD, il FERA
RENDRE,
Et REDUIRA dans peu LUCSEMBOURG
EN UN MOIS.

P O R T R A I T.

CRoyez, ſans craindre de faire
Un Jugement téméraire,
Que je ne vous diray que des choſes de fait,
Pour donc de mon Portrait
Commencer l'image agreable,
Fay beaucoup d'enjoûment,
Et dans ce que je fais je meſle un agre-
ment
Qui me rend fort aimable.

☉
Fay l'eſprit viſ, brillant, joly,
Qui cependant n'ôte rien du ſolide;
Fay le langage ſi poly,
Que je paſſe déjà pour modelle & pour
guide;
M'eſtant fort appliquée à lire les Romans,

*J'ay tiré par bonheur de ces bonnes lectures
L'Art d'inventer à tous momens
Mille Contes, mille Aventures.*



*Je cherche à m'en faire conter;
Mais toute ma galanterie
Ne va qu'à la badinerie,
Mon dessein n'est que d'écouter.
Ainsi mon humeur est coquette,
Et ma conduite ne l'est pas;
En aimant la fleurette,
J'en sçais éviter l'embarras.*



*Chez moy le fard n'est point d'usage,
Car, grace au Ciel,
L'éclat de mon visage
Est un Vermeillon naturel.
J'ay le front gros, qui porte en guise de
Moutonne
Des cheveux blonds frisez sans art,
Mon nez n'est ny long, ny camard,
Mes yeux sont assez vifs pour n'épargner
personne,*

Et seroient beaux s'ils estoient moins
petits;

J'ay la bouche fort belle
Lors que je ne ris pas, fort grande quand
je ris,

Et je ris, par malheur pour elle,
D'un rien, & d'une bagatelle.



J'ay le teint vif, délicat, éclatant,
La gorge bien garnie, & la main potelée,
Ma taille est fort petite, & j'en suis con-
solée,

Elle est fine, & le reste est assez ragoustant.



Ceux qui liront ces Vers, seront ravis peut-
estre

De pouvoir aisément connoistre

Si je ne leur impose rien;

Qu'ils s'informent, je le veux bien,

Si j'ay ce prétendu mérite;

Et pour marquer que j'aimé ce party,

Qu'ils apprennent mon nom; pour estre
un peu petite,

On m'a donné celuy de RAT-GENTY.

R E P O N S E

A LA QUATRIEME QUESTION
DU XXVIII. EXTRAORDINAIRE.

Un Homme en mourant a deux Amis auprès de luy. Il en fait retirer un , parce que sa présence l'afflige ; & fait demeurer l'autre , parce que sa présence le console. On demande lequel il aime davantage.

IL faut ou tost ou tard, sur la terre & sur l'onde,

Eprouver ce que peut & l'Amour & la Mort,

Ces deux puissans Maistres du Monde,
Dont le Règne par tout est également fort.



L'Amour avoit uny le généreux Sylvãdre
Avec Lycidas & Damon;

Mais d'une si forte union,
Qu'il ne s'en trouve plus de mesme & de si
tendre.
Tous deux vivoient en luy, comme Syl-
vandre en eux,
Leurs cœurs n'estoient touchez que d'une
mesme envie,
Ils menotent une mesme vie;
Enfin l'Amour jamais n'a fait de plus
beaux nœuds.



Mais cet épouvantail de toute la Nature,
La Mort, ce Trouble-Feste, & qui sher-
chant pasture,
Comme il luy plaist veuz entrer en tous
lieux;
Exterminant Jeunes & Vieux;
Cetta célèbre Larronnesse,
Ce Monstre par tout devorant,
Qu'aux jours d'aucun Mortel la pitié n'ins-
tèresse,
Prend en cellet Sylvandre, & le voile-
mourant.

Q. de Janvier 1685. V.



Damon & Lycidas luy font bien voir leur
zèle,

Comme son mal leur cause une douleur
mortelle,

Que de soins pour luy chacun rend!
Que de compassion pour cet Amy souffrant!



Retirez-vous, Damon, je suis dans ma sou-
ffrance,

Affligé de vostre présence,

Dit le pauvre Malade, & vous me desolez
Avec tous vos soupirs, vos plaintes &
vos larmes,

Qui sont pour moy de foibles armes.

Demeurez, Lycidas, car vous me consolez,
Luy dit ce cher Mourant, je vay perdre
la vie,

De bien plus de malheurs que de bonheur
suivie,

Puis que c'est par la mort qu'on les peut
éviter,

Je veux donc bien mourir, pour ne rien re-
douter;

Inspirez-en-moy le courage,

*Cher Amy, ne me quittez pas.
On peut demander en ce cas
Lequel il aime davantage
De Lycidas ou de Damon;
Je répons à la Question.*



*Sylvandre a beaucoup de tendresse
Pour celuy qu'il fait retirer,
Et qu'il ne peut voir soupirer.
Il est bien vray, mais la sagesse
Qu'un Moribond peut desirer
En celuy qu'il fait demeurer,
Montre en mesme temps qu'il estime
Cet Amy plus que l'autre, & qu'il sçait
la maxime,*

*Que si pour faire entrer au Monde nostre
corps*

Il est besoin de Sage Femme,

Il faut pour en sortir dehors

Un plus sage Homme pour nostre ame.



*Si donc l'Amour est bien plus grand,
Fondé sur la vertu que sur toute autre
chose,*

236 *Extraordinaire*

*Disons qu'en Sylvandre mourant,
 Son amitié que l'on propose,
 Pour le consolant Lycidas
 Est plus grande qu'elle n'est pas
 Pour Damon, Amy le plus tendres
 C'est-là mon sentiment que l'on pourroit
 défendre.*

GYGIS, du Havre.

PLAISIRS D'UN AMANT.

S O N N E T.

SE broüiller quelquefois avec l'Objet
 qu'on aime,
 Et se raccommo-der dans le mesme moment,
 Feindre de temps en temps un soudain
 changement,
 Et dans le fonds du cœur estre toujours le
 mesme.



Emprunter de Bacchus la puissance su-
 prême,
 Paroistre aux yeux de tous un infidelle
 Amant.

Affecter au dehors un autre engagement,
Et garder au dedans une tendresse ex-
trême.



Passer des jours entiers sans visiter Cloris,
Luy celer le beau feu dont on se sent épris,
La regarder souvent avec indifférence,



S'appliquer tout entier à tromper les ja-
loux,
Instruire par autruy Cloris de sa souffrance,
Ce sont-là de l'amour les plaisirs les plus
doux.

POUR LE ROY.

SONNET.

CHérir la Paix, les Arts, la Justice &
la Gloire,
Estre Pere du Peuple, estre Arbitre, estre
Roy,
A tous ses Ennemis sçavoir donner la loy,
Et sur ses passions remporter la victoire.



*Grand Prince, ce sont-là les traits de ton
Histoire,
Ces merveilles un jour surpasseront la foy,
Au seul Nom de LOUIS l' Aigle trem-
ble d'effroy,
Et l'on voit le Lion en craindre la mé-
moire..*



*Tu fais récompenser le mérite achevé,
Abatre le Duel & le Schisme élevé;
L'Herésie à tes yeux n'a plus l'air intré-
pide..*



*Ce Culte qu'on rendoit à de faux Inmor-
tels,
Au redoutable Mars à l'invincible Al-
cide,
Est rendu par tes soins au Dieu de nos
Autels..*

L'ANONIME.

SUR CE QU'ON AVOIT
promis pour Prix le Portrait
du Roy à celuy qui rempliroit
le mieux ces Bouts-rimez.

NOn, je n'entreprends point de rimer
pour la gloire,
Gagne qui le pourra le Portrait de mon
Roy.

D'un Héros qui soumet l'Univers à sa
loy

Il faut une autre voix pour chanter la
Victoire.



Nos Neveux étonnez d'une si belle Hi-
stoire,

A ses Faits inouis n'ajouteront point foy,
Le seul bruit de son Nom fait tout trem-
bler d'effroy,

Et des Héros passez efface la mémoire.



Je n'en ferois jamais un Eloge achevé,
Je l'éleverois mains qu'il ne s'est élevé.

240 Extraordinaire

Qui peut assez vanter ce Héros intépide?



Que quelque autre le mette au rang des
Immortels;

Tandis qu'il le fera plus brave qu'un
Alcide,

Je vais à ma Philis élever des Autels.

EPITAPHE D'UN PERROQUET.

CY gist un fort beau Perroquet,
D'une gravité sans seconde;

Il n'avoit point ce sot caquet

Qui ne fait qu'étourdir le monde.

Il parloit agréablement,

On prenoit plaisir à l'entendre;

Et ce qu'on ne sçauroit comprendre,

C'est qu'il retenoit aisément

Tout ce qu'on luy vouloit apprendre;

Il ne luy faloit qu'un moment.

Il n'estoit point de tours d'adresse

Qu'on ne luy vist faire sans cesse;

Souvent ce beau petit Mignon

Entroit en conversation,

Etc

*Et parloit de tout à merveille;
Mais dès qu'il voyoit la Bouteille,
Il ne vouloit plus tant jaser.
Toft, toft, disoit-il, que j'en gouste.
On ne pouvoit le refuser,
Et le Drôle à tremper la crouste
Prenoit plaisir à s'amuser.
Quand il en avoit dans le casque,
Il reprenoit son ton plus haut;
Il jouoit du Tambour de Basque,
Et s'en acquitoit comme il faut.
Aux Belles il contoit fleurette,
Et leur disoit la Chançonnette
Sans prendre jamais un ton faux.
S'il entendoit la Symphonie,
Il soustenoit bien sa Partie
Avec les Instrumens d'accord.
Mais ce n'est point là, quoy qu'on die,
Les plus beaux endroits de son sort.
Philis le chériffoit si fort,
Que je n'aurois point d'autre envie
Que de me voir apres sa mort
Ce qu'il estoit pendant sa vie.*

DIEREVILLE.

Q. de Janvier 1685. X

25252225255525255

SONGE D'ARISTE.

A PHILEMON.

*Sur le Projet de la Médaille de
BEL ESPRIT.*

IE ne me souviens point Philemon, d'avoir fait de Songe plus agréable, que celuy que je fis l'année dernière à Maison de Plaisance de M^r le Duc de éloignée de Paris de cinq lieuës. Le recit en a paru si nouveau & si singulier, que je me suis trouvé engagé d'en faire plusieurs Copies, pour satisfaire les Dames sçavantes que vous connoissez.

La Saison ne pouvoit estre alors plus agréable pour passer quelque temps à la Campagne, ny le lieu où je me trouvois plus délicieux pour en jouïr. La Maison de ce Duc est bastie sur une éminence. Il y a des Jardins, des Bois, des Plaines & des Colines, & cette sorte de décoration ne peut estre plus belle, parce qu'elle ne peut estre plus diversifiée. Elle presente tantost toutes ces choses ensemble à la veüe, & tantost en particulier, & avec tant de plaisir, que la veüe mesme en demeure quelquefois confuse, ne sçachant de quelle maniere elle doit se divertir le plus. Entre les beautez de cette Maison, on compte de tres-grandes décentes d'escalier, ornées de

X ij

balustres , qui se détachant majestueusement de ce Bâtiment superbe , par un double rang , descendent par une grande longueur de chemin , presque jusqu'au bord de la Seine , qui en serpentant doucement , s'écoule dans la Plaine , & par une fuite assez lente , & par plusieurs détours va agréablement chercher son lit. Comme il y a plusieurs terrasses les unes sur les autres, les veuës y sont si belles & si étenduës, que plusieurs fois elles sont au delà de la portée de la veuë même & les dernières semblent toujours estre plus agreables & plus charmantes que les premières. C'est dans ce séjour enchanté que j'ay fait le Songe dont vous allez lire le recit.

Je m'imaginay entendre plusieurs Sçavans qui disputoient ensemble sur la connoissance des veritables beautez de la Tragedie. On disoit que ce n'estoit pas assez que la Tragédie se servist des aventures les plus touchantes, & les plus terribles que l'Histoire peut fournir, pour exciter dans le cœur les mouvemens qu'elle prétend, afin de guerir l'esprit des vaines frayeurs, qui sont capables de le troubler, & des sottes compassions qui le peuvent amo-
lir. Il faut encore, disoit-on, que le Poëte mette en usage ces grands objets de terreur & de pitié, comme les deux plus puissans ressorts qu'ait l'Art, pour produire le plaisir que peut donner la Tragedie, & ce plaisir qui est

proprement celuy de l'esprit, consiste dans l'agitation de l'ame émeuë par les passions. La Tragédie ne devient agréable au Spectateur, que parce qu'il devient luy-mesme sensible à tout ce qu'on luy représente; qu'il entre dans tous les differens sentimens des Acteurs; qu'il s'interesse dans leurs aventures; qu'il craint & qu'il espère; qu'il s'afflige, & qu'il se réjouit avec eux. Le Theatre est froid & languissant dès qu'il cesse de produire ces mouvemens dans l'ame des Spectateurs; mais comme de toutes les passions la crainte & la pitié sont celles qui font de plus grandes impressions sur le cœur de l'Homme, par la disposition naturelle qu'il a à s'épouvanter

& à s'attendrir , Aristote les a choisies entre les autres pour toucher davantage les esprits , par ces sentimens tendres qu'elles causent quand le cœur s'en laisse pénétrer. En effet , dès que l'ame est ébranlée par des mouvemens si naturels & si humains, toutes les impressions qu'elle ressent luy deviennent agréables. Son trouble luy plaist , & ce qu'elle ressent d'émotion , est pour elle une espèce de charme qui la jette dans une douce & profonde rêverie , & qui la fait entrer insensiblement dans tous les intérêts qui jouënt sur le Theatre. C'est alors que le cœur s'abandonne à tous les objets qu'on luy propose , que toutes les Images le frappent , qu'il épouse tous les

sentimens de tous ceux qui parlent, & qu'il devient susceptible de toutes les passions qu'on luy montre, parce qu'il est émeu, & c'est dans cette émotion que consiste tout le plaisir qu'on est capable de recevoir en voyant représenter une Tragédie; car l'esprit de l'Homme se plaît aux mouvemens differens que luy causent les differens objets, & les diverses passions qu'on luy expose. C'est par cet Art admirable que L'Oedipe de Sophocle (dont Aristote parle toujourns comme du modèle le plus achevé de la Tragédie) faisoit de si grands effets sur le Peuple d'Athènes lors qu'on le représentoit, & ce n'est pas sans raison que... Ces règles & ces remarques sont fort justes,

interrompt quelque'un de la Compagnie, & l'exemple d'Oedipe est tout à fait beau; mais tout le Monde ne peut pas porter la gloire de la composition aussi haut que les illustres Corneilles & Racine. Il est quantité de jeunes Auteurs & de Plumes naissantes, qui n'aspirent pas à la gloire de Virgile ny d'Horace; mais cependant chacun d'eux a son talent different, & son merite particulier, & quoy que plusieurs Personnes n'ayent pas l'esprit tout à fait sublime, ny du premier ordre, ils ne laissent pas de prétendre aux honneurs du Parnasse à proportion de ce qu'on les estime. On dit à ce sujet que quelques Académies d'Italie ont établi un Ordre, qui est une

certaine marque d'honneur qu'on appelle *Médaille de Bel Esprit*. Elle est d'or. Il y a d'un costé le Portrait du Prince, & de l'autre la Devise de l'Académie de la Ville. On la donne, ou l'on permet d'en acheter à ceux, qui de temps en temps ont fait part au Public de quelques Ouvrages en Vers ou en Prose; les Dames mesme n'en sont point excluës. On porte cette Médaille avec un Cordon bleu passé en Baudrier entre le Juste-au-corps & la Veste, & ceux qui ont moins de vanité la portent seulement attachée à une boutonniere du Juste-au-corps, & les Dames à l'endroit où elles mettent ordinairement la Croix de Diamants. On la reçoit des mains du Protecteur de

l'Académie, avec les Lettres Patentes qui donnent permission de la porter publiquement.

Cette Médaille a de grands privilèges d'honneur. Elle sert de passe-port pour l'entrée libre dans toutes les Maisons des Princes aux cérémonies, & aux festes publiques. On doit remarquer qu'il faut que les ajustemens des habits soient d'une telle propreté ou régularité, qu'ils ne fassent point de tort aux Chevaliers du Mont Parnasse; car nous sommes dans un Siecle où les Sçavans qui paroissent indigens, n'ont pas un accez fort facile dans la Maison des Princes.

Cette marque d'honneur n'est point hereditaire, & ne peut servir qu'à celuy qui a merité de la

porter pendant sa vie. Par la suite des temps, on peut avoir place dans l'Académie, & l'on est choisi sans qu'il soit nécessaire de briguer, ny de s'expliquer sur ce dessein. On ne connoist la plupart des Auteurs que de nom & par leurs Ouvrages, & leur visage est souvent inconnu; mais cette glorieuse marque de distinction les fait reconnoistre de tout le monde, envier de quelques-uns, & estimer des autres. Cela sert d'émulation à plusieurs pour meriter cette récompense de mérite. Il seroit à souhaiter, repris un autre, que cette glorieuse Institution passât jusqu'en France. On ne prétendroit pas tourner la chose en artifice, pour usurper le droit que plusieurs Personnes ont

de porter des marques de leur qualité, & les Médailles de Bel Esprit seroient formées de telle maniere, qu'elles seroient aisément reconnuës de tout le Monde pour ce qu'on prétendrait seulement qu'elles signifiasent.

Chacun parut approuver ce dessein, & délibéra de la maniere de dresser un élégant Placet pour présenter au Roy.

Une Etoile brillante, qui porta sa lumiere sur mes yeux, m'éveilla dans ce moment, & depuis j'ay conté mon Songe à bien des Gens qui ne desesperent pas de la réüffite du projet, pourveu que les beaux Esprits qui sont en faveur, y prennent part. En effet, Philémon, l'expérience fait voir que les choses qui flattent

l'amour propre & la vanité , s'introduisent aisément.

C. D. S.

Le vray sens de la premiere Enigme de Fevrier estoit l'Imprimerie. En voicy quelques Explications.

I.

O*N ne m'attrape pas deux fois,
Galant Mercure ; l'autre mois
Je manquay la seconde Enigme,
Ne pouvant faire un juste choix
Du vray sens que cacheoit la Rime;
Je dis deux bons mots toutefois.
Pour la premiere Enigme aujourd'huy
j'en dis trois,
De peur de faire encor folie.
C'est l'Encre, l'Ecriture, ou-bien l'Impri-
merie;
Et c'est à ce dernier que je donne ma voix,
Mercure, sans supercherie.*

DIEREVILLE,

Apprenez, belle Iris, qu'on consacre
à l'Amour

Ce qu'on a de plus beau, de plus cher, de
plus tendre.

Selon l'Imprimerie il n'est point de beau
jour,

Que celui qui nous en fait prendre.

LEGER DE LA VERBISSONNE.

Comme l'Ecriture ne convient pas
moins au sens de cette Enigme que
l'Imprimerie, j'ajoute les Explica-
tions qui m'ont esté envoyées sur ce
Mot.

III.

RONDEAU.

Vous avez tort, Galant Mercure,
Contre vous un chacun murmure,

Vous supprimez nos Madrigaux.

Avoient-ils de si grands défauts,

Pour n'en donner pas la lecture?

J'envoye encor cette Ecriture;

Mais si dans vostre procédure

*Vous biffez aussi nos Rondeaux,
Vous avez tort.*



*Nous avions fait vostre peinture,
Nous n'en craignons point de censure:
Qu'y manquoit-il? rien n'estoit faux:
Et vous effacez nos travaux.
Ce n'est point marcher en droiture,
Vous avez tort.*

GYGES, du Havre!

IV.

P*ourquoy, Galant Mercure, estre tant
circonspect?*

Q'avons-nous dit qui soit suspect?

Vous avez des égards étranges,

*Vous estes à l'excès ennemy des loüanges
Qui sont pour bien des Gens un Mess dé-
licieux,*

*Un si friand Repas, un Ragoust merveil-
leux.*

*Vous en donnez à tous d'une main libérale,
Et vous les refusez. Voulez-vous faire
voir*

*Qu'il est plus glorieux, comme on dit en
Morale,*

du Mercure Galant. 257

De donner que de recevoir?

Et-bien, il faut vous satisfaire.

Je me tais sur ce point, mais je suis en colere..

Après s'estre efforcé de louer, quoy qu'en vain,

Les belles qualitez d'un célèbre Ecrivain,

S'il ne m'est pas permis de louer l'Ecriture

Et l'Ouvrage de cet Auteur,

Je le fais malgré tout, il m'a gagné le cœur

Souffrez donc ce qu'en dit L A B E L L E

NOURRITURE

DU HAVRE.

V.

Qui dira qu'en ce mois le Présent est frivole,

Se trompe lourdement, c'est un Don précieux,

C'est un Peintre de la Parole,

Qui sçait fort bien parler aux yeux,

Et donner la couleur aux plus belles pensées.

C'est l'Ecole des Grands, l'Etude des Petits,

Q. de Janvier 1685. Y

*Le Portrait des choses passées,
Le Conseil des plus beaux Esprits,
Et le Trésor de la mémoire.*

*C'est le Trompette enfin, & l'Echo de la
gloire.*

*Du plus grand des Mortels, l'invincible
LOUIS,*

Et le Mémorial de ses Faits inouis.

*C'est aussi le Portrait que nous a fait Mer-
cure,*

Quand il nous donne l'Ecriture.

LA PETITE ASSEMBLEE G.
du Havre.

V I.

A *La plume on connoist l' Autheur,
Le Gascon se trouve à la Bourde;
Mais Mercure, ce Dieu-Voleur,
Est facile à cōnoistre à sa Lanterne sourde.*

LA TESTE ROUSSE, du Pélican,
de la Ruë des Arcis.

*Messieurs du Fey, le Sage de Fa-
laise, & Gaurer, ont aussi expliqué
la mesme Enigme.*

Voicy les Explications de la seconde, dont le vray Mot estoit la Lanterne.

I.

Quand le Soleil couché dans le sein
d'Amphitrite,
Dérobe aux yeux mortels l'éclat de son
Flambeau,
On ne discerne plus un Louvre d'un Tom-
beau,
Un Aigle d'un Hibou, la Loire du Co-
cyte;
On se trouve frappé d'un triste aveugle-
ment,
On marche en tapinois, & toujours len-
tement,
Soit qu'on entre en l'Eglise, ou dans une
Caverne;
Mais comment se régler en cette obscurité,
Pour marcher sans errer, & dans la sen-
reté?
Imitez Diogene, ayez une Lanterne.

Y ij

260 *Extraordinaire*

*La Justice permet & ne s'oppose pas
Qu'afin de vous munir contre une chente-
lourde,*

*Une bonne Lanterne accompagne vos pas;
Mais la Police veut qu'elle ne soit pas
sourde.*

L. BOUCHET, Ancien Curé
de Nogent-le-Roy.

I I.

*J'E veux, Mercure, qu'on me berne,
Si ton agréable Lanterne,
Autant la nuit comme le jour,
N'est propre pour faire l'amour.*

C. HUTUGE, d'Orleans.

I I I.

*D'Amé Catin, cette Megere,
Alloit l'esprit plein de colere,
Chercher Crispin de toutes parts;
Mais en vain, tout le jour elle peste, elle
gronde*

*Et vingt fois le long des Ramparts:
Elle va, vient, & fait la ronde.*

En furetant de l'œil par tout,
Sans en pouvoir venir à bout.

Enfin la nuit arrive, & se fait bien plus
noire

Que ne sont les habits d'un Liseur de
Grimoire,

Cela ne suffit pas encor pour l'arrester;
Quoy. que toute lasse, & recrüe,
On la voit encor s'apprester,
Afin d'aller de ruë en ruë

Découvrir où le drole auroit pû se cacher;
Et prenant en main sa Lanterne.
Elle va derechef chercher
Sans oublier nulle Taverne.

Elle le trouve enfin dans un lieu reculé,
Plus penant qu'un Fondeur de Cloches
Et luy donne au moins vingt taloches
Qui le rendent tout desolé.

Elle luy fait mille reproches,
L'appelle Yvrongne, franc Coquin,
Scelerat, Gourmand, Sac à vin,
Et le traitant à toute outrance,
Luy dit que pour emplir sa pance
Il emporte tout ce qu'elle a.

262 *Extraordinaire*

*Mais enfin son ire s'apaise
Après cinq ou six coups de Vin chaud
comme braize*

*Qui par hazard encor se rencontrerent là,
Puis regardant Crispin, elle dit, bonne
lame*

*Lors que tu vas au Cabaret
Que ne prens-tu ta pauvre femme?
Ce seroit l'unique secret
Pour éviter toute querelle;
Ne sçais-tu pas que ta Catin
Ne t'a paru jamais cruelle
Quand dans le teste à teste elle a beu de
bon Vin?*

IV.

*C'Est aimer foiblement d'aimer sans
jalousie.*

*Sans raison quelquefois une ame en est
saisie,
Mais quelquefois aussi l'on ne se trompe
pas,*

*Quand le cœur est épris d'un objet plein
d'appas.*

*Le Berger Alcidon rempli de sa Mai-
tresse.*

du Mercure Galant. 263

*Soupçonnant qu'un Rival partage sa ten-
dresse,*

*Voulant s'en éclaircir a formé le dessein
D'examiner de près quel sera son destin.*

*Je veux, dit le Berger, me mettre en sen-
tinelle*

Auprès de la Maison d'Iris mon Infidelle.

*Je m'y rendray de nuit, car c'est dans ce
moment*

*Que pour cacher sa flame on reçoit un
Amant,*

*J'auray pour me conduire une Sourde-
Lanterne*

*Si je ne la surprèns, je veux que l'on me
berne.*

*DE LA GIRAULDIÈRE,
Ruë Maubuë.*

V.

*P*endant ce dernier Carnaval,
*Il prit envie aux Dieux d'aller courir le
Bal,*

Déguisez (cela va sans dire)

Mais déguisez tous si grotesquement,
 Qu'eux-mesmes du déguisement
 Ne pûrent s'empescher de rire.



Jupiter estoit en Bourgeois,
 Avec un Habit noir, un Collet à Dentelles;
 Momus estoit en Villageois,
 Et Phébus en Joueur de Vielle;
 N'estoient-ils pas bien déguisez tous
 trois?



Jupiter voulut que Mercure
 Fust de ce Divertissement.
 On l'avertit, il s'en vint promptement.
 Il cherchoit un Habillement,
 Quand Momus avec luy dit qu'il feroit
 gageure,
 Que malgré son déguisement
 On le reconnoistroit, rien qu'à voir son
 allüre.
 Vous vous trompez, luy dit ce Dieu ga-
 lant;
 Vous le verrez dans un moment.
 Il retourna son Pourpoint de pelisse,

Il mit un Bonnet de Dragon;
Il prit la Culotte d'un Suisse,
Qui luy venoit jusqu'au talon;
D'Encre il se barbouilla tout le bas du
visage,
Son Bonnet cachoit tout le haut,
Il portoit la Lanterne, ou le Flambeau
plûtost,
C'estoit-là tout son Equipage,
Et c'estoit autant qu'il en faut
Pour ne se pas faire connoistre.
Par tout les Dieux furent reçûs,
Par tout ils furent reconnus,
Mercur seul ne le pût jamais estre.
Le Rival du Charbonnier
de Rheims.

VI.

Que la dissimulation
Est en vogue à présent parmy les Politi-
ques,
Chacun en affermit les meilleures prati-
ques

Q. de Janvier 1685. Z

*Parce qu'elle a beaucoup de rapport, d'u-
nion*

*Avecque la prudence, & d'autant qu'elle
cache*

Nos entreprises, nos desirs,

Nos affaires, nos déplaisirs;

*Mesme quoy qu'une injure extrêmement
nous fâche,*

Avec elle on attend l'heure de se vanger

Et l'on sçait bien se ménager.

O la belle science, & la plus ordinaire,

Sçavoir de tout faire mystere,

*Qui des plus grands desseins aisément
vient à bout!*

*Ah! qu'il est de ces Gens qui cachent leur
lumiere*

*Et font dire qu'on voit (ce que je ne puis
taire)*

Des Lanternes sourdes partout.

GIGEZ, du Havre.

VII.

S *il j'aime les couleurs funèbres*

Tu ne dois pas t'en étonner;

Sans la nuit & sans les ténèbres

Je n'ay point d'aide à te donner.
Cette aide est pourtant inégale,
Si je suis sourde elle est fatale
Aux lieux où *Themis* a grand cours
Mais hors de là, malgré *Borée*
Qui souvent ma perte a juré
La Lanterne est d'un grand secours.

L'INSENSIBLE DE MONTALTE.

VIII.

Tircis me jurait hier qu'il m'aimeroit
toûjours,
Et cependant l'Ingrat me disoit une
bourde;
Je l'ay veu cette nuit avec d'autres
amours,
Aux pénétrants rayons de ma Lanterne
sourde.

LEGER DE LA VERBISSONNE.

IX.

L'Autre jour entre Chien & Loup,
Comme on sçait, à telle heure on ne voit
pas beaucoup

Z ij

Le Galant & divin Mercure
 Me fit voir une Enigme obscure,
 Voyez comme il prenoit son temps.
 Bien toin d'en deviner le sens,
 A peine je pouvois discerner l'écriture,
 En un mot je n'y voyois pas
 Mais plus que dans une Caverne
 Mais pour me tirer d'embarras,
 Par bonheur à cinquante pas
 Je vis paroistre une Lanterne.
 Je fus en me rapprocher, & quand j'eus
 tout près,
 Je lus facilement l'Enigme,
 Et sans trop resver sur la Rime,
 J'en découvris tous les secrets.

DJBREVILLE.

X.

JE gage mon Tablier,
 Et veux que l'on me me berne
 Si l'Enigme de Fevrier,
 N'est pas une Lanterne.

LA PRINCESSE D'ALCEION.

XI.

J' Ay découvert la verité
De cette docte obscurité
Et je consens que l'on me berne
Si ce n'est pas une Lanterne.

DROÛET, Curé de S. Nicolas
au Mans.

*Ceux qui ont trouvé ce mesme Mot,
sont Messieurs de l'Hospital, Licute-
nant au Grenier à Sel ; F. le Vasseur
Cadet, Mathematicien ; P. Carrier,
de Roüen ; Foly, de S. Bonoist de
Beauvais ; F. Francard ; La Croix,
des Gobelins ; Dês Portes ; Testard ;
Baco ; Ponier ; P. D. de Blois ; Le
Cadet de Breteüil, de la vieille Ruë
du Temple ; De la Faye ; T. Gau-
deloup ; Il Conte Domenico de Char-
lois ; L'Oedipe de la Ruë des Lavan-
dieres ; L'Olivier de Peronne ; L'A-*

Z iij

mant de la Belle Anceaume ; L'Abbé Romieu ; Le Gardien de la Belle Clairon ; l'heureux Galopin , & son aimable future Galopine. Mesdemoiselles Nanon Chesseret ; Niaves ; S. Blimont , & Bissard ; Les Belles de la Rue S. Denis ; la Femme sans regret ; & la Compagnie du R. de S. Germain en Laye.

Je finis par ces Explications sur les deux Enigmes.

I.

IE receus hier vostre Mercure,
 Il est d'un bout à l'autre admirable &
 charmant ;
 Mais vostre invisible Ecriture
 Bien loin de me causer du divertissement,
 Me rendit fort mélancolique
 A force de resuer, mais par un grand bon-
 heur,

Vostre Lanterne énigmatique
Me redonna ma belle humeur.

B. GRIMAUDET. de la Ruë
du petit Lion.

II.

Mercure, si c'est vous déplaire,
Que d'applaudir sans feinte ny sans fard
A ce qui vient de vostre part,
Je m'en vais faire le contraire.



Ah, bon Dieu, les chétifs Présens
Que vous nous avez faits, & qu'ils sont
déplaisans!
Le premier est une Muette,
Le second une Aveugle, & Sourde bien
souvent,
Qui nous aveugle au moindre vent,
Une Inconstante, une Indiscrete,
Qui nous montre par tout, jusqu'en nostre
Maison,
Des Cornes comme un Limaçon.
Celle-là paroist noire ainsy que l'Ecriture;

Z. iij.

*Celle-cy n'a pas plus d'attraits
Qu'une vieille Lanterne, elle en a tous les
traits.*

Quels Présens font-ce-là, Mercure?

LA BELLE NOURRITURE
du Havre.

III.

S*ans être un Oedipe, un Prophete,
Dans la premiere Enigme on trouve une
Muette,*

*Qui se fait d'un chacun tres-souvent ca-
resser,*

*Dont le plus scrupuleux ne sauroit se
passer.*

C'est un prodige de Nature;

Sans crier elle peut, admirable pouvoir!

*Se faire entendre aux Sourds. N'est-ce pas
l'Ecriture?*

Pour la seconde, il faut avoir

L'imagination bien épaisse & bien lourde,

*Pour n'y pas découvrir une Lanterne
sourde.*

LA PETITE ASSEMBLEE G.
du Havre.

I V.

SCavans Esprits, Hommes capables,
Qui ne travaillez que pour vous,
Qu'avec vos beaux talens vous faites de
jaloux!

Vous les laissez en friche, & vous estes
coupables.

Vous qui cachez vostre Flambeau,
Et le mettez sous le Boisseau,
Comme dit la Sainte Ecriture;
Vous qui ne faites jamais rien
De ces grands Dons de la Nature,
Dont on peut faire tant de bien,
Vous estes une Hapelourde,

Qu'on ne met point en œuvre; une molle
langueur

Que vous devez bannir, vous ôte la vi-
gueur,

Trop bien l'on vous appelle une Lanterne
sourde.

Toute sombre qu'elle est, elle éclaire pour-
tant;

Vous ne voulez pas cependant

274 *Extraordinaire*

*Faire voir autant de lumiere,
Et vous la cachez toute entiere.
Vous estes des Livres fermez
Qu'on ne scauroit ouvrir, Docteurs ina-
nimez.*

GYGES, du Havre.

V.

*C*ontre vos promesses, *Mercur*,
*De ne pas proposer deux fois
D'Enigmes. sur les mots dont on eust fait
le choix,*
*Nous trouvons pourtant l'Escriture
Dans la premiere de ce mois;
Et mesme encor chacun murmure,
Que vous donnastes la lecture
D'une Lanterne en l'an six cens quatre-
vingt-trois;
Mais enfin voicy le mystere,
Vostre dessein estoit de nous embarrasser
A rechercher des Mots d'un autre ca-
ractere
Que ceux où dans ce temps nous aurions
pû penser.*

VI.

CE n'est pas d'aujourd'huy qu'on
sçait, Galant Mercure,
Que vous estes un Maistre en l'art de
l'Escriture,
Et que nul ne vous passe en ce charmant
talent;
Mais je suis étonnée, & j'ay de la sur-
prise
De vous voir faire Marchandise,
Vous, un Dieu qu'on tient opulent,
Et que le sçavant Rault, & vous, dans la
Taverne
Vous alliez vendre une Lanterne
A de misérables Mortels,
Qui tous vous doivent des Autels.
Qu'elle soit belle & claire, & que chacun
l'estime,
Enfin cela n'empesche pas
Que l'on ne vous impute à crime;
De vous voir un employ si bas.

Sylvie, du Havre.

VII.

Qui ne vous connoistroit sous l'habit
de Sosie?

*Mercur*e, de nouveau le cherchez-vous
encor,

Pendant que *Jupiter* d'une amoureuse
envie

Va chercher quelque *Alcmène*, ainsi qu'au
Siècle d'or,

De peur que ce *Manant* n'aille avec sa
Lanterne

Troubler les jeux, les ris, & les contente-
mens

Que recherchent tous les Amans

Dans le temps qu'Amour les gouverne?

Mais sçachez qu'en ce jour vos soins sont
superflus.

Comme l'on ne voit plus d'*Alcmène*,

Il n'est plus de *Sosie* ; ainsi donc c'est abus

De vous déguiser avec peine.

Faites un peu réflexion

Que l'on ne fait plus tant d'affaires

Afin de réüssir aux Amoureux misteres.

Comme l'on en faisoit au temps d'Amphitruon;

Quatre mots d'Escriture enfin font plus
d'avance,

Avec quelque Bijou nouveau,

Que d'un Mary la ressemblance,

Fust-il mesme de tous estimé le plus beau.

LA PETITE ASSEMBLEE A.
du Havre.

Les deux Enigmes ont esté aussi expliquées par Messieurs le Baron de la Glaciere d'Ecuelle ; Vermolet , de Dourlens ; Ageron , Avocat au Parlement de Dauphiné ; Sorbiere, Banquier de la Ruë des cinq Diamans ; & par Mesdemoiselles le Vasseur, Fille de M^r le Vasseur , Avocat à Amiens ; Angelique Mortier , & l'Orpheline.

Voicy encore deux Explications sur les Enigmes de la Vigne Vierge,

278 *Extraordinaire*
*de la Cerise. Elles sont de M^r le
Boullenger de Rouen.*

I.

IE me fais un plaisir insigne
De parler de la chasteté,
Et j'aime la Virginité.
En autre lieu que dans la Vigne.

II.

EN Cuisinier je me déguise
Au temps de la belle Saison,
Quand je traite dans ma Maison
Je fais la sausse à la Cerise.

*Quoy que je vous aye déjà envoyé
quelques Traitcz sur la Pierre Philo-
sophale, la Lettre qui suit est pleine
de Remarques si particulieres, que je
suis persuadé que vous la lirez avec
beaucoup de plaisir.*

de vous conter fleurettes , peut-estre m'en acquitterois. je assez bien ; mais comment ferois-je pour vous parler de la multiplication des grains d'Or ou d'Argent , moy qui n'ay jamais vû arriver que de la diminution au bien que mes Parens m'avoient laissé ; & quel commerce peut avoir la science des Parterres & des Galanteries , avec celle des Mines & des Métaux ? Est-ce à cause que l'Or est le Fils du Soleil , comme les Fleurs en sont les Filles , ou que vous croyez qu'un Galant est obligé d'estre universel , & doit discourir de toutes choses ? Il y a trop loin de la surface au fonds , & de la Bagatelle au Secret le plus important du monde. Néanmoins

vous commandez ; & il est de mon devoir d'obeïr. Je vais donc satisfaire à vos ordres ; mais je ne répons pas que ces grands Prometteurs de Monts d'Or, qui ne donnent que de la fumée, soient d'humeur à avoüer les veritez que vous allez lire.

Il y eut anciennement en Egypte un fameux Monarque appelé *Hermes*, ou *Mercur*, & surnommé *Trismegiste*, ou *trois fois Grand*, à cause qu'il estoit grand Philosophe, grand Pontife, & grand Roy. Les Chercheurs de Pierre Philosophale se sont avisez de publier que c'est le premier Auteur de leur Art ; & pour ne pas laisser cette allegation sans preuve, ils content qu'il eut soin d'en faire graver le Se-

Q. de Janvier 1685. Aa

cret sur une Emeraude, qu'on trouva plusieurs siècles après sa mort, dans une fosse obscure où il estoit inhumé, à la maniere de son País; que c'est de cette Emeraude qu'ils ont tiré la copie de cet important Secret qu'on voit dans leurs Livres; & que de ce grand Homme leur est venu le nom qu'ils ont pris de *Philosophes Hermetiques*.

J'ay lû ce Secret dans l'Hor-
tulain, ou le Jardinier, l'un de
ces Philosophes, & il est en
beaucoup d'autres; mais on a
beau le lire, on n'en devient pas
plus sçavant. Il n'y a que les cir-
constances d'un fait qui soient
aptes de nous en instruire, &
n'en voit là aucune. Ce ne
sont que des termes généraux,

auxquels on peut donner cent fortes d'explications. Jamais Oracle ne fut si ambigu. Il n'est donc pas à présumer qu'on ait jamais pris la peine de graver sur une Pierre précieuse, des paroles si vaines, & si inutiles à l'instruction des Hommes; ny qu'elles soient jamais sorties de la bouche d'un aussi grand Genie que Trimegiste. Elles sont de l'invention de quelque Resveur oisif, pour en amuser d'autres, & pour leur faire perdre encore plus de temps qu'à luy. *Ce qui est en bas, est comme ce qui est en haut, dit-il, & ce qui est en haut comme ce qui est en bas. Comme toutes choses sont venues d'un par l'entremise d'un; ainsi toutes choses sont nées de cette seule chose. Le Soleil en est le pere; la Lune,*

Aa ij,

la mere ; la Terre, la nourrice ; & le vent l'a porté dans son ventre. Le reste est du mesme stile.

Jugez , Madame , du profit qu'on peut tirer de cette lecture, & comment on pourroit faire pour changer là dessus les moindres Métaux en Or ou en Argent, suivant l'instruction de ces Philosophes.

L'Escriture de l'Emeraude est donc un Conte pareil à celui qu'ils font de la Toison d'Or, qu'ils soutiennent n'avoir esté autre chose que le mesme Secret écrit sur une peau de Mouton.

Quant au nom d'Hermetiques qu'ils prennent, & qu'ils donnent à leur Philosophie, il ne vient non plus de Trismegiste que de Pharaon. Il leur a esté imposé à

cause que la plupart d'eux travaillent sur le Mercure ; qu'ils disent que *les Sages trouvent dans le Mercure tout ce qu'ils cherchent* ; & qu'ils ne preschent autre chose que leur Eau sèche qui ne mouille point les mains ; c'est à dire, leur Eau Mercurielle ; Mercure en Latin estant la mesme chose qu'Hermes en Grec ou en Egyptien , & que Vif. Argent en François.

Laisant donc à part ces chimeres fondamentales des Hermetiques, je vais vous expliquer sincerement ce que je juge de leur vision flateuse ; de son origine ; & de la maniere dont ils en ont écrit.

Il est naturel de croire avec facilité les choses qu'on desire

avec ardeur. Quelques Curieux se mirent autrefois dans l'esprit, que la vertu de se multiplier estoit une vertu commune aux trois Regnes de la Nature ; & qu'elle appartenoit aussi bien aux Mineraux, qu'aux Animaux & qu'aux Vegetaux ; & mesme que comme elle estoit plus grande dans ces derniers que dans les Animaux, les Poissons peut estre exceptez, elle l'estoit aussi davantage dans les Mineraux que dans les Vegetaux. Ils observoient ensuite que la multiplication des Vegetaux se faisoit de cette maniere ; qu'un grain de Froment, par exemple, estant semé dans une terre féconde, changeoit une partie de cette terre en sa propre substan-

ee , je veux dire , en d'autres grains de froment, en sorte qu'un seul grain produisoit quelquefois jusqu'à vingt Epis, qui portoient chacun soixante grains, ce qui en faisoit douze cens. Puis ils penserent qu'un grain d'Or étant mis dans une matiere métallique, comme dans du Vif - Argent, dans du Plomb, ou dans quelque autre Métal, il pourroit aussi changer une partie de cette matiere en sa propre substance, c'est à dire, en d'autres grains d'Or, avec une multiplication encore plus grande, que celle du grain de Froment. Sur cette imagination ils chercherent dans les Mines & dans les Torrens, de petits morceaux d'Or pur, comme les plus propres à leur dessein, & les

ayant fait fondre, ils les jetterent dans du Vif-Argent échauffé, ou dans du plomb fondu, se persuadant que la grande chaleur dont l'un & l'autre Métal estoient animez, produiroit en peu de momens, ce qui n'arrive qu'en beaucoup de mois dans les Vegetaux; mais ayant reconnu que quelque espace de temps qu'ils laissent en fusion le grain d'Or dans la matière métallique, il ne faisoit pas plus d'impression sur elle, qu'une goutte de vin, ou plutôt, qu'une goutte d'huile en fait sur l'eau où elle est mise, ils jugerent alors que la vertu multiplicative des Métaux estoit captive ou endormie dans la dureté de leurs corps, & qu'il falloit trouver un moyen de les ouvrir

ouvrir à fonds pour l'éveiller & pour la faire agir, & là-dessus ils eurent recours à tout ce qu'ils s'imaginèrent de plus propre pour produire cet effet sur l'Or & sur l'Argent, qu'ils appellent *Métaux parfaits*, afin de les multiplier ensuite dans les autres, qu'ils nomment *Imparfais*.

Si quelqu'un d'eux réussit dans la recherche de ce moyen, c'est une question bien douteuse. Quoy qu'il en soit, chacun s'est vanté de l'avoir trouvé, & en a écrit comme d'une chose seure; & ces moyens que chacun a inventez selon l'inspiration de sa raison, font la source & le sujet de tous les Livres des Hermetiques.

Mais comme tous ces Philo.

Q. de Janvier 1685. B b

Philosophes; depuis le premier jusqu'au dernier, craignent que s'ils expliquoient trop clairement ces Moyens ou Methodes, ils ne fussent reconnus pour des Fanfarons & pour des Imposteurs, par ceux qui les mettroient en pratique, ils les ont debitez de trois manieres également differentes. L'une, c'est de les avoir rapportez sans circonstances, & en des termes si generaux, qu'on n'en peut recevoir aucune instruction, ainsi qu'a fait leur faux Trismegiste. L'autre, c'est de les avoir expliquez avec des paroles si obscures & si equivoques, qu'on n'est jamais assure d'avoir penetre leur pensee; ainsi qu'a fait la Tourbe des Philosophes; & le dernier, c'est

de les avoir accompagnés de tant de répétitions & de tant de particularitez, qu'il est impossible de ne pas manquer à quelque une dans l'exécution, ainsi qu'a fait Remond-Lulle.

C'est néanmoins par ces trois artifices que leur réputation se maintient. Ils l'acquierent par quelques trompeuses apparences, par quelques tours de main & de souplesse, ou par quelques faux témoignages de gens apostez, dont ils prirent pour duppes les personnes de leur temps, & ils la conservent par la folle créance qu'ont celles du nostre, que le mauvais succès de leurs épreuves vient de leur peu d'intelligence, ou de leur peu d'exactitude, & non pas de ces indignes

Maistres dont ils suivent les enseignemens.

L'Esprit de Mensonge annonce quelquefois la verité malgré luy, par une force celeste; & c'est sans doute par ce mouvement & par cette force, que quelques-uns de ces Hermetiques ont assuré que le Secret de leur Pierre est un Don de Dieu qu'il distribue à qui il luy plaist. Ce qui nous apprend en mesme temps qu'on n'en doit pas attendre la connoissance de la lecture de leurs Livres; & que c'est temps perdu que de s'y amuser, parce qu'ils ne sont pleins que de leurs imaginations, & n'ont rien de réel & de veritable.

Si quelqu'un d'eux avoit receu ce don de Dieu, il n'en auroit

pas abusé, il en auroit fait part aux autres Hommes, d'une manière obligeante, je veux dire, claire & nette, & n'auroit pas eu la malice de le cacher sous tant d'embarras & d'obscuritez, que sa pratique eufast la ruine de mille & mille Familles, comme il est arrivé. La nature du bien est de se communiquer; & l'on est trop heureux & trop glorieux d'avoir esté le premier Inventeur d'un Secret, pour ne s'en pas faire honneur. Il en auroit du moins usé comme celuy qui a trouvé l'Invention du Fer-blanc, lequel après en avoir fait toute sa vie, a laissé à la postérité son Secret avec le soin d'en faire; ce qui s'exécute encore

aujourd'hui à l'avantage de toute la Terre.

N: soyons donc pas si credulles, que de nous persuader que tant de Livres que nous avons de la Pierre Philosophale, soient autant d'Emigmes & d'Emblèmes de ce grand Secret. Borel dans sa Bibliothèque Chimique en rapporte deux ou trois mille, imprimez ou manuscrits. Y a-t'il lieu de croire que tant d'Auteurs ayent sceu l'art de faire de l'Or? Ils en écrivent néanmoins les uns comme les autres; & l'on ne peut distinguer celuy qui ment le plus, de celuy qui ment le moins, que par la grosseur de leurs Volumes. S'il est véritable qu'un Secret cesse de l'estre, dès que trois personnes en ont la

connoissance, il y auroit long-temps que celuy cy seroit divulgué par toute la Terre, si dans ce prodigieux nombre d'Ecrivains, il y en avoit seulement en trois ou quatre qui l'eussent sceu. Il seroit véritablement aujourd'huy, comme disent la plupart de ces beaux Messieurs, *L'Ourage des Femmes, & le Jeu des Enfans*, & quand bien même l'exécution en seroit difficile, il faudroit qu'elle le fust beaucoup, si elle n'épargnoit pas aux Espagnols les Voyages des Indes.

Le moyen donc de n'estre pas trompez, c'est de prendre tous ces Livres pour des Romans qui vous fassent du costé de l'Avanture, comme les Romans ordinaires nous chatouillent du costé

de l'Amour. Sans cet attrait du bien, il n'y auroit point de Livres plus au rebut que ceux-là, tant ils sont ridicules dans leurs expressions & dans leurs mysteres. *Mon Fils*, disent-ils à un Pape, ou à un Empereur, *Au nom de la sainte & indivisible Trinité. Enfumez les trois Rois*, c'est à dire, *nostre Soulfre, nostre Sel, & nostre Mercure.* Belle explication qui éclaircit admirablement bien le Texte: *Dans un Palais à double muraille*, c'est à dire, *dans une Phiole ou dans un Fourneau.* Beau rapport de l'un à l'autre: Ils déguisent ainsi leurs obscuritez par d'autres, & les choses les moins mysterieuses par de vains mysteres. Quelles extravagances?

Il auroit esté bien plus à propos & plus à souhaiter, que tous ces Auteurs eussent fait des déclarations intelligibles, exactes & sinceres, des Méthodes qu'ils ont inutilement observées pour parvenir à la multiplication des Métaux parfaits, que de s'en faire à croire, & que de nous abuser. Du moins scauroit on les routes qu'il faut éviter; on ententeroit de nouvelles; & les Curieux ne tomberoient pas aujourd'huy dans les fautes que mille autres ont déjà faites. Mais il n'y a que de la vanité & de la mauvaise foy parmi les Hommes, ny rien à esperer dans cet Art, à moins que d'estre éclairé par le Pere des lumieres & par le Maistre des Secrets, je veux

dios, par le Seigneur, & par
 Si donc, Madame, quelques-
 uns de vos Amis aspirent à faire
 cette Pierre, qui n'est pas Pierre,
 qu'ils s'adressent à Dieu pour en
 obtenir la connoissance, qu'ils
 observent la Nature pour en
 sçavoir les voyes, & sur tout,
 qu'ils prennent garde que leur
 dépense en cet Ouvrage n'aille
 pas plus loin par avance, que
 les Aumônes que chacun d'eux
 est obligé de distribuer sui-
 vant sa condition, aux Pau-
 vres de sa Paroisse. C'est-là
 la règle des Sages dans une
 entreprise où l'on ne travaille
 qu'à l'aveugle, où il est incertain
 que Dieu nous fasse la grâce de
 nous laisser réussir, & où sans
 de Curieux se sont abîmez, sans

du Mercurius Galant.

de garder de mesure. Par
conduite les plus Riches peuvent
faire plusieurs épreuves à la fois,
& les moins Riches se contenter
d'une ou de deux.

La plupart des Hermetiques
disent qu'une Once d'Or pur
suffit pour la matière. On en
peut sacrifier quatre ou cinq fois
autant pour les frais, & c'est plus
que la façon ne demande. Je sçay
bien que si l'on consulte ces Mi-
serables qui meurent de faim, &
qui se vantent pourtant d'avoir
le Secret de s'enrichir, & d'en-
richir les autres, on fera bien
d'autres dépenses, mais il ne faut
non plus croire ces ignorans Fan-
farons, dont le malheureux état
dément si clairement les paroles,
que les Romains des Hermeti-

ques, dont les vains mysteres ne cachent que des Fables.

Il y a quelques années qu'un de mes Amis acheta d'un artiste Etranger un Manuscrit Latin de ces Messieurs, qui venoit de Dannemarch, & mesme du Laboratoire du fameux Tico-Brahé, à ce qu'on disoit. Tico-Brahé, Madame, estoit un Prince de ce pays-là, qui viyoit en l'autre siecle, & qui ne fut gueres moins attaché à la Chimie, qu'à l'Astrologie, où il excella. Il y avoit dans ce Manuscrit beaucoup de Secrets assez curieux, & un entre autres intitulé, *Le Grain Métallique qui croist au centuple*. Une partie de ce secret estoit écrite en chiffres, & estoit demeurée inconnuë à l'Artiste. Mon Amy me

pria de la déchiffrer, si je pouvois ; je m'en donnay la peine, & j'en vins à bout ; mais temps perdu. Nous connûmes que ce Secret ressembloit aux Môtres de Geneve & aux Armes de Forest, dont les plus mauvaises sont d'ordinaire les plus embellies. Ce n'estoit qu'un mensonge revêtu de mysteres, pour mieux duper les innocens. Ainsi les Hommes se plaisent à exercer leurs malices sur leurs semblables ; & s'il est vray de dire qu'un des grands articles de la Sagesse, soit de ne croire personne, c'est principalement à l'égard de ceux qui nous promettent de nous faire acquérir de grandes richesses en peu de temps par des voyes justes.

Voilà, Madame, ce que je

pense de ce Sujet. Si pourtant
 vous en avez d'autres sentimens;
 & que quelqu'un de vos Amis,
 veuille travailler sur les Memoi-
 res du mien, qui est mort, qui
 passoit pour Sçavant dans l'Art,
 & qui m'a laissé un écrit de sa
 main, intitulé, *Le grand Oeuvre*,
 où tout est expliqué sans dégui-
 fement, sans equivoque, & avec
 toutes les circonstances necessai-
 res, je vous l'envoyeray volon-
 tiers, n'ayant rien de réservé
 pour une Personne comme vous,
 dont les aimables qualitez meri-
 tent si bien l'estime, l'affection,
 & les services de tout le monde,
 & principalement ceux, *Mada-
 me, du Berger Fleuriste.*

LA CORNEILLE

DE PLUMÉE.

FABLE.

Une Corneille ambitieuse,

Et qui me sloit à son ambition

Un autre dangereux poison,

Car elle estoit fort amoureuse

D'un jeune Paon qu'elle trouvoit fort
beau,

Mais qui par un malheur pour elle,

Ys la trouvoit point du tout belle.

Cet accident n'est pas nouveau;

L'Amour est un petit Barbare,

Qui par caprice unit, sépare,

Et de deux cœurs blesse, dit-on,

L'un d'une Flèche d'or, l'autre d'une de
plomb.

Nostre pauvre Corneille estoit donc bien à
plaindre,

D'avoir pour la grandeur un sot enteste-
ment,

304 Extraordinaire

Et de pouvoir justement craindre
D'aimer fort inutilement.

Un seul de ces deux maux feroit tourner
la teste;

Aussi la malheureuse Beste,
Pour vouloir s'agrandir, & pour vouloir
aimer,

Sentoit des maux qu'on ne peut expri-
mer;

Et comme d'estre senti soulage,
Elle prit son vol un beau jour

Dans un sombre & petit Boccage,
Pour mieux resuer à son amour.

Là, pleine de soucy, chagrine, désolée,
Elle fit de chaque Arbre un de ses Consi-
dens,

Luy découvrit ses feux ardents;

Mais apres quelques tours d'allée.

Plusieurs plumes de Paon luy frapèrent les
yeux;

Cefut pour elle un trésor précieux.

Elle croit pouvoir satisfaire
Son ambition, son amour.

Bénissant donc cet heureux jour,

Et méprisant son habit ordinaire,

Elle amasse soigneusement

Ces plumes, & s'en fait un riche ajustement.

Après qu'elle se fut de la sorte parée,

Et quelque temps considérée,

Elle va se fourrer parmi les autres Paons.

C'estoit un grand plaisir de voir sa comédiance.

Tous riront bien, comme j'épense,

Sur son plumage noir voyant tous ces brillans;

Mais enfin chacun d'eux, piqué de l'insolence,

Se jeta sur son pauvre corps,

Que malgré tous ses vains efforts

L'on accommoda d'importance.

On luy reprit tout l'ornement,

Mais on le fit violemment;

Et je suis bien trompé si jamais la Corneille

S'avise de fourbe pareille.

33

Il est plusieurs Corneilles aujourd'huy,

Le 2 de Janvier. 1685. CC

Qui se parent du bien d'autrui.

Cet Homme en beauté qu'on dit le plus

veille, DECIDE

Pour qui tant de Sots font des vœux,

Reprenez-luy ce qu'il a pris,

Son blanc, son vermillon, n'est plus qu'un

Cornelle.

Cet Homme en son éclat plus orgueilleux

qu'un Paon,

Et dont le revenu d'un an

seroit d'un autre la richesse,

Reprenez-luy ce qu'il a pris

Par violence ou par adresse,

N'est plus qu'un Gueux dans le mépris.

Ce Rimour affamé de louange & de gloire,

Et qui, si l'on vouloit le croire,

Est le meilleur fait des beaux Esprits,

Qu'on examine ses Ecris,

De luy tout ce qu'on pourra dire,

Est qu'il a bien appris à lire.

PROBLEME AMOUREUX

DECIDE

Loin de vous je languis & je refuse
 tousjours;

Je suis bien par tout où vous estes,
 auprès de vous, Iris, de mes plus tristes
 jours;

Je fais mes plaisirs & mes festes;
 Vostre taille, vostre air, le son de vostre
 voix,

Ont je-ne-sçay-quoi qui m'enchantent;
 Je sens maistre en mon cœur d'abord que je
 vous vois,

Une tendresse languissante
 Qui me réduit presque aux abois.
 Ah! pour peu que cela s'augmente,
 Vous aimeray-je? Je le crois.

Je sçais qu'un Homme de mon âge,
 Qui prétend de toucher un cœur,
 Rarement de ce badinage
 Se peut tirer avec honneur.

CC. ij

308 Extraordinaire

Vous me verrez tendre & fidelle,
 Languissant, abatu, malheureux comme
 un Chien,
 Et cependant, jeune Rebelle,
 M'aimerez-vous ? Je n'en crois rien.



Hélas ! au fort de ma tendresse
 Je verray mille Amans de vos appas épris,
 Goguenarder sur ma vieillesse,
 Et railler de mes cheveux gris.
 Peut-estre encor, pour croistre mon sup-
 plice,
 Leur ferez-vous un sacrifice
 Des soins de mon amour, cruelle ? Et tou-
 tes fois
 Malgré cette extrême injustice,
 Vous aimeray-je ? Je le crois.



Après mille dures épreuves,
 Mille soupirs, mille langueurs,
 Enfin vous connoistrez par tant & tant
 de preuves,
 Que vous causez tous mes malheurs,
 Et que c'est pour vous que je meurs.
 Tandis que ma douleur & fidelle & cachée

*Fera mon plus cher entretien,
Sensible à la pitié, de tant de maux touchée,*

M'aimez-vous ? Je n'en crois rien.



*Quand on aime beaucoup une Beauté sé-
vere,*

*Le plus dur des tourmens c'est de voir un
Rival*

Ecouté d'une autre manière;

Qui peut voir cela sans colere,

Sans estre jaloux, aime mal.

*Bors que je vous verray, pour augmenter
ma peine,*

Au préjudice de mes droits,

*De quelque jeune Amant faire un indigne
choix,*

Injuste, insensible, inhumaine;

Vous aimeray-je ? je le crois.



S'il arrivoit, pour me vanger

De ce choix cruel & peu sage,

Que cet Amant foible & léger

*De son cœur à quelque autre allast faire
un hommage,*

EXTRAORDINAIRE
Cet amour inconstant, si différent du mien,

Peroit il faire au vostre un retour équ-
DEUTERES ALIUS REVERE

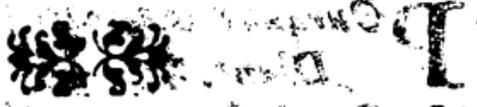
DEUTERES ALIUS REVERE
Et non voyant si de l'ouïs que je m'ouïs,
Aimeriez-vous? Je n'en crois rien-
iur sâ, adedua  y adobal

Et ais de mon triste sort pourquoy faire un-
Problème?

En vain j'en serois alarmé,
Vostre cœur est injuste, & le mien est
charmé;

Et, c'est bien assez pour décider vous-
mesme,

Et conclurre que je vous aime
Sans espérance d'estre aimé.



DEUTERES ALIUS REVERE
Et non voyant si de l'ouïs que je m'ouïs,
Aimeriez-vous? Je n'en crois rien-
iur sâ, adedua  y adobal

DEUISE SUR LA STATUE
de Diane trouvée en la Ville
d'Arles, qui depuis plusieurs
siècles y estoit cachée, & qui
a esté présentée au Roy.

*Cette Devise a pour corps la Lune,
qui apres l'Eclipse qu'elle souffre par
l'interposition de la Terre diamétra-
lement opposée entre elle & le Soleil, se
tire de l'ombre & reçoit la lumière
de ce mesme Astre. Ces paroles luy ser-
vent d'ame, Alienâ luce coruscât.
Elles sont expliquées par ces Vers.*

Pourquoy ne vanter pas cette illustre
Diane,
Cet Oracle fameux, ce Chef d'œuvre de
l'Art,
Puis que les beaux Esprits y promettent tant
de part.

312. *Extraordinaire*

*Et n'y trouvent rien de profane?
Pendant un long silence, & sans gloire;
& sans bruit,
La terre luy servoit d'une profonde nuit,
Quoy que l'Astre du jour fist toujours sa
carrière;
Mais par un bonheur sans pareil,
Si-tost qu'elle voit la lumiere,
Elle prend son éclat de celuy du Soleil.*

R A U L T.

SENTIMENS D'UNE BELLE
qui se repent de n'avoir pas con-
servé une Conquête qu'elle
avoit faite.

M A D R I G A L.

Lors que Tircis bruloit d'amour,
Que je le voyais chaque jour
Avec empressement chercher l'Art de me
plaire,
Et qu'il me paroissoit sincere;
Que par mille sermens, mais sermens su-
perflus.

L

du *Mercur*e Galant. 513

Il me juroit d'estre fidelle & tendre,
Et que ses yeux m'en disoient encor plus,
Il avoit beau parler, je ne daignois l'en-
tendre.

Et par un changement que je ne puis com-
prendre,

Si-tost que mes enjris l'ont forcé de
changer,

L'Amour, pour le vanger,

M'a fait connoître que je l'aime,

Et je me veux un mal extrême,

D'avoir pû voir son cœur se dégager.

Je m'en repens, Amour, cesse de m'on-
trager,

Soulage un si cruel martyre;

Et si jamais dans ton Empire

Je puis charmer quelque Berger,

Je te promets, Amour, de le bien mé-
nager.

DIEREVILLE.

Q. de Janvier 1685. D d

TRADUCTION
De la 61^e Epigramme du 3^e Livre,
Qui commence par
Elle nihil dicis, &c.

Tircis, tu dis que c'est un rien
Dont ton cœur me fait la demande,
Si c'est un rien, Tircis, hé-bien,
Je ne refuse rien à qui me le demande.

AUTRE,
De la 24^e du quatrième Livre,
Qui commence par
Omnes quas habuit, &c.

Toutes les Dames que Sylvie
Honore de son amitié,
N'ont pas long séjour dans la vie,
Hélas! si de mes maux le Ciel avoit pitié,
N'inspireroit-il pas à ma sotte Moitié
Le desir d'estre son Amie?

QUELLE FORTUNE EST
la plus satisfaisante en Amour, celle
d'un Amant dont les soins sont receus
d'abord agréablement, & presque aussi
tost recompensez; ou le bonheur de
celuy, qui apres avoir aimé quelque
temps sans espérance, trouve enfin le
cœur de sa Maistresse sensible.

Quand on obtient facilement
Une jeune Beauté qu'on aime,
L'amour d'abord fust-il extrême,
Dans la suite l'on est satisfait rarement;
Mais plus, avant la récompense,
Un Amant voit de résistance,
Et plus il a de peine à pouvoir obtenir
L'Objet qui cause son martyre,
Plus le plaisir est grand quand il peut par-
venir
A la possession de celle qu'il desire.

Et

Oronte & Lcidas prouveront mieux que
moy

D d ij

Cette Verité que j'avance.
 Le premier dès l'abord vit recevoir sa foy
 Avec prompt reconnoissance,
 Et la jeune Cloris qu'il voulut rechercher
 Fut bien tost mise en sa puissance;
 On la vit enfes s'attacher
 A ses Amant dont le meries
 Estoit acompagné d'une sage conduite.
 Leur Hymen s'accomplit; Et le moment
 fatal
 Qui devoit causer leur divorce,
 Se couvrant à leurs yeux d'une subtile
 amorce,
 Vontut faire son coup dès le jour Nuptial.

Cloris dans le Festin vit paroistre Ni-
 candre

Qui la regardoit d'un œil tendre,
 Elle devint sensible, & répondant des
 yeux

A son muet langage,
 Elle devint bientoſt volage,
 Et ne fit que chercher le moment précieux
 Afin de pouvoir entendre

du *Mercur*e Galant. 37

Une déclaration

Que fit l'ameureux *Nicandre*

De sa folle passion.



Elle oublia bien-tost cette foy conjugale
Qu'elle devoit garder mesme malgré la
mort,

Et d'une ame inconstante, infidelle, iné-
gale,

Elle fit éprouver un effroyable sort.

A son Epoux le pauvre *Oronte*,

Qui ne la trouva plus qu'un objet de sa
honte.

La haine & la rigueur, l'opprobre & le
mépris,

Furent dorénavant les Prix

Dont il vit que cette Infidelle

Voulut récompenser son amour & son zèle.



Mais au contraire *Licidas*

Que l'on vit mille fois invoquer le trépas,

Ne pouvant rendre *Iris* sensible

Aux tendres mouvemens qui parloient de
son cœur.

Employant tout le soin possible
 Afin de luy causer une pareille ardeur,
 Apres avoir souffert, pleuré, prié sans cesse
 Ce cher objet de sa tendresse,
 Arriva ce jour bienheureux
 Qu'il vit récompenser ses vœux.
 Depuis ce temps leur amour mutuelle
 Paroist aux yeux de tous devoir estre éternelle.



Ainsi donc je conclus de ce raisonnement,
 Que d'un amour trop prompt il naist d'étranges suites;
 Où quand il n'est formé qu'apres plusieurs
 poursuites,
 Rarement on n'en voit qu'un bon événement;
 Et qu'enfin pour avoir toujours l'ame contente,
 La dernière Fortune est plus satisfaisante.

QUESTIONS A DECIDER.

I.
Si un Courtisan trompé dans ses esperances, est plus à plaindre qu'un Amant passionné qui ne peut toucher le cœur de la Personne qu'il aime.

II.

Si l'infidelité d'une Maistresse infidele, peut autoriser un Amant trahy à estre indiscret.

III.

Si la Prodigalité est moins condamnable que l'Avarice.

IV.

On demande l'origine des Bombes.

Je suis, Madame, vostre, &c.

A Paris ce 15. Avril 1685.

TABLE DES MATIERES
 contenuës dans ce Volume.

S omets en <i>Bande-rimes</i> ,	3
S origine de la <i>Sépulture</i> , & des <i>Tombeaux</i> par <i>M. Rault de Rouen</i> ,	14
<i>Sentimens en Vers sur les Questions du</i> <i>XXVIII. Extraordinaire</i> , par <i>M. Bouchet</i> , <i>Ancien Curé de Nogent-le-Roy</i> ,	32
<i>Divers Madrigaux sur les Enigmes de la</i> <i>Vigne Vierge</i> , & de la <i>Cerise</i> ,	88
<i>Neuvième Partie du Traité des Lunetes</i> , par <i>M. Comiers, d'Ambrun</i> ;	106
<i>Sentimens en Vers sur toutes les Questions</i> <i>du dernier Extraordinaire</i> , par <i>M. Diereville</i> ,	157
<i>Autres Explications des Enigmes de la</i> <i>Vigne Vierge</i> & de la <i>Cerise</i> ,	164
<i>Explication de la première Enigme de</i> <i>Janvier, sur le Bandeau</i> ,	168
<i>Autre sur le nom de M. le Marquis de</i> <i>Dangeau</i> ,	170

T A B L E.

<i>Explications de la seconde Enigme, sur les</i>	
<i>Mots,</i>	172
<i>Billet de Madame de P.</i>	176.
<i>Réponse de M^r P.</i>	177.
<i>Stances à Cephise, sur un petit Chien,</i>	183
<i>L'Amour Bizarre, Histoire véritable,</i>	196
<i>Traduction de l'Ode d'Horace, qui com-</i>	
<i>mence par Audaxete, Lyce,</i>	216
<i>Aux Poëtes qui ont remporté le dernier</i>	
<i>Prix de Vers de l'Académie Fran-</i>	
<i>çoise,</i>	219
<i>Anagramme sur le Nom du Roy, par M.</i>	
<i>l'Abbé Galais,</i>	227
<i>Portrait en Vers,</i>	229
<i>Un Homme en mourant a deux Amis au-</i>	
<i>près de luy. Il en fait retirer un parce</i>	
<i>que sa présence l'afflige, & fait demeu-</i>	
<i>rer l'autre, parce que sa présence le con-</i>	
<i>sole. On demande lequel il aime le plus.</i>	
<i>Réponse à cette Question par Gygas du</i>	
<i>Havre,</i>	232
<i>Plaisirs d'un Amant, Sonnet,</i>	236
<i>Sonnets sur les Bouts-rimez de gloire,</i>	237
<i>Épithaphe d'un Petroquet, par M. Diere-</i>	
<i>ville,</i>	240

T A B L E.

<i>Songe d' Ariste à Philemon,</i>	242
<i>Explications des Enigmes de l' Imprime- rie, & de la Lanterne, avec les noms de tous ceux qui en ont trouvé le vray sens;</i>	254
<i>Explication de la Vigne vierge & de la Ce- rise, par M. le Boullenger de Rouen,</i>	278
<i>Lettre du Berger Flenriste sur la Pierre Philosophale,</i>	279
<i>La Corneille déplumée. Fable,</i>	303
<i>Problème Amoureux décidé,</i>	307
<i>Devise sur la Statue de Diane trouvée en la Ville d' Arles, qui depuis plusieurs siècles y estoit cachée, & qui a esté pré- sentée au Roy,</i>	311
<i>Sentimens d' une Belle qui se repent de n' avoir pas conservé une Conquête qu' elle avoit faite,</i>	312
<i>Traduction de deux Epigrammes,</i>	314
<i>Réponse à la première Question du dernier Extraordinaire,</i>	315
<i>Questions à décider,</i>	317

La Figure estant déployée, doit re-
garder la page 147.



